

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

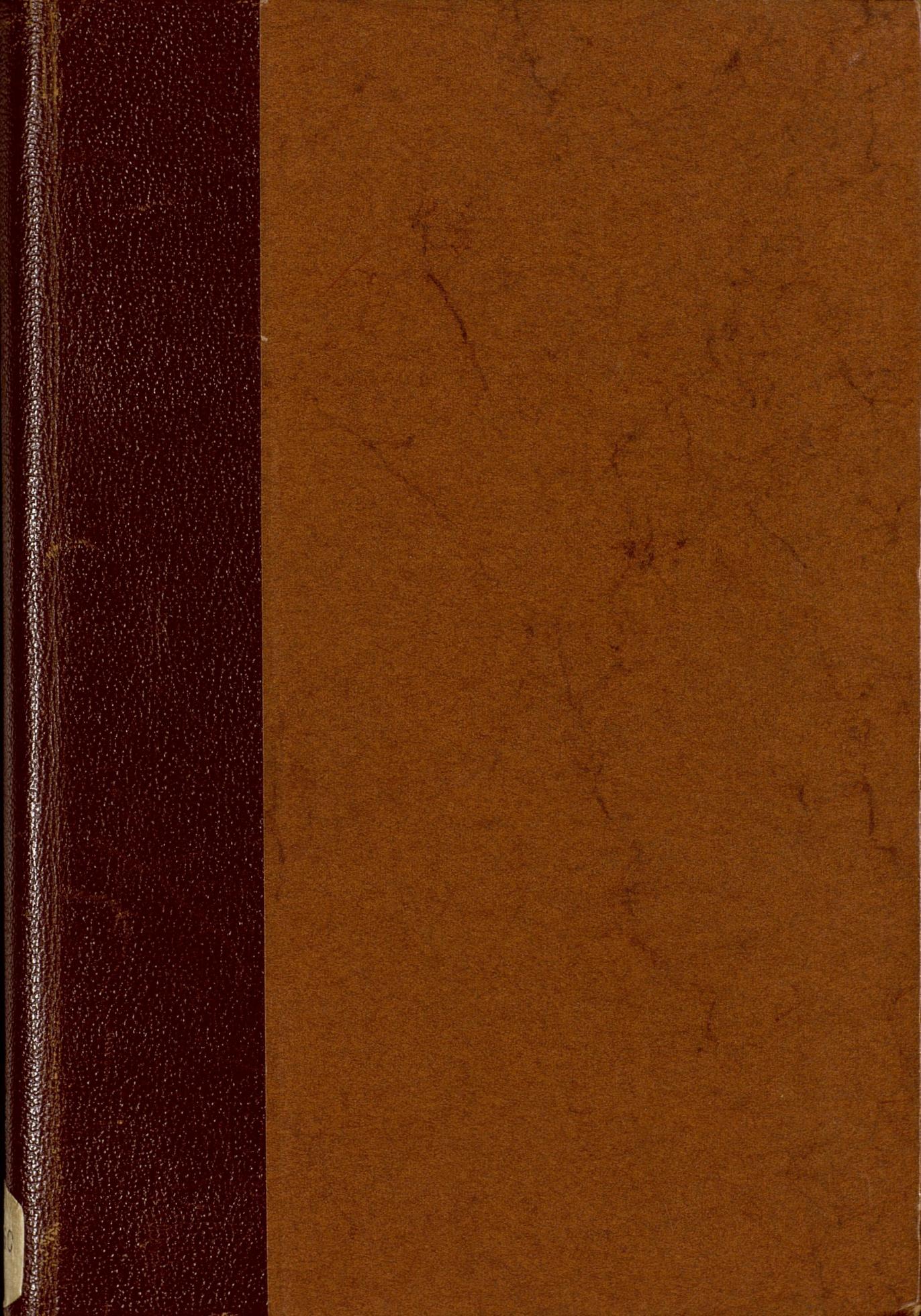
L'Art wallon, Verviers, Août 1895 – Mai 1896.

En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.

S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>



II
73060
A



L'Art

Wallon

REVUE MENSUELLE

D'ART & DE LITTÉRATURE

SOMMAIRE :

- Au Lecteur - L'Art Wallon.
- Trois fragments brefs d'un long roman - Paul Gérardy.
- Mon âme sanglotte de jadis - Richard Blondel.
- Chansons - Richard Ledent.
- Octave Mogin - Léon Paschal.
- La Chanson vaine - Tristan le Roux.
- Hors Wallonie : La Barque - Emile Verhaeren.
- Prime Science - J. Feller.
- Les Nonnes - Georges Saint-Pol.
- Un Chant dans l'ombre - Stéphane Elsenour.
- Memento.



Editeur-Administrateur : Maurice XHOFFER

rue du Palais, 129, Verviers.

Août 1895.

Ce numéro : 30 centimes.



LECTEUR,

Notre but : Continuer la tâche commencée par la WALLONIE et FLORÉAL — grouper les forces intellectuelles et artistiques de notre chère Terre Wallonne — affirmer, défendre les tendances et les aspirations des Jeunes. Nous sonnons le ralliement des bonnes volontés éparses. A nous, pour réussir dans notre œuvre, le bon vouloir de tous ceux qui ont au cœur l'amour et le culte du Beau.

L'ART WALLON.



Trois fragments brefs d'un long roman.

Réveil.

Dans la lumière gris-perle du petit jour, toute une joie de vert timide et comme jaune un peu frissonnait et de petits cris brefs disaient en des cervelettes d'oiseaux la lutte du jour éveilleur et des rêves.

Lentement et la tête lourde encore du sommeil trop tôt interrompu, Josquin gravit la roche vers le donjon branlant. Contre le fer prudent qui barre le trou ouvert sur le fleuve et le ciel par une barbacane effondrée il s'accouda.

Josquin songeait.

Ce fut d'abord une débandade de rêves se cognant, se culbutant au hasard du demi-sommeil en sa cervelle.

Au delà des sommets de l'autre rive le fleuve se magnifiait de pourpre appâlie. Comme par saccades la clarté précisait les lointains et déjà tout au pied du rocher, là-bas, entre les vignes, le Rhin, couleur d'edelweiss se nacrait de brèves vaguelettes argentées.

Josquin songeait.

Et tandis que lentement le jour augmentait, il sentait que de la clarté envahissait la forêt folle de ses pensées.

En chemin de fer.

En files interminables des zéros se suivaient en sa tête. Devant leurs files se dandinait jadis le 1 prétentieux. Et Josquin se rappelait s'être attardé de longues heures à caresser le précieux chiffre.

Mais n'est-ce une infortune vraiment excessive, l'absence, à ce moment fatidique, du symbole des chères et reposantes illusions ? Le un, le précieux chiffre s'était reployé gracieusement et, ayant imité l'imprudent serpent qui dans l'antiquité se fourra la queue dans le gosier, il avait fini par former un parfait zéro de plus.

Josquin s'était étendu dans le compartiment solitaire. Agacé par la chaleur poussiéreuse des coussins il ballait.

« Je crois réellement qu'un chevalier, au Drachenfels, a tué plusieurs dragons ! » pensait-il.

Dans la Cathédrale.

Pourquoi, en cette merveilleuse forêt d'architectures, la voix sainte et grave des orgues et ces prêtres là-bas, aux gestes mêmes et conventionnels ne s'employent-ils à de moins banales et de moins gémissements besognes ?

Ne pourraient-ils nous dire les mystiques émois de Parsifal ou la folie d'amour de Tristan et Ysolde ? Et la joie triomphale de la neuvième symphonie mondaniserait-elle davantage nos cœurs que les lacrymatoires sermons de ce moine gesticulateur ?

Eh ! qu'on nous montre ici de fragmentaires paradis ! Nous nous efforcerons d'y pénétrer ; vers eux nous élèverons nos âmes et mieux que les paroles du moine la vision de beauté nous suggèrera l'horreur et l'effroi d'éventuels enfers. Et nous n'aurons pas l'appréhension ni la méfiance d'un paradis où nous pourrions dîner à la même table que ce vilain moine gesticulateur.

Et cependant que la fête se poursuivait en tralalas d'orgues et trémolos de soprani, Josquin s'enfuit en ricanant : « Cousin bon dieu tu devrais, toi aussi, rétablir l'esclavage pour te faire mieux servir ».

Paul Gérardy.

Mon âme sanglotte de jadis . . .

I

*Un morne cor, ce soir, pleure son chant funèbre
et ses sanglots d'airain font tressaillir la lune . . .
Quel ancêtre lointain, surgi des tombes brunes
implore encor ainsi la Belle des Ténèbres ?*

*Contre les murs lointains des villes éphémères
claquent, rageusement, les grands vents laciturnes
comme les plis cassants d'un étendard nocturne
qu'agilerait, sans cesse, une main de colère.*

*En un fougueux galop vers la pâle mystique,
comme des étalons, les nuages amers
bondissent follement sous le fouet des éclairs
et le ciel s'est stellé d'étincelles magiques.*

*Et tristement il pleut sur les monts, sur les plaines
et c'est une chanson de larmes ruisselantes,
une chanson candide au fond des nuits pâmantes.
. . . Le morne cor, au loin, pleure toute ma peine.*

II

*L'âme antique des preux râle au froid de la mort,
l'âme des preux casqués de vertige en grand deuil
dont le geste indigné, dont le geste d'orgueil
a transpercé mon cœur d'un glacial remords.*

*Par chocs de fureur contre les vieux murs noirs
l'ombre des conquérants fabuleux et tragiques
martèle la sombreur des nuits mélancoliques
et par blocs de terreur écrase du vouloir.*

*Et le souvenir blond des pages et des reines
s'affole en le néant des ténèbres dolentes . . .
Oh ! pourquoi la clarté de lune triomphante
a-t-elle ainsi parfois le charme long des traînes ? . . .*

III

*Ce soir, râle ma vie aux affres des tourmentes.
Ce soir, le passé lourd s'appuye à mon cœur las
et des gestes défunts ont cabré mes vieux bras
. . . Mon âme est ancestrale et DE MOI s'épouvante !*

*Mon âme est au tourment de ma vie inquiète.
Mon âme est lasse et morne en des cahots de heurts
et ce soir, mon espoir en mon cœur froid se meurt
comme un beau chevalier au fond d'une oubliette.*

Richard Blondel.

CHANSONS.

Le Diadème.

*Trois jeunes filles allèrent au bois
avec des allures de reine
en portant des diadèmes.*

*Le premier était d'azur,
le second de pourpre et or,
le troisième couleur d'aurore.*

*Dans la forêt curessante,
près d'une eau folle et chantante,
était un prince endormi.*

*Les trois filles silencieuses
regardèrent le doux dormeur
et des rêves emplirent leur cœur.*

*Mais la première à la source,
voulant mirer sa beauté,
sa couronne vint à tomber.*

*La seconde était altière
et son diadème vermeil
ne bougea dans le soleil.*

*Or la troisième ingénue
prit d'un geste frissonnant
son diadème rose et blanc.*

*Puis elle couronna le prince
qui laissa voir en ses yeux
un long sourire lumineux.*

Le Lilas blanc.

*Au dessus du jardin blanc
plane un petit lilas frêle,
au-dessus du jardin blanc
plane un petit lilas blanc.*

*Ses parfums sont pénétrants
et sur le jardin en neige,
plane un petit lilas blanc
sur la neige du printemps.*

*Il s'agite sous le vent
comme une petite âme en peine
et rit à de jeunes enfants
assis dans le jardin blanc.*

*On coupa le lilas blanc
avec des cris d'allégresse,
on coupa le lilas blanc
et pleura le beau printemps.*

Richard Ledent.

Octave Mogin.^(*)

Octave Mogin avait une âme d'enfant, très pure et, en face de la vie l'instinct douloureux des femmes, qui avant d'aimer, en présagent toutes les souffrances. Par une nonchalance où se mêlait de la fierté, et par timidité il se réfugiait dans le songe. En ses heures sincères cette enfance émue, meurtrie déjà, tressaillait dans ses vers et les déboires de l'adolescence y jetaient çà et là une note plus virile qui s'alliait divinement à leur pudeur frileuse. Ses rimes avaient la pénétrance de paroles balbutiées. Il était l'enfant aux rires trempés de larmes qui ramène sur ses yeux ses cheveux blonds et voit le monde à travers un éblouissement d'or.

Outre une religiosité innée qui la rendait profonde, son âme avait ce velouté un peu mièvre acquis dans l'ambiance d'une femme. Sa mère était belle encore. Sa beauté, à mieux dire, était demeurée, mais la chair pâlie par l'âge et la maigreur spiritualisait son regard. Une chevelure abondante et précocement blanchie complétait de son bandeau d'argent la grâce pensive du front et des yeux. Mais une grâce plus exquise résidait en ses mains longues et fines, ses mains tombantes, des mains de César Scaglia ainsi qu'aimait à les peindre Van Dyck. Jadis sous leurs caresses, en leurs gestes silencieux elles avaient revêtu Octave de leur âme occulte. Ainsi les mains de mère, lasses ou laborieuses, mains d'ivoire vieilli ou mains flétries ne façonnent-elles en leurs attouchements d'amour un esprit à leur image dans la chair frêle des enfants. Aux matinées inoccupées Madame Mogin s'édifiait à des lectures, dans une embrasure de vitraux et ses mains, si pures qu'une lumière semblait y transparaitre, s'imprégnaient de la piété de ses pensées et l'âme d'Octave était toute en elle.

A dix ans son père le mit en internat. Il n'avait pas les loisirs de le surveiller selon ses volontés et Octave était trop grand déjà pour être confié encore aux gens. La rigueur ecclésiastique le froissa d'abord. Mais des charmes peu à peu

(*) Pages détachées de « JEUNESSES » Roman.

le séduisirent. Dans la chapelle, aux lucurs obliques du soir, une crypte de vieil or luisarnait. La veilleuse perpétuelle brûlait seule. La splendeur des transepts, la mysticité amoureuse de la Vierge, meublèrent de leurs emblèmes ses solitudes songeuses. Aux fins d'année se célébrait une retraite. Dans une étroite salle aux murailles crépies, aux bancs sales, un dominicain, du haut d'une chaire, parlait des mystères, des terreurs et des béatitudes. Ses bras, sur les fronts baissés secouaient l'épouvante, ses gestes agitaient des lanières, ses lèvres gardaient le sang des plaies divines qu'elles avaient baisées et crachaient l'ichor au front des pervers. Puis le moine se retirait dans la majesté de sa longue robe blanche dont les plis amples le drapaient. La nuit, les angoisses du scrupule agitaient la pensée d'Octave. La mort obsédait ses insomnies et l'aube s'étouffait dans la tombe. Il dormait enfin, avec de brusques réveils. Lentement il s'accoutuma à ce bannissement, y trouvant une quiétude. Une sœur professe toute souriante sous sa coiffe empesée, les mains moites de suavité, habillait les plus jeunes pensionnaires. Cette vie amolie l'asservit par la force obscure des habitudes. Il traînait ses jours en paresse, les regards au delà des murailles. Mogin était demeuré le même; dans la vie ses regards cherchaient encore l'au delà d'une muraille et, dans ses luttes, il mettait l'indolence d'un devoir fait à regret.

Au seuil de la vie il eut la soudaine connaissance de sa faiblesse et de son dépourvu. A certains jours il se sentait fourvoyé dans une destinée étrangère et trop dure. Un soir, au retour d'une réunion, il dit, après un de ces silences où l'on repasse ses pensées :

— C'est chez moi un malheur, Fastrier, je suis accablé par des vétilles, mes heures s'éparpillent sans trouver la solitude de moi-même. Il me prend des colères souvent; mais elles sont vaines et je crie après Dieu parce qu'il m'a si mal partagé en force morale.

Riche, il s'achetait les volumes luxueux et étranges, aux titres aimés d'une élite. Ils s'étaient épars sur son bureau et les soirs entre Séveranz, de Lincourt, Dombroy et Fastrier,

dans la clarté douce des lampes et la fumée des cigarettes, ces livres étaient l'objet de longues causeries. Sur son divan, Mogin se complaisait en eux; son rêve faisait jaillir au heurt des mots des mirages de subites splendeurs. Aux approches du crépuscule sa pensée se recueillait. Mogin avait le pouvoir de se réfugier avec délice dans son for intime. Il oubliait le monde s'absentait de lui, et une pureté primitive, des sentiments sans alliages, étaient le charme délicat dont s'imprégnaient ses poèmes. Après le souper il tenait compagnie à sa mère. Emilienne chantait au piano. L'ombre était moelleuse et douce dans le vieux salon. En l'intervalle des paroles il laissait errer son regard parmi les lumières fanées de l'abat-jour qui se mariaient aux teintes mourantes des tapisseries.

Léon Paschal.

La Chanson vaine.

*Dans la forêt, fermée au profane insongeur
Il vient de s'élever une lente rumeur.
Ecoute, as-tu saisi cette voix qui s'irrite ?
C'est comme un grand remords dans la sombreur du site.
Les œgipans soudain, ont, rêveurs, mis le doigt
Aux lèvres, tout surpris par cette morne voix
Qui parle de jadis et fait naître le songe.
Elle va, par échos, de monts en monts, se plonge
En la vallée au loin répercutant les sons.
Des lambeaux de douleur s'accrochent aux buissons
Et les nids effrayés se taisent aux feuillées.
Elle va ! elle va ! aux landes endeuillées
De sapins tout là bas, qui ferment l'horizon.
On dirait que se fait plus sourde la chanson.
Voilà que tout au loin vont les ondes sonores
Du cuivre rutilant de l'éclat des aurores
Sous l'effort caressant d'une invisible brise,
. . . Et la chanson se meurt de n'être pas comprise !*

Tristan le Roux.

HORS WALLONIE :

La Barque.

*Il gèle — et des arbres ornés de givre clair
Montent au loin, ainsi que des faisceaux de lune;
Au ciel purifié, aucun nuage; aucune
Tache sur l'infini silencieux de l'air.*

*Le fleuve où la lueur des astres se réfracte
Semble dallé d'acier et maçonné d'argent.
Seule, une barque est là, qui veille et qui attend
Les deux avirons pris dans la glace compacte.*

*Quel ange ou quel héros les empoignant, soudain
Dispersera ce vaste hiver à coups de rames
Et conduira la barque en un pays de flammes
Vers les océans d'or du paradis lointain ?*

*Ou bien doit elle attendre à tout jamais son maître,
Prisonnière du froid et du grand minuit blanc,
Tandis que des oiseaux libres et flagellant
Les vents, volent, là haut, vers les printemps à naître ?*

Emile Verhaeren.

Prime science.

A Victor Remouchamps.

*Non, non, je n'aime plus ces poèmes guindés
Qui posent au chef-d'œuvre et qui cambrent le torse,
Avec leur gonflement d'abcès pour seule force
Et leurs fémurs branlants de ficelles bandés.*

*Non ! plus de lieux communs, de rhétorique vaine !
J'aime un chant ingénu, simple, timide et doux.
Qu'il soit comme un Ave qu'on récite à genoux,
Comme un premier aveu qu'Elle entendrait à peine,*

*Comme un susurrement d'amour dans le buisson,
Comme en mars, aux beaux jours, passe, dans l'étendue,
Un naïf gazouillis d'alouette perdue,
Comme un battement d'aile, ou moins, comme un frisson.*

*Car nous avons laissé l'audace juvénile
Faite de croire, ignorant tout, qu'on porte en soi
Toute solution; et la divine foi,
La Foi ! ne nous tient plus, confiants, dans son île.*

*De systèmes étroits où s'encage l'esprit,
Plus aucun ! Nous roulons, aux sources de tendresse,
Rafraîchir nos cerveaux lourds de fausse sagesse :
L'âme est plus près du vrai qui plus tôt s'attendrit;*

*Et l'énigme de tout resplendit plus vermeille,
Dans le ciel infini comme dans l'or des blés.
Quand le poète en nous ouvre des yeux troublés
Et que le savantasse en son orgueil sommeille.*

Juin 1895.

J. Feller.

Les Nonnes.

*Simple et lente, en robes blanches,
Lentes et blanches comme des anges,
Leurs yeux supplient, leur lèvres prie
En infinie mélancolie.*

*Toute la flamme de leur jeune âme
Candide et alme comme un dictame
S'exhale en plainte dont l'encens linte
Tendre complainte, dans la nef sainte.*

*La longue ivresse qui les caresse
D'une mollesse douce et traîtresse
Les prostre belles, toutes très frêles,
Frissons d'ombelles, pâles lys grêles.*

*Leurs mains mystiques, hiéraliques
Comme d'antiques et doux cantiques
Se joignent nices et sans malices
Vers les délices des purs calices.*

*Et leurs cœurs aiment, pieux blasphème,
Le Grand Christ blême d'effort suprême
Qui les console de ses paroles,
Baisers de violettes à des corolles.*

Georges Saint-Pol.

Les Livres.

Fernand Séverin : « *Un chant dans l'ombre* »
LACOMBLEZ, Bruxelles.

Le sort est parfois un bon et malicieux chorège. Voilà-t-il pas qu'à l'apparition de cet « *Art wallon* » créé pour magnifier la Terre patriale, il nous envoie une œuvre, disant le charme délicieux de nos forêts et qui a la transparence de lignes, la pureté songeuse et la douce mélancolie de nos horizons...

L'amour de nos bois, de leurs enchantements et de leur solitude rêveuse y respandit, vivace et pur : Fernand Séverin en subit l'émoi profond et divers. Déjà dans le « *Le Lys* » déjà dans le « *Don d'Enfance* » il avait noté des sensations de paysages, délicates et fortes. Ici, vibre et frissonne la poésie des sites suggestifs et remplis pour le poète d'intimes satisfactions spirituelles.

Dans ce calme propice et simple, se complaisait l'antique sérénité d'un Virgile mais l'homme moderne s'y affole de tant de choses ! Le poète chante, mais il se révolte aussi contre la vie. Il a connu les joies paisibles et tendres de l'amour ; il a trouvé pour les dire des mots ailés et prestigieux. Il a mené une existence tranquille et reposante mais cette vie inerte, trop quiète, où le rivaient l'habitude et le désir, lui a paru, un jour, puérile et odieuse. Il entendait une voix qui lui conseillait la vie active et agissante, qui lui montrait l'âcre volupté des mêlés, qui clamait la nécessité des réveils ; et son âme appareillait vers des Eldorados lointains et féériques. Hélas, bientôt il a su combien l'île idéale et rêvée était illusoire, fallacieuse. Et une grande mélancolie l'a pris devant le bonheur impossible et vain, devant le bonheur insaisissable.

Vers une seule chose errent ses nostalgies ; une seule chose désormais lui fait oublier, l'Enfance, l'heureuse enfance, qu'il regrette et qu'il aime . . .

Il a souffert. Les épreuves l'ont meurtri. Le songe qui console un peu de vivre, est lui-même douloureux. Mais tout cela ne l'exaspère, ni ne l'aigrit. Sa mélancolie n'a rien d'amer, d'âpre : elle est si noble et si belle ! Il conseille la pitié fraternelle, l'amour et le livre se clôt par d'admirables paroles :

Recherche le méchant ! Aime le pour lui-même.

Livre toi ! ne sois point uare de ton cœur ;

Et si l'infortuné se dérobe à qui l'aime,

Fais-toi jusqu'à son âme un chemin de douceur.

Aime ! car la richesse est dans ton indigence !

Aime et si ton cœur saigne, ô mon fils, aime encor

Et sache que leur haine ou leur indifférence

Sont des présents royaux dont s'accroît ton trésor.

Ainsi, l'auteur raconte son cœur, sans se préoccuper des modes passagères, loin des tréteaux, « dans l'ombre ». Il faut louer ce fier et beau livre, ce « chant simple et nouveau comme le bruit des feuilles ». Il faut l'aimer pour ce que le poète y a mis d'humain et de vrai, de mélancolie atténuée et palpitante, de fraîcheur, de grâce printanière, de jeunesse frêle.. Sa forme, racinienne, sans vocables rares ou tapageurs, évoque un chant de flûtes et de hautbois dans un jardin idyllique, merveilleux et enchanté. Et ses pensées, dignes et pures, y seraient une procession lente, rythmique et blanche, de jeunes filles, droites et graciles et long drapées...

A de certaines heures, l'on est si las de l'actuelle littérature, souvent artificielle et un peu factice, de notre littérature savante de mandarins ! Le livre de Fernand Séverin laisse une impression saine, moëlleuse, émue et bonne, telle l'impression exprimée au seuil du recueil :

Tandis que nous songions, un enfant est venu.

Qui n'a pas entendu son parler ingénu

Ne sait ce que la voix peut avoir d'angélique.

Stéphane Elsenieur.

Août 1895.

Memento.

La Rédaction, qui de prime-abord avait décidé de faire paraître une revue bi-mensuelle, a résolu de ne donner qu'un numéro mensuel — mais double.

Les Livres.

AUX PROCHAINS :

Décors de Charles DELCHEVALERIE.

Hélie - Paroles intimes de LÉON PASCHAL.

Par les chemins de PAUL ARDEN.

Les Revues:

Revue blanche : Posthumes de Jules Laforgue - Stéphane Mallarmé : Variations sur un sujet - Lucien Muhlfeld : Chronique de la littérature - Romain Coolus : Exodes et Ballades.

Société nouvelle : Georges Eekhoud : la Pléiade shakespearienne-Louis Delattre: «Où allez-vous petite boiteuse»-Francis Vielé-Griffin : Vision de juin - Emile Verhaeren : Vers - Hubert Stiermet : Etude critique - Hubert Krains : Chronique littéraire.

Jeune Belgique : Albert Giraud : La Littérature chez les Spillebout - Arnold Goffin : Chronique littéraire.

Coq rouge : Maurice des Ombiaux : l'Anti-snob - Hubert Stiermet : le Larcin - Gustave Kahn : Vers - Saint-Paul-Roux : la Torche de ténèbre - Auguste Vierset : au Désert - Eugène Demolder : huit Eaux-fortes - Emile Verhaeren : Au Village - Camille Mauclair : Lettre parisienne - Hubert Stiermet : Etude critique.

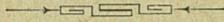
A tous ceux qui ont bien voulu lui apporter leur aide dans le bon combat littéraire, « *l'Art Wallon* » adresse un cordial remerciement.

Chanchet.

L'ART WALLON

Revue Mensuelle d'Art et de Littérature

OUVERTE A TOUS LES JEUNES



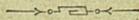
COLLABORATEURS :

WALLONIE.

PAUL ARDEN, RICHARD BLONDEL, ARTHUR DAXHELET,
CHARLES DELCHEVALERIE, AUGUSTE DONNAY, STÉPHANE
ELSENEUR, JULES FELLER, PAUL GÉRARDY, ARNOLD GOFFIN,
ALB. GUÉQUIER, JOSÉ HENNEBICQ, HUBERT KRAINS, RICHARD
LEDENT, ALBERT MOCKEL, LÉON PASCHAL, PAUL REIMON,
TRISTAN LE ROUX, GEORGES SAINT-POL, FERNAND SÉVERIN,
HUBERT STIERNET, MARCEL VIREUX, I. WILL.

HORS WALLONIE.

GEORGES RODENBACH, EMILE VERHAEREN, FRANCIS
VIELÉ-GRIFFIN.



Adresser livres, manuscrits et communications à
M. Maurice XHOFFER, administrateur, rue du Palais, 129,
Verviers.

TYPOGRAPHIE - LITHOGRAPHIE

Maurice Xhoffer

ÉDITEUR DE L'ART WALLON

Rue du Palais, 129

VERVIERS

IMPRESSIONS COMMERCIALES

EN TOUS GENRES

Publications littéraires et artistiques

ÉDITIONS DE LUXE

361
BIBLIOTHEQUE
MUSEE
D'ART ET D'HISTOIRE

L'Art

Wallon

REVUE MENSUELLE

D'ART & DE LITTÉRATURE

SOMMAIRE :

Kermesse liégeoise - Ch. Delchevalerie.

Soirs - Léon Paschal.

Par les bois - Arthur Daxhelet.

Vers - Edmond Rassenfosse.

Soir de kermesse - Marcel Vireux.

Chansons - Richard Ledent.

Les livres - Stéphane Elseneur.

Memento.



Editeur-Administrateur : Maurice XHOFFER

rue du Palais, 129, Verviers.

N° 2 — Septembre 1895

Ce numéro : 30 centimes.

Kermesse liégeoise.

Un gai tumulte emplit la rue faubourienne. Il fait nuit, et la joie tout d'abord émane des mille lanternes de papier suspendues au-dessus des têtes, en files parallèles à travers la chaussée. Vertes, rouges, bigarrées, elles sont comme les fruits imprévus d'un lumineux verger. Il flotte dans l'air des musiques proches ou distantes; dans les temps de repos que s'accorde un trombone pathétique, on perçoit les sensuelles cadences d'une valse atténuée. Et voici, chanson frêle qui se déroule, l'onduleux cramignon qui se déploie.

Filles enrubannées aux cheveux voletants, calicots dont les yeux brillent, l'enthousiaste et lascive théorie dévide son refrain nostalgique ou grivois dont un chœur de voix canailles ponctue la musicale guirlande.

Sur le pas des portes, des familles sont rangées, les trottoirs s'encombrent d'un parterre de parentés. Ainsi les vieux endimanchés jouissent de la liesse qui les bouscule.

L'illumination fait saillir telle moulure jolie d'une façade ancienne; au dessus d'un carrefour, la lueur des bougies solennise la cage de verre pleine de fleurs déteintes où quelque vétuste vierge s'isole.

Par les croisées entr'ouvertes, au travers des carreaux verdâtres qu'un rideau jauni décore, on distingue un vieux qui sommeille ou des gens atablés. Aux fenêtres des étages, ombres noires dans la clarté crue, des couples d'amoureux s'immobilisent dans un tête à tête fervent et silencieux. Eux seuls sont attentifs à la lointaine floraison des étoiles.

La cohue s'agite parmi la chaussée, c'est un va et vient de foules moutonnières dont une ruée de pochards ou le lacet fantaisiste d'un cramignon fait stagner çà et là le flot monotone. Les pavés sont gras de fleurs écrasées. Les musiques déferlent, des camelots glapissent ou hurlent; il y a comme une ivresse tranquille dans tous les cœurs du quartier.

Mais ici le jardin des lanternes tourne avec la rue : devant

nous, à trente mètres une trouée s'ouvre, où s'érige par dessus le millier des têtes un aveuglant et tournoyant carrousel, comme un moulin magique où le plaisir s'élabore. Herses de feux en arabesques, draperies étincelantes, peintures vermeilles, gondoles et coursiers de paradoxe, cela tourne, mugit, cahote et s'accélère au rythme d'un orgue despotique, tandis qu'au centre de l'armature les rouages s'affolent et que des vapeurs s'échevèlent dans la buée lumineuse.

Emportées dans la ronde, les femmes dressent sur les chevaux de bois de mutines plastiques d'amazones, amusées du règne éphémère de cette chevauchée. Et vers ce phare de joie, surgi comme un prodige, où la fête entière s'hallucine et se résorbe, la rue sans trêve charrie ses flots de foule.

Charles Delchevalerie.

Soirs.

*Soirs mourants, heures d'or, de songe et d'agonie
Où des destins de gloire et de jeunesse unies
Dans les ciels éblouis de joies et de prestiges
Pareils à des frontons de triomphe s'érigent,
Où les soleils au ras des mers lointaines tracent
A mes pas des chemins dallés d'or vers un trône,
— Mon torse ne ressent l'étreinte des cuirasses
Et germent à mon front des fleurons de couronne
Sans qu'au poids des joyaux mon front ne s'abandonne—,
Et vers le faste d'or dont l'horizon s'embrase
Je marche, haussant l'épée en un geste d'emphase.
Mais la vie à son tour décevante et cruelle
A mes rêves jamais n'offre une heure éternelle;
Les décors de splendeurs s'ensevelissent d'ombre,
Les nuits ont démenti les signes du destin
Et mes mains appauvries rapportent des décombres
Seuls des glaives rompus et des flambeaux éteints.*

* * *

*Ma main repose, lasse, au marbre du balustre
Et loin d'elle a glissé le vélin où s'illustre
Un combat triomphal de chimère et de guivre.
Les brumes ont terni sur le ciel de vieux cuivre
La pourpre qui saignait aux croupes des dragons
Et des blancheurs en voile ondulent sur les joncs.
Les monstres éventrés, leur antre et ses joyaux
Noient leur braise et leurs ors et meurent sous des eaux;
L'heure est de rêve et d'ombre où le jour va déchoir . . .
Et des blancheurs en voile ondulent sur les soirs.*

Léon Paschal.

Par les bois

pour Georges Garnir.

A Spa, la coquette reine d'Ardenne, il est une colline boisée, un peu médiocre avec une allure penchée, offrant sur ses flancs de petits sentiers et de petits repos. C'est le Spaloumont; et la légende y plaça le lieu d'un roman naïfet fort artificiel, que la poésie et le théâtre usurpèrent à l'envi.

Or, je songeais, l'autre jour, en regardant cette hauteur tant fréquentée et tant célébrée, que Marmontel, Madame Favart et l'abbé de Voisenon, sans compter qu'ils eurent tort de méconnaître la vraie situation géographique de l'idylle par eux ornée d'oripeaux scéniques ou poétiques de leur goût, n'ont point su quels furent ce Lubin et cette Annette, dont ils contèrent l'aventure, et de ceux-ci n'ont point compris les très simples âmes.

J'imagine que tous deux furent (cousins ou non, pâtres ou non, orphelins ou encore pourvus des auteurs de leurs jours) des enfants nés au bord de cette route caillouteuse et abrupte qui s'infléchit au bout de la voie Bertine, au bas des monts, à l'endroit où ceux-ci forment un hémicycle, comme quelque antique amphithéâtre. Ils étaient d'Ardenne vraiment, très bruns avec des yeux vifs, brillants et pénétrants sans être très profonds, souvent tristes comme de l'ignorance des choses d'au delà le coteau ou comme du désir d'infini suscité par la limitation des horizons patriaux.

Tôt, ils avaient couru, pieds nus, par les taillis et les futaies, moissonnant du bois mort, s'ébattant sur la mousse, rêvant

sous les chênes séculaires, puis repartant en quête, l'œil au guet, l'oreille aux écoutes. Ils avaient poussé drus comme de vigoureuses frondaisons, mais non sans un peu de cagnosité aux genoux, ainsi que cela advient fatalement aux regnicoles des régions accidentées, tandis que leur teint se basanait sous les caresses rudes du soleil et sous le fouet du grand air.

Ils furent certes illettrés, encore qu'intelligents, presque finauds et nullement ingénus. Ils crurent aux espiègles sotais et souvent pensèrent entendre, par les sombres nuits, le sabbat des macralles ou voir, en les crépuscules, galoper, à l'orée du bois, la bête de Staneux, dont ils avaient vu l'image dans l'église de Polleur; mais en craignant les diables et l'inferral feu, ils ne furent guère gens dévots, et des choses de la religion ils n'eurent point cure, n'en connaissant rien au delà de quelques perdurantes superstitions. Sans doute aussi, en leur vinave, s'appelèrent-ils Jean-Louis et Marie-Josèphe, plutôt que Lubin et Annette, qui ne sont point du parler patoisant de la vallée du Waay.

Du haut des roches surplombantes, ils durent maintes fois entendre les échos des fêtes que déjà alors organisaient les joyeux bobelins, et ils virent de ceux-ci les troupes élégantes évoluer parmi les quinconces du Parc. Mais l'envie jamais ne leur fit désirer d'être riches, encore moins valétudinaires buveurs d'eau. Ils étaient heureux de leur quasi-sauvagerie, laquelle n'impliquait d'ailleurs ni bestialité, ni insensibilité. Souvent même durent-ils s'émouvoir des fêtes et des deuils de la nature, comme aussi de quelques chagrins passagers, inévitables, qu'ils ressentirent, et pleurèrent-ils de mélancolie d'entendre, à la vesperée tombante, au fond des bois sonner le cor, gémir la biche en gésine ou mourir doucement la voix des cloches de la vieille église de Spa. Car leurs âmes furent ce que sont celles de leur race, pleines de mystérieuses et étranges nostalgies sous une apparence de folâtre gouaillerie et de très franche sensualité.

Ils s'aimèrent apparemment, vers leur seizième printemps, l'amour venant après l'amitié qu'avaient scellée leurs communes maraudes et leur fréquent compagnonnage durant les longues flâneries à travers les cépées adorantes. Et rien n'est moins compliqué, à mon sens, que la psychologie de leur réciproque passion.

Une période transitoire, qu'on désigne sous le nom de « temps de l'adoration » est, je pense, négligeable en l'occurrence; et leurs cœurs durent se donner sans formalité et sans nul frisson adventice, comme sans escarmouches galantes préalables; car ils n'étaient point informés de la rouerie des salons, ni d'aucunes mondaines puérités, et la gamme de leur sentimentalité était très simple, nullement chromatique. Ils ne firent, sans doute, pas de distinction non plus, entre ce don

tout spéculatif tel que nous l'entendons, et celui de l'intégralité de leurs êtres.

Je me suis représenté que ce fut un soir du mois d'août. Depuis le reverdissement du joli mai déjà, ils avaient senti un feu nouveau circuler en leur sang, et de se frôler simplement leur mettait comme des morsures à la peau. Leurs regards aussi comme pudiquement s'évitaient, ou bien encore lui, parfois, mettait-il ses yeux dans ses yeux. à elle, et leurs tempes à tous deux, alors, battaient, battaient. Lui, du reste, s'était abouché avec d'autres gars qu'il avait souvent rencontrés, le dimanche, sur la route de Sart, avec leurs bonnes amies, des brunes ou des blondes délurées, voulant savoir, bien sûr, et ce qu'il voulait savoir, ce n'était pas bien difficile de le deviner. Et elle avait certes, elle, questionné la rousse Catherine ou la grande Agnès, deux gourgandines vulgaires, à qui elle vendait, au printemps, des fraises des bois.

Mais de telles investigations n'étaient que pour déjouer les hésitations de leur timidité juvénile et tromper l'impatience, qui les poignait, de connaître enfin ce qu'ils pressentaient. Car quels maîtres meilleurs que la nature et notre propre désir, quand il s'agit des voluptés ? Et leurs rêves aussi les avaient instruits.

Aussi ne puis-je concevoir leur amour, tout primitif et de tête aucunement, le plus pur puisqu'il est incoercible et commandé par nos sens eux-mêmes, comme ayant eu ce caractère de fade idylle qu'on a semblé vouloir lui donner. La civilisation, la société, la morale, trois agents toujours un peu hypocrites, ont pu, seules, systématiser l'amour, et, pour ce sentiment fort simple et dépourvu d'artifice, instituer une culture compliquée et délicate à l'excès.

En ce soir d'août, donc, ils furent surpris par un subit orage, alors qu'au haut du Spaloumont ils se reposaient de leurs allées durant toute une brûlante journée. Comment se fit-il qu'elle, la rude fille des bois, eut peur cette fois-là ?

Les éclairs déchiraient les nues fuligineuses, embrasant de leurs fugaces flammes la forêt, que les sinistres craquements du tonnerre ébranlaient de fond en comble. Dans l'atmosphère de phosphorescente tiédeur qui les cernait, leurs bouches, aux deux pauvres adolescents, cherchaient, desséchées, un intangible petit souffle de fraîcheur. Les grands ormes et les chênes robustes semblaient à chaque instant, s'enlever en un majestueux tourbillon, hurlant de l'entre-heurt violent de leurs ramures, gémissant du bris de leurs puissantes racines parcilles à des muscles titanesques qui céderaient sous le choc d'un mont croulant. Il semblait que la Mort allait passer...

Or, en cet horrible désarroi des choses et à la faveur de ces convulsions de la nature, voilà que venait l'Amour. Car cet

enfant mutin lance parfois avec son arc d'argent ses plus sûres flèches, quand défont nos forces ou que nous étreint quelque cruel émoi.

Elle était tombée, la tremblante jouvencelle, dans les bras de celui qui était, à cette heure là, pour elle le mâle impavide; et lui, il l'avait emportée, toute pâmée, sous une cahute branlante, refuge délaissé de quelque bûcheron. Mais, quand elle se sentit moins près du danger et que la pluie s'abattit, faisant rage sur leur maigre et branlant abri rendu perméable par endroits, elle se blottit davantage en la retraite alliciente que lui faisaient le sein et les bras auxquels elle s'était confiée...

Et quand le ciel cessa de gronder, et l'ondée de tomber, et les torrents de rouler tumultueusement des flots jaunâtres, qu'un alanguissement, plein de bien-être, se répandit en l'air plus respirable et odorant de toutes les senteurs purifiées, les amants — car c'étaient maintenant des amants — quittèrent leur cachette et leur couche de feuilles sèches, étonnés, troublés aussi, sentant palpiter en eux comme une vie plus intense; car ils connaissaient désormais le mystère...

Mais ce n'est là que le prologue un peu banal du roman naïf qu'ils vécurent en haut du Spaloumont. Les printemps ravivaient leurs ardeurs, et les automnes alentissaient le feu de leurs désirs, leur physiologie s'étant en quelque sorte réglée sur la succession des phénomènes vitaux de la forêt même, dont ils faisaient comme partie intégrante.

Rien ne dépassait l'ivresse des baisers qu'ils se donnaient, les lèvres rougissantes du sang des myrtilles qu'ils mangeaient à belles dents pour étrancher leur soif. Aux heures lourdes des midis brûleurs, souvent ils s'endormaient, enlacés parmi les bruyères aux capiteuses fragrances. Quand ils s'éveillaient, le soleil à l'Occident joillait le bois de verrières versicolores de lumière, et les laies sinueuses qu'ils suivaient alors, les jambes encore engourdis, s'ocellaient d'or et de pourpre. Ils allaient comme en une féerie, dont ils sentaient le prestige, sans qu'ils eussent pu l'exprimer ni surtout le définir; car ils n'avaient, ainsi que je le disais, subi aucune pédagogie.

Combien de temps durèrent leurs folles amours? Qui le sait? Et quand fut féconde leur libre union? Cela importe-t-il? Ils se suffisaient à eux-mêmes, ou, s'ils vinrent à avoir postérité, ce furent gages bénis et choyés de leur commune volupté.

S'ils furent plus tard époux modèles ou s'ils restèrent fidèles amants: que voilà une futile recherche, à propos de leur aventure, pourvu qu'ils aient été bons et heureux l'un par l'autre!

Et si leur association amoureuse fut sacramentelle, ainsi qu'on la dit, je croirais qu'elle le devint, non par l'intermédiaire de quelque noble hobelin que leur tendresse intéressait, mais

par les soins spontanés et discrets de quelque bon vieux curé de Polleur, d'Arbespine ou de Spa, peut-être, lequel, un matin, tout paternellement, au pied du vétuste autel que ses pieds usaient depuis un demi siècle, fit sur leur tête les gestes et dit les mots qui lient solennellement pour la vie.

Ils passèrent les années que le destin leur avait dévolues — savoir combien n'est pas non plus l'affaire — dans le bonheur certes, en dépit de minimes adversités probables, parce qu'il leur fut accordé de connaître le don réciproque et sans réserve de leur être, avec une existence affranchie de tout compromis, loin des mondains artifices et près de la nature.

Arthur Daxhelet.

D'Hier.^(*)

*Je fus au parc solitaire
— Tous les oiseaux se sont tus —
Chercher épars sur la terre
Nos pauvres joyaux perdus.*

*J'ai trouvé mes pleurs d'hier
— Chaque soir je suis venu —
Restés aux fleurs des bruyères,
Les fleurs ne les ont pas bus.*

*Notre parc est bien changé
Depuis les ans révolus
Bien que telle qu'aux jours passés
Veille la fleur de lotus.*

*Le jour mourait sur les branches
Qui gardent morts nos baisers.
Une lune morne et blanche
Voilait nos chemins délaissés.*

*Car c'est un vaste suaire
Que nos mains ont étendu
Folles, sur nos jours d'hier,
Nos jours à jamais perdus !*

(*) d'un recueil à paraître prochainement.

*Par tout le parc solitaire
J'ai vu de grands yeux glacés
Des yeux morts, encore ouverts
Où s'est enclos notre passé.*

*Toi n'y retourne jamais
— La mort viendrait dans ton âme —
Oh toi ne retourne jamais
Au parc où jeunes nous nous aimâmes.*

Clair d'âme.

*Regarde moi, sans un mot, même de rêve, Enfant
Qui me regarde si loin au détour de la route !
Vois, et n'écoute rien, ni d'espoir ni de doute,
Et prenons en nos yeux de la joie pour longtemps.*

*Nous voici l'un vers l'autre conduits par des voix d'anges,
Tu me sembles m'aimer et ton regard est clair
Ainsi que la clarté de l'aube vers la mer.
Ton âme est douce comme un souffle de légende.*

*Regarde. Lis mon âme ainsi que tu la vois.
... « Je t'aime jusqu'à la folie douloureuse ! » —
— Sans un mot, sans un geste, avec ton Rêve de Moi
Pars, oh pars ! chère âme, pour être plus heureuse !*

Renaissance.

*Tu vins très simplement au soir d'élection
Après les mornes nuits de mes primes années
Lassées et si malades au long de ma pensée
Où se sont effeuillées toutes les illusions.*

*Tu vins la douce mère et non l'ivre amoureuse,
O très douce advenue de mes songes pieux !
Prendre ma tête penchée et mes lèvres pleureuses
Et lentement poser tes lèvres sur mes yeux.*

*Sans caresses inutiles et sans folles paroles
Tu t'es agenouillée au seuil de ma maison
M'offrant très simplement la divine auréole
De ta bien chaste enfance en très douce moisson.*

*Las ! Las ! maintenant arrière ces crêpes sombres
De ma pensée malade d'avoir tant attendu !
C'en est fait de l'angoisse et de mes gestes d'ombres
Semant les noirs poisons de mes rêves perdus !*

*Et voici la lumière et la joie révélée
Courant en rythmes purs sur mon front apaisé,
Voici mon âme enfin à la tienne liée
En ces noces candides de nos virginités.*

*Hosanna ! Hosanna ! Noël, ma sœur, Noël !
Que la lumière est belle et ton âme radieuse !
. . . Ecoute, ma sœur, écoute en ces voix harmonieuses
Aimée, entends les cloches de ce jour de Noël !*

Edmond Rassenfosse.

Soir de Kermesse.

Là bas, dans le rougeoiment des lampes, pleure la kermesse.

A ses premiers sanglots, ils sont venus tous, les blonds gars des villages d'alentour, dans le godronnement de leurs sarraux, tout luisants, tout amidonnés, tout beaux, dans le lustre des vêtements de dimanche. Et avec eux, sont accourues de partout, telles des alouettes au miroir, les blondes filles des environs, grasses et dodues, hommasses dans le dégingandement de la marche, dans le déhanchement de l'attitude.

Tout en marchant, ils pensent, ces farauds, aux joies qui les attendent. Dans des salles basses et puantes, aux murs blanchis

à la chaux, où l'humidité plaque d'énormes taches lépreuses, à la lueur jaune, éclaboussée des quinquets, dans laquelle brilleront les bijoux de chrysocale et les rubans déteints, ils serreront dans leurs bras, dans leurs grands bras nouveaux, toutes ces chairs opulentes de femelles campagnardes.

Et dans leurs yeux, dans leurs grands yeux de bonnes bêtes tranquilles et douces, le désir met des étincelles.

* * *

Là bas, au loin de la route poudreuse et blanche, un cabaret. Un cabaret dans le silence froid, comme endormi dans la solitude, dont les lanternes semblent de gros yeux rouges pleurant dans le soir.

Quelques consommateurs, des vieux, des impensifs, des tristes, assis dans la tranquillité moite des las-d'aller, dont la désespérance muette, poigne et navre.

Pas un bruit, sinon, dans ce silence, le claquement d'un crachat, tombant sur le plancher, le choc des verres tintinnabulant sur les tables, le pas de la cabaretière glissant sur le parquet, le gloussement des gosiers, avalant d'énormes lampées de bière, d'un jaune pissieux. Et l'idée vague, flottante et bleue, ainsi qu'un clair de lune, nage au dessus de ces têtes insongieuses dans la fumée des pipes et les émanations d'alcools.

Soudain, s'ouvre la porte, et voici qu'apparaît, dans la pauvreté rouge du décor, une femme.

Elle s'avance pensive, traînant une robe élimée par les routes, jaunie par les pluies et les soleils, les yeux écillés par les veilles à la lueur des lampes, une pauvre poitrine amaiguée, serrée, comme étranglée dans un spencer.

Et ses joues sont rubescentes, écaillées de couperose horriblement amaigries et translucides.

Elle chante ! Et au son de sa voix, tous se sont retournés, béjaunes dans la contemplation hiératique et muette, de cette femme qui n'est pas de l'endroit, lui mangeant la peau de leurs longs regards de ruminants qui s'éveillent, inquiets d'abord, prêts à bramer.

Puis la chanson se fait plus douce, plus sereine. Elle flotte en des élans mélancoliques, elle grelotte, elle pleure, elle dit toutes les souffrances d'aimer, toutes les peines des adieux, toutes les joies des réconciliations, toutes les amertumes des âmes qui pleurent seules. Et sur ces faces tristes, mornes, tant ridées qu'elles paraissent des goîtres dévidés, la voix tombe pénétrant en eux, et c'est une évocation triste des jours d'antan, des jours heureux, de ces jours de prime jeunesse et de primes joies, où leurs âmes de primitifs se donnèrent.

La voix s'est tue, mais ses derniers accents chantent encore, courant à ras du sol, s'élevant le long des murs, s'accrochant aux solives du plafond, enveloppant l'atmosphère de sa poésie intense, réconfortante et bonne.

Et quand, l'escarcelle en main, la femme fait, douce, le "*tour de la société*", c'est avec, sur les lèvres, un sourire rouge et béat, que les malheureux y laissent tomber leur sou, donné, comme cela, en paiement, à celle qui les a charmés, tirés un instant de leur somnolente douleur de résignés. Quand enfin, partie, elle s'en va, à d'autres, jeter un peu de sa poésie et de ses chansons, longtemps encore, il règne dans le silence du cabaret, qu'azure la fumée des pipes, quelque chose comme d'un espoir en allé, qui enlinceule ces pauvres, dans leur douleur.

Marcel Vireux.

CHANSONS.

Le Chevalier.

*O la belle pourquoi pleurer,
pourquoi pleurez-vous ?*

*Je pleure sur mon chevalier,
le connaissez-vous ?*

*Quand il partit à la guerre,
je l'entends encor,*

*Il me dit : « Crois et espère,
voici l'anneau d'or.*

*Et j'aurai à la bataille
ton cœur près du mien,*

*Pour fêter nos fiançailles
au retour prochain... »*

*Son cheval dans la poussière
l'emporta un soir.*

*Et je passe ma vie entière
sur le chemin noir*

*Mon chevalier est-il mort ?
J'attends et je pleure.*

*Hélas, hélas, es-tu mort ?
Reviens ou je meurs !*

Le vieux Moulin.

*Le vieux moulin dans la plaine
a vécu plus de cent ans,
le vieux moulin bat de l'aile
l'eau qui saute en gémissant.*

*Il caresse l'herbe en émoi
qui s'incline au fil de l'eau
et voit par dessus les toits
la mer et les matelots.*

*Il voit les ports, les navires,
les phares allumés le soir
et semble avec des soupirs
faucher le temps et l'espoir.*

Richard Ledent.

Liège, 1895.

Les Livres

LÉON PASCHAL,

Hélie, drame à la manière ancienne. — Auguste Bénard,
Liège.

Paroles intimes, collection du Réveil, — Deman, Bruxelles.

Hélie a fui la ville, les basiliques, les prières agonisantes, les vaines songeries immobiles. Il est parti vers la vie, qu'il rêve radieuse, vibrante et vers les joies.

Lors, voilà que, sur la route, par la vallée d'ombre, il rencontre Ayglande, la jeune vierge et l'aime, éperdument... Hélas ! Bientôt il connaît la vanité, l'amertume des baisers.

Passé le vieux citharède aveugle, « le passant aux paroles éternelle », le poète aux visions idéales et dont les chants l'incitent à marcher vers l'aube rêvée, vers les cîmes, aux altitudes.

Enthousiaste, Hélie se met à gravir la montagne : au sommet il entreverra la lumière ! En vain Ayglande le supplie, l'implore. Il va, inexorable. Elle veut le suivre, tente l'escalade et vient s'abîmer aux pieds des rochers. Lui, au milieu des souffrances, extasié, ravi, monte toujours. Il croit voir, dans sa fougue, des visions insoupçonnées, des lumières surnaturelles et divines, des béatitudes ineffables, mais il défaille, ébloui ; retombe déchiré, meurtri, de rocher en rocher.

Morne, avec le souvenir triste des mirages de son désir, il retourne à la ville. Là, les jeunes hommes torturés par les angoisses, les vieillards sortis de leurs retraites studieuses au milieu des doutes et des ignorances, tous accourent vers la révélation des prophéties, exigent la vérité, veulent que soient résolus les mystérieux problèmes. Hélie, abattu, écrasé sous le poids de ses efforts impuissants dit ne rien savoir, clame des paroles de blasphème, des verbes sanglotants de désespérance...

Mais arrive, parmi les pleurs et les lamentations des femmes, le cortège funéraire d'Ayglande. Songeant à cette femme morte pour lui, songeant à son œuvre de deuil et

de désolation *Hélie* conseille aux malheureux qui s'épouvantent, la résignation, l'humiliation, l'amour.

Tout à coup, une rumeur terrible s'approche et grandit. Les esclaves exaspérés viennent de briser leurs chaînes : dans un élan admirable, *Hélie* prêche aux hommes la Concorde, la Justice, la Charité suprême.

Ainsi, « sous une draperie antique », M. Léon Paschal a voulu symboliser l'humanité actuelle marchant vers son destin. Il est (c'est une illusion sans doute, mais l'en blâmerai-je?) de ceux qui croient que l'art de demain sera social et dressent dans leurs œuvres l'énigme de l'heure présente. Inquiet de l'avenir et confiant en lui, il nous dit l'idéal futur: «La morale individuelle doit s'effacer devant la morale sociale. Une ère de charité doit surgir, réparatrice de toutes les souffrances ». Ce sont là de nobles paroles et dans *Hélie* s'expriment les aspirations généreuses d'une âme de jeune. Certes, le drame manque un peu de force virile. Pour que s'y déployât victorieusement l'idée, il eut fallu au style plus d'ampleur grandiose et majestueuse. Mais, cette œuvre de début s'affirme conception lyrique et puissante. Il s'y épand une grâce adorable, une fraîcheur toute juvénile, un charme attirant; de belles images y brillent, de hautes pensées s'y enchâssent et tout cela est prometteur !

Paroles intimes, n'a pas tenu cette promesse. Le rêve de vie et d'art qui s'enclôt en *Hélie* se continue et se développe mais M. Léon Paschal s'est trop hâté, je pense, de publier ce livre: malgré son allure philosophique, il apporte peu d'idées nouvelles; souvent des influences s'y perçoivent; parfois transparait, déplaisant, une légère fatuité, sententieuse et naïve. Et, si ce m'est une joie de pouvoir louer certaines pages (telles la *Naissance des héros*) d'écriture facile, solidement pensées et maint épisode séduisant, animé, coloré, j'aurais voulu pourtant qu'un style plus neuf vêtît une pensée plus originale et j'aurais aimé dans la confiance, plus de candeur timide, de balbutiements ingénus, d'aveux intimes et doux. M. Paschal pouvait mieux que cela car avec des lectures multiples et choisies,

il a des dons précieux et rares, l'amour et le culte des idées, des ambitions légitimes, des soucis louables et il nous donnera peut-être de belles œuvres mûres, savantes et méditatives, plus tard.

Stéphane Elseneur.

Septembre 1895.

Memento.

Il nous faut dire d'abord toute notre gratitude à la Presse locale et aux Revues, qui voulurent bien nous annoncer, aux multiples sympathies, qui, telles les bonnes fées des légendes, protégèrent notre naissance.

Mais, d'aucuns nous querellèrent. « Pourquoi disaient-ils, intituler *L'Art Wallon* un recueil, où ne se publie pas une ligne de cette belle langue wallonne, pittoresque et savoureuse, que, comme nous, vous aimez et vous vénérez ? » — La question est plaisante et la querelle n'est pas neuve. C'est la même que cherchèrent les félibres aux écrivains provençaux. C'est la même que cherchèrent nos flamingants aux écrivains flamands, qui écrivent en français. Et Paul Arène et Daudet et d'autres n'expriment-ils aussi bien l'âme provençale que certains vagues, puérils et intransigeants *prouvençaux*..? Et de Coster, Eekhoud, Maeterlinck n'ont-ils pas mieux rendus les aspirations de l'âme flamande que tels pâles et amusants Verbeek, Legedanck ou Van Beers ?

Nous, nous voulons exalter, sans félibrige, l'âme wallonne, grouper l'élite intellectuelle de Wallonie, dire de notre Terre l'âme chatoyante et profonde.

Ici, quelques wallons se raconteront. Ils laisseront s'exprimer l'âme de la race, qui chante en eux et leur joie, leur ambition serait de voir, sur leur coin de terre, s'épanouir, radieuses, quelques floraisons jeunes et nouvelles.

* * *

Trois de nos collaborateurs, Messieurs Fernand Séverin, Albert Mockel, Albert Guéquier furent ce mois douloureusement éprouvés par des deuils cruels. Qu'ils reçoivent ici

l'expression de toutes nos sympathies et nos sincères condoléances.

* * *

A la suite d'un article paru dans la *Jeune Belgique* de ce mois, M. Georges Eekhoud a, dans la rue, assailli M. Albert Giraud... Il ne nous plaît point de prendre parti dans le débat mais il nous semble qu'on ferait bien de renoncer à certaines façons rogues, insinuantes et acerbes de polémique et nous épargner ainsi des injures et des luttes — bien peu dignes.

* * *

Les Livres.

Aux prochains :

Charles Delchevalerie : *Décors*.

Paul Arden : *Par les chemins*.

Paul Gérardy : *A la gloire de Böcklin*.

Les Revues. A lire :

Société nouvelle :

Numéro d'août : un bel article d'Edward Carpenter, *le sexe et l'amour dans une société libre* — un conte de Louis Delattre, des vers de Vielé-Griffin et deux admirables poèmes de Verhaeren, *l'Etat, les Idées*.

Numéro de septembre : *La poésie populaire et les poètes novateurs* par Robert de Souza.

Mercure de France :

Charles Morice : *Une restitution du Théâtre antique*. —

Jonathan Sturges : *Les trois formes*. — Pierre Quillard : *Flammes*. — Alfred Jarry : un curieux acte d'*Ubu roi*. — Remy de Gourmont : *Théâtre à idées*. — Albert Mockel : *Décors*. —

Revue Blanche : Une prosocritique de Gustave Kahn — des *vers* de Claude Cèhel — Stéphane Mallarmé : *variations sur un sujet*.

Coq rouge :

Les bêtes du four national — des *vers* de A. Ferdinand Herold — une *prose* de des Ombiaux — des *ballades* de Paul Fort — une *étude critique* de Remy de Gourmont — des *vers* de Max Elskamp.

Jeune Belgique : *Vers* de Gilkin.

Réveil : *proses* de Joost Terburg, H. Mazel et Cyriel Buysse.

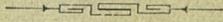
Art Jeune : une superbe *prose* d'Eekhoud — *Vers* de Verhaeren — deux *fragments* d'André Gide.

Epreuve littéraire : un beau *sonnet* de Henri de Régner.

L'ART WALLON

Revue Mensuelle d'Art et de Littérature

OUVERTE A TOUS LES JEUNES



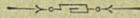
COLLABORATEURS :

WALLONIE.

PAUL ARDEN, RICHARD BLONDEL, ARTHUR DAXHELET,
CHARLES DELCHAVALERIE, AUGUSTE DONNAY, STÉPHANE
ELSENEUR, JULES FELLER, PAUL GÉRARDY, ARNOLD GOFFIN,
ALB. GUÉQUIER, JOSÉ HENNEBICQ, HUBERT KRAINS, RICHARD
LEDENT, ALBERT MOCKEL, LÉON PASCHAL, EDMOND RASSEN-
FOSSE, PAUL REIMON, TRISTAN LE ROUX, GEORGES SAINT-
POL, FERNAND SÉVERIN, HUBERT STIERNET, MARCEL VIREUX,
I. WILL.

HORS WALLONIE.

GEORGES RODENBACH, EMILE VERHAEREN, FRANCIS
VIELÉ-GRIFFIN.



Adresser livres, manuscrits et communications à
M. Maurice XHOFFER, administrateur, rue du Palais, 129,
Verviers.

TYPOGRAPHIE - LITHOGRAPHIE

Maurice Xhoffer

ÉDITEUR DE L'ART WALLON

Rue du Palais, 129

VERVIERS

IMPRESSIONS COMMERCIALES

EN TOUS GENRES

Publications littéraires et artistiques

ÉDITIONS DE LUXE



L'Art

Wallon

REVUE MENSUELLE

D'ART & DE LITTÉRATURE

ABONNEMENT :

Belgique, 3 fr. 50, Etranger, 4 fr.

SOMMAIRE :

- Chanson à l'orée* - Francis Vielé-Griffin.
Angoisse automnale - Tristan le Roux.
Soir de mai - Paul Arden.
Inquiétude - Fernand Roussel.
Frisson de chair - Georges Saint-Pol.
Symbole mignard - Georges Saint-Pol.
Parabole - José Hennebicq.
A l'horizon d'adolescence - Paul Reimon.
Les livres - Stéphane Elseneur.
Memento.



Editeur-Administrateur : Maurice XHOFFER

rue du Palais, 129, Verviers.

N° 3 — Octobre 1895.

Ce numéro : 30 centimes.

Chanson à l'orée.

*Ici la sente hésite
Tant de feuilles sont tombées;
Nous avons couru si vite
Par l'herbe détrempée,
Que te voici toute essoufflée
Et si rose, qu'on en oublie,
Ton beau bouquet effeuillé
Et ta chevelure en folie !*

*Irons-nous plus avant, riieuse
Pantelante légère à mon bras ?
Il n'est plus de feuilles aux yeuses;
On se perd, même à deux, sous bois,
Malgré tes lèvres joyeuses
Et la chanson de ta voix;*

*Voici l'ombre, aussi, qui s'allonge
Et des brumes entre les saules,
Et la nuit qui vient et ses songes;
Appuie tes deux mains sur mon bras
Et la tête à mon épaule,
Retournons à petit pas
Avec ces longues paroles
Qu'on se dit tout bas, comme à soi . . .*

Francis Vielé-Griffin.

Angoisse automnale.

Quand reviendra l'automne
cette saison si triste...

J. LAFORGUE.

*Un lamento d'Automne a brâmé cette nuit
Adieu-vat attristé de l'Été qui s'enfuit
Et le réveil fut dur aux yeux qui se fermèrent ;
Sur l'herbe, en caillots d'or, les feuilles s'agglomèrent,
Les arbres, esseulés, mornes, les bras tendus,
Sous le ciel de grisaille ont des airs de pendus ;
Le réverbère au loin vit sa mélancolie
Et sa flèche ballotte au dur vent qui la plie ;
Il pleut, mais cette pluie sanglotte dans le noir.
Voici venir là-bas, mon ancien Désespoir
A coups d'ailes, rageur, et humant la curée ;
Lors, un grand bruit se fait dans mon âme murée.*

*Automne, ô morne ami, o compagnon fatal
Quand ton vol s'est fixé, renaît aussi mon mal ;
Ce mal fait de rancœur et de peine lassée
En paix s'épanouit sous ton aile glacée.
Comme un mousse perçoit la terre des agrès
Je sens à ton approche hélas ! tous mes regrets
Mes remords, mes vœux révoltés et mon Ame
En détresse, souffrant et mourant, sans dictame,
Et sans rien qui suscite un peu d'oubli joyeux.
Lors je vais comme un fou, mon songe dans les yeux.*

*Voici le vieux berger et sa pâle figure
Le front cerclé d'oiseaux d'un si mauvais augure
Que la peur a hélé l'angoisse dans mon cœur.
Il descend, l'œil pensif, et d'un pas de langueur
La route qui conduit aux sentiers de Moi-même
Sifflant pour rassembler le troupeau qui s'essaime ;
Le soir venant, le temps fraîchit, le berger met
Sa houppelande grise et de la main soumet
Le noir troupeau bêlant sa vaine pâtenotre
Et tous mes vieux Soucis rentrent l'un après l'autre . . .*

Tristan le Roux.

Un soir de Mai . . . ⁽¹⁾

Un soir de Mai, il lui dit tout, son amour, son espérance, ses beaux rêves.

On quitta le village sitôt après le diner, en bande joyeuse, pour explorer encore un des coins pleins d'attrance de cette Ardenne toujours belle et charmeuse. Sans but au début, les deux familles, arrivant au pied de la montagne de Saint-Walfroy, voulurent revoir cette colline, l'orgueil de Margut, vénérée par un peuple qui aux pieuses journées de sanctification processionne en lentes files recueillies de pèlerins; un long rosaire à la main, ils serpentent avec un balancement las des hanches, trainant sur la pierraille les semelles encloutées.

Les Chambois, les Fousseret, par petits groupes, gravirent la sente rocailleuse qui mène au couvent, coupant l'immense damier des champs emblavés, des prés verts, des premières pousses faisant éclater la terre, puissantes dans l'orgueil de la sève qui monte, qui gonfle les tiges et les dresse, fières, sous l'haleine des premiers vents et les caresses du soleil encore tiède.

Sur les bords de ce chemin, aride au milieu de la splendeur naissante du printemps, s'alignent quatorze mignonnes grottes, dressées là pour marquer aux fidèles ascensionnant la colline, les quatorze étapes de la divine Passion, les haltes du Fils de Dieu durant son long chemin de douleurs, — tel, bien atténué, l'exténuement des dévôts en prière aux jours des pieux pèlerinages.

Dans ces grottes remémorant les quatorze stations, quelques statues de plâtre évoquent les tristes scènes, les chutes, les consolations de Véronique, les ignominies glorieusement subies et enfin le crucifiement, la mort . . .

Mais l'impiété des passants a par ci par là estropié les grossières statuettes. Le bon larron, Ponce-Pilate, le Cyrénéen secourable, Jésus et sa mère ont subi l'outrage des pierres. Et les groupes mutilés, les statues décapitées, comme si une rage jalouse s'était acharnée sur eux, ont roulé dans les orties

(1) *D'un roman en préparation : Vieilles amours.*

de la grotte, piteux, lamentables . . .

Les dévôts quand même respectent ce Golgotha délabré, viennent y soulager leurs souffrances, y chercher l'espoir secourable.

Au haut de la côte, une fois parcouru ce chemin de croix élevé par des mains pieuses, puis lapidé en de païens outrages, les promeneurs arrivèrent devant le calvaire: trois hautes croix, mornes, lugubres, émergeant d'un bouquet de sapins, lançant au ciel l'éplorement de leurs longs bras décharnés.

A côté, se dresse la colonne de Saint-Walfroy, imposante en sa rude stature de grès, surmontée de l'image du bienheureux martyr.

C'est sur cette haute colline que, après la légende, vivait vers 1400 le Saint-Patron des Ardennes. Du haut d'une colonne, à l'instar de Saint-Siméon Stylite, il prêchait les dogmes sacrés aux manants d'alentour.

Il vécut, il mourut sur sa pierre et quatre siècles après on accourt encore honorer sa mémoire et implorer sa très haute intercession.

Pas de bruit sur ce plateau battu des bises, dans ce grand parc baigné d'ombres et de fraîcheur, fermé d'un rideau de mélèzes; parfois le tintis argentin d'une clochette qui s'ébranle au couvent, annonçant la prière et la dévotion aux frères Lazzarites, un bruissement de gros chapelets et de croix de de métal qui s'entrechoquent, un frottement de sandales sur le pavé troublent le silence hiératique épandu en ces lieux.

Par instants une sœur passe et sa large coiffe aux ailes blanches, raides d'empois volète en de molles cadences.

Le calme qui règne aux abords de la communauté incite au recueillement. Nos promeneurs avaient cessé leurs rires et leur joie bruyante.

Les demoiselles Fousseret, Madame Chambois, Madame Léonie, entrèrent dans la chapelle sombre, comme voilée d'un crêpe de ténèbres; un grand pan de lumière blanche et rose, teintée de vert tendre, tachée d'azur, se drapait, seul dans toute cette ombre assoupie, accroché aux vitraux d'une ogive. Le soleil du dehors coulait dans le sanctuaire morne cette pluie de rayons pâles qui escaladait les bancs de vieux chêne, mettait une phosphorescente lueur sur les enluminures de la nef, écornait les coins des sculptures, s'accrochait aux frises, aux arêtes, coupait d'un rai sanglant les dalles de marbre rouge, sem-

blait un lumineux arc-en-ciel, joyeux dans le recueillement de la chapelle où flottaient de grandes ombres mornes.

Les jeunes gens restèrent sur le plateau, contemplant l'agreste beauté du paysage, profond décor, aux avant-plans clairs et ensoleillés encore, malgré le déclin du jour, aux fonds de brume noyés dans le bain rosé des rayons encore timides de l'astre jeune.

Au pied de la montagne, Margut groupe ses maisons blanches tachées des plaques sombres que mettent les grands arbres des jardins sur le crépis des murs.

A leur droite, ondulant entre les prés et les champs verdissants des premières pousses, s'allonge en une teinte gris pâle la route qui, venant de Lorraine, gagne Sedan et la Meuse.

Elle disparaît un instant dans la confusion des toits violacés ou rouge d'ocre, puis surgit de nouveau et va se perdre derrière les collines de faite qui séparent la Semois et la Chiers. Entre deux éminences de cette chaîne, dans un fond boisé, s'aperçoivent, confus dans l'indécis des forêts brumeuses, les premiers toits de Carignan.

Puis, étirée dans toute la longueur du tableau, allant de droite à gauche, la route qui vient de Belgique et s'échappe, passant au travers de Signy-Montlibert, dans les bois, fuyant vers Montmédy.

Que de fois le docteur Donjeux passa sur cette route, l'espoir au cœur, la joie dans l'âme, allant vers Villers ou revenant de chez Jeanne . . .

Et enfin, loin, bien loin, tout au haut des dernières collines qui ferment l'horizon, derrière Sapogne, le plus profondément que l'œil perçoit en cet immense amphithéâtre, se détache, incrusté dans la ligne terne des futaies, un point blanc : le château des Ameroyes.

Les promeneurs visitèrent le parc, l'hôtellerie, conquis par l'heureuse quiétude qui se dégageait de cette retraite perdue si haut, si seule, au milieu des arides splendeurs des Ardennes.

Tous ressentaient l'impression de ce calme. Et leurs pensées s'identifiaient avec la paix planant sur ce monastère, poussant les hautes floraisons de son calme pieux.

Louis et Henriette s'étaient écartés du groupe. Assis sur un banc, sous un dais de feuillage, ils voyaient la campagne infinie, le moutonnement ondulé de la plaine tourmentée en un remous de vagues, trempée d'une lumière blonde, douce et

caressante à l'Orient, presque incendiée dans des tonalités vives brusquement apparues à l'opposite.

— Qu'il fait bon vivre ici, Mademoiselle Henriette, enivré de toute cette saine odeur de vie qui plane dans l'air, ému, ravi des splendeurs de la campagne, des magnificences de la saison jeune.

— Vous êtes poétique aujourd'hui, fit Henriette en souriant.

— Qui ne pourrait l'être en contemplant ces beautés? Et moi, j'aime nos champs, nos vallons; j'aime la nature, le soleil tiède et l'or de ses rayons, la paleur nacrée d'un ciel de Mai, une aurore éblouissante illuminant des nues de cuivre, ou bien comme en cet instant la mort sereine d'un beau jour; j'aime l'ombre fraîche des frondaisons, le chant de l'oiseau, le frisselis d'une eau claire, tout ce qui nous entoure, ce qui nous grise enfin; j'aime, oh ! oui, j'aime la nature . . .

Il s'était levé, et le bras étendu en un geste d'emphase, il semblait vouloir étreindre la plaine entière, la posséder et relier sur son cœur en un enlacement amoureux l'éventail immensément éployé au pied de la montagne.

— Mais, Mademoiselle Henriette, vous souriez, je vois. Cela vous paraît donc grotesque, enfantin, cette extase, cet enthousiasme bien sincères pourtant ?

— Oh ! non, ne m'en voulez pas, ne croyez pas que je reste insensible devant ces trésors, ces luxuriances. Je vous sais grand rêveur, épris d'idéal, et moi je suis si espiègle, si gamine.

— Mademoiselle Henriette !

— Mais oui, je suis enfant, bien enfant pour mon âge et votre lyrisme me faisait rire. N'importe, je trouve cela beau, d'aimer les horizons qui s'étendent loin, bien loin, les moissons, les bois, les ravins, le soleil et les cieux . . . Allons, je serai vite convertie à votre cause.

— Elle est si belle !

— Pourtant, vous m'avez l'air bien exclusif ! Vous admirez, vous aimez la nature; mais n'aimez-vous donc qu'elle ? C'est très beau, mais cela n'a qu'un temps et on n'en vit pas de passions pareilles. Allons, je vous emmène ou bien nous allons dire des bêtises. Venez jusqu'à la chapelle du Père Peyreboire.

Louis voulut parler, répondre à cette question qui l'avait bouleversé : « N'aimez-vous donc qu'elle ? » S'il n'aimait qu'elle !..

Tout son aveu, tout ce qui brûlait son âme, tout ce qu'il taisait depuis des jours bien longs lui vint aux lèvres . . .

Mais Henriette s'était levée, sautillante, rieuse et l'emmenait, changeant de thème, oubliant de suite ce qu'elle avait dit l'instant d'avant.

Il se tut.

Le révérend Peyreboire était un des frères de la communauté. Missionnaire en Chine il fut massacré et en sa mémoire en a élevé un mausolée sur la montagne.

Les pèlerins charitables accordent un *Pater* au martyr . . .

Les pierres blanches de la petite chapelle sont tailladées d'inscriptions, de noms, de dates.

Henriette et Louis s'amuserent à déchiffrer ces phrases tristes les unes, d'autres pieuses, galantes ou philosophiquement sententieuses . . . et prétentieuses.

— Venez donc voir, Mademoiselle Henriette. Notre poète a passé par ici.

Elle s'approcha et lut quelques vers finement gravés dans la pierre :

*Aux pieds de vos autels, hilarant Saint-Walfroy,
Je fais dévotement profession de foi :
« Qu'on épouse une femme, oui! Mais, divin apôtre,
« Je veux permettre aussi qu'on vive avec une autre,
« Et puis qu'en fin de compte, on n'aime encor que soi. »*

H. CHAMBOIS.

— Henry Chambois ! dit-elle. Et son cœur n'eut pas un tres-saillement, elle se sentit indifférente; et cette joyeuse profession de foi du fat en belle humeur ne lui causa qu'un grand dédain, sans la tristesse d'un regret.

Dès lors elle fut sûre d'elle-même, sûre de ne pas aimer Henry. Elle se prit à douter qu'elle l'eut jamais aimé. La certitude est si près dudoute . . .

— Ah! mais il est malhonnête, le Parisien, fit-elle avec un accent de mépris.

.
.

Paul Arden.

(La fin au prochain numéro.)

A Richard Blondel.

Inquiétude.

*Je souffre la douleur de ne plus me comprendre,
D'avoir une âme neuve en un corps maladif
Et d'aller dans la nuit, d'un pas souple et furtif
Chercher en criminel ce qui doit me surprendre.*

*La chair me semble triste et bien lourde à porter
Car je la sens vieillir en ses desseins étranges
Et je me sais maudit alors qu'un rêve d'anges
S'efforce encore en moi — vainement — de chanter.*

*Mon coeur martyrisé cultive son martyr,
Pleurant sa solitude en son triste délire,
Sans qu'à sa voix ne vienne un doux et bon docteur.*

*Et le voici marchant au travers de la vie
— Belle ombre que la mort n'a pas encore ravie —
Habile seulement à rythmer sa douleur !*

Fernand Roussel.

Frisson de chair.

*Les beaux corps luxurieux des sultanes d'alcôves,
Blocs de chair mensongère et de vices subtils
Étalent leur splendeur, splendeur de bêtes fauves
Sur des coussins de soie aux nœuds d'or en tortils.*

*L'écroutement épais de leurs cheveux grisants
Casque leur front uni d'un royal diadème
Et leurs lèvres de pourpre aux baisers caressants
Masquent leurs blanches dents d'une sanglante gemme.*

*Le pavois de leurs seins orgueilleux et superbes
Se dresse somptueux dans son albe lourdeur
Comme une floraison merveilleuse de gerbes
Pleines de volupté, de trompeuse candeur.*

*Et tout leur corps charnel fait de marbre vivant
S'épand comme une lave ardente dans l'ouate.
Leur souffle parfumé halète, tel le vent
Aux époques d'amour où tout bout se dilate.*

*Cependant que leurs yeux, nuances de topaze,
Rayon de jais, de nacre ou d'azur indécis
Regardent si troublants, si sublimes d'extase
Qu'ils sont divins malgré les désirs y incis.*

Georges Saint-Pol.

Symbole mignard

A M^{lle} E. D.

*Avec des pétales de lys bleus
Tissés de troublante rêverie,
J'ai chanté en rythmes nébuleux
L'irréel de notre féerie.*

*Sur des corolles de roses pâles
Fleuries en prière d'enfant
J'ai joué des hymnes en opales
Dont l'essaim résonnait triomphant.*

*J'ai brodé en chatoyant velours
Des rayons d'or fluant et limpide
Aux étreints caressants, mais si lourds
Qu'il dût y rester ton cœur languide.*

*Et châsse précieuse, étincelante,
Notre amour a splendi radieux
Ciselé dans la houle affolante
De mes hymnes purs comme tes yeux.*

Georges Saint-Pol.

Parabole.

« Enfant j'ai lu dans votre vie ainsi que dans un triste livre aux feuillets teints de larmes.

Vous fûtes un beau lys que sans pitié brisèrent des mains rustres. Mais tout n'est point consommé : en ce monde, il est encore de belles missions, de purs apostolats ; il est, pour vous, des pauvres à consoler, des souffrants à relever.

Madeleine devenez repentante et sainte.

Désormais, que vos yeux, miroirs de volupté, pleurent avec ceux qui pleurent ; que vos lèvres, roses patènes d'amour, prient avec ceux qui prient ; que vos mains, verseuses de caresses, dispensent les dictames ; que vos paroles soient douces comme le miel, réconfortantes comme un vin.

Souffrez : vous avez bu jusqu'à l'ivresse aux coupes des délices, videz jusqu'à la lie les calices amers. Le cilice sera votre rédemption et vous connaîtrez le bonheur dans la souffrance. Que vos larmes et vos prières — implorantes du pardon — montent là-Haut, ainsi que de frères encens.

Et pardonnez vous même à celui qui vous souilla. Ne le haïssez pas : priez pour lui et priez pour tous ceux, dont les yeux se sont clos sur l'ultime mirage. Pour ceux qui n'ont point de place au banquet.

Et pour le mauvais riche. Pour les révoltés qui méditent de rouges vengeances, pour les résignés et les las de marcher et pour tous ceux enfin qu'une chimère mord . . .

Hors Dieu la vie est une géhenne !

Croyez : là-haut sont les suprêmes félicités ;

Priez : là-haut sont les derniers dictames — »

Ainsi avait parlé à la *déchue* le moine — thérapeute des cœurs morbides et des âmes lépreuses.

Elle était allée vers Lui, elle — hier encore — l'affolée de sa chair. Elle avait maudit celui qui — robeur de pureté — d'ignorante et chaste, l'avait faite luxurieuse et perverse.

Un futur d'obscènes sacrifices devant elle, avait surgi. La pourpre de la honte au front, elle avait songé aux outrageants contacts qu'allait subir son jeune corps d'adolescente.

Et plutôt que d'être — un jour peut-être — celle que le passant possède, en insultant elle pensa à la mort libératrice de son dam.

Fut-ce un éclair de Foi, une lueur d'En Haut qui la fit s'abîmer en pleurs — une nuitée — sous les voûtes mystiques d'une cathédrale? Quel mobile inattendu et insoupçonné l'éloigna du suicide prémédité et l'amena vers Dieu ?

Mystérieuse et indéfinissable attirance des églises le soir !

Charme consolant de choir sur un prie-Dieu où tant de genoux lassés se sont ployés et humblement de prier !

Elle voulut expier et stigmatisa sa chair des cordes du supplice; elle l'avilit et la mortifia. D'impudique elle se fit martyre et le cloître s'ouvrit devant elle.

Ainsi *mourut* — pour le monde — celle qui s'était repentie, en projetant son être purifié et son âme rédimée, dans la Lumière Divine !

José Hennebicq.

A l'horizon d'adolescence . . .

*A l'horizon d'adolescence,
Apparaît une sensitive
En la fatale alliciance
De sa fragile efflorescence.*

*De celui qui l'a cueillie
Elle veut le cœur pour ciboire;
De celui qui l'a cueillie
A son cœur elle est l'hostie.*

*Trônant dans les cœurs vierges
Avec leurs âmes pour chapelles
Et leurs candeurs pour cierges :
Elle est la tuténaire vierge.*

*Et pour culle l'écllosion fée
En seule oblation votive
Veut des baisers pour rosée
De douces phrases murmurées.*

*. . . Et voici le bon archange
Domptant la tarasque maligne
Qui tend des présents étranges,
Telle une floraison de fange.*

Paul Reimon.

Les Livres

Charles Delchevalerie : *Décors* (*)

A. Miot et Jamar, Liège.

Paul Gérardy : *A la gloire de Bocklin.*

E. Gnusé, Liège.

Paysages rencontrés au hasard des promenades, coins aimés, sites de la terre natale défilent sous nos yeux en *Décors*. Et ce ne sont pas de ternes et pâles descriptions, monotones et inégales, des décorations mortes. Une tristesse ou une joie y frissonne; ils vivent de toute la vie frémissante qu'y mit l'auteur. Tout ce qu'on voulut y exprimer, ils le suggèrent et en nous ils suscitent de pénétrantes visions, qui font songer.

La forme est adorable et exquise. M. Delchevalerie cisèle ses phrases, amoureuxment, en patient et jaloux orfèvre. Il module des rythmes variés aux souplesses ondulantes. Et c'est un ravissement, que je veux vous faire goûter; l'auteur peut n'être pas puissant, mais c'est toujours un délicieux poète, subtil et divers :

Au bord d'une allée de châtaigniers, s'allonge la berge automnale, tapis roux d'herbe rase où des rondes d'enfants sont éparées.

(*) ornés à la couverture d'un splendide dessin d'Aug. Donnay.

Le site est distant et se baigne d'un plus cher songe parmi les mélancolies du mourant septembre. Par dessus les monts le vaste couchant versicolore se mire aux lentes moires du fleuve. Un changeant tableau s'y dessine : tons dilués d'or, de mauve, d'amaranthe, d'améthyste, écharpes fauves, traînes d'opale, un cortège d'ancienne royauté déroulant ses magies sous la tremblante colonnade des peupliers de l'autre rive.

Solitude et lointain, silence des voix folles, sérénité : le soir harmonieux s'étend sur l'âme qui chante des enfants clairs labas. Ils sont comme des couronnes en fleurs en ce déclin du paysage où s'indécise et meurt leur chanson blonde. Et les voici vers le fleuve, immobiles, et leur cœur incertain s'ouvrir à l'émoi qui neige en eux des cieux profonds du crépuscule.

Ces lignes, prises à l'aventure, ne vous charment-elles point ? Et comme il est dommage, vraiment, que la pensée de M. Delchevalerie n'ait pas toujours, avec d'aussi précieuses qualités d'évocation, de style et d'élégante distinction, de la profondeur, de la force !

Nous savions vaguement que par les sombres Germanies, un peintre, du nom de Böcklin, vivait. Des privilégiés entre nous avaient vu de ses œuvres et nous gardions de ce nom l'exotique consonnance, comme les barbares blonds conservaient le souvenir des étranges cités, dont on leur parlait et dont ils rêvaient. M. Paul Gérardy, silhouette l'œuvre et, en quelques traits, fait surgir devant nous la significative personnalité du maître.

Après avoir lu ces notes sur un grand artiste, il sied d'être reconnaissant de plus que d'une œuvre de banale vulgarisation ; car ce petit livre est gros de belles choses bellement affirmées ; au milieu de certaines subtilités mièvres et perverses d'esthétiques récentes il vient à son heure. C'est un hymne radieux et fervent à la vie en santé, en joie, en force, en beauté ; c'est un « hymne d'admiration et d'enthousiasme » c'est la glorification exaltée, frénétique et sincère de la joie, de la vie, de la chair ; c'est le cri de foi d'un panthéisme grandiose, instaurant le culte de la vie multiforme et profonde. Je ne partage point toutes les idées de l'auteur (aussi bien il serait trop long et fastidieux de discuter) mais telles proses, entre autres, m'enchantèrent où il montre la Pensée germanique, ayant besoin pour conquérir la sérénité des formes pures de se retremper dans la lumière du midi... Un style original, nerveux et souple déroule ses splendeurs. Dans la féerie du décor, l'idée s'essore à

longs coups d'aile.

Et par la magie du verbe, et par l'ampleur de la pensée les pages qui nous disent la descente des barbares vers les lumineuses Italies sont un superbe poème en prose, ces pages qui commencent par ces appels nostalgiques :

Sous les tentes nomades au nord et à l'est des chantres étaient venus :

Nous venons de l'azur des pays inconnus.

Levez vos tentes, levez vos tentes !

Dans les jardins mols et calmes luisent des fruits d'or.

Levez vos tentes, levez vos tentes !

Les femmes, elles sont belles, elles sont folles et vos baisers
Feront courir de longs frissons dans la soie noire de leurs
cheveux

Levez vos tentes, levez vos tentes !

Il est des vins rouges, rouges comme du sang dans des
coupes d'or.

Le soleil chante sur les champs immenses et calmes.

Levez vos tentes.

Deux aînés sont venus, qui me prirent la main et ils m'ont conduit, l'un vers des sites prestigieux, l'autre vers des œuvres de beauté. Nous nous attardions au bord de la route, l'un était taciturne, de geste rare et discret, l'autre était plein de joyeuse fougue exubérante et lançait vers le ciel sa vibrante chanson. . . . Et notre âme longtemps s'émerveilla.

Quand recommencera le lent, pieux et pensif pèlerinage ?

Stéphane Elsenieur.

Octobre 1895.

Memento

Nous ne nous abaisserons à répondre à tel infime folliculaire que quand le monsieur prendra la peine de rédiger ses attaques en français. Mais nous nous permettrons de faire remarquer à *Fata Morgana* que s'il a voulu passer pour un imbécile, il était inutile — (bien qu'il ait parfaitement réussi) — de nous fournir cette dernière preuve.

Les Livres — Reçu :

André Ruyters : *Douze petits nocturnes*. — Henri Bataille : *La chambre blanche*.

Nous prions vivement les journaux quotidiens, qui nous empruntent des articles de bien vouloir dorénavant nous citer.

Les Revues. A lire :

Mercure de France — Francis Vielé-Griffin : *La poétique nouvelle* — Adolphe Retté : *Le Château de deuil*.

Revue blanche — Jules Laforgue : *L'art moderne en Allemagne*.

Société nouvelle — Georges Eckhoud : *La pléiade shakespearienne*.

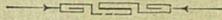
Coq rouge — Georges Eckhoud : *L'aventure d'un buveur de bière*.

Art jeune — Charles Van Lerberghe : *Entrevision* — Paul Fort : *Ballade*.

L'ART WALLON

Revue Mensuelle d'Art et de Littérature

OUVERTE A TOUS LES JEUNES



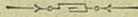
COLLABORATEURS :

WALLONIE.

PAUL ARDEN, RICHARD BLONDEL, ARTHUR DAXHELET,
CHARLES DELCHAVALERIE, AUGUSTE DONNAY, STÉPHANE
ELSENEUR, JULES FELLER, PAUL GÉRARDY, ARNOLD GOFFIN,
ALB. GUÉQUIER, JOSÉ HENNEBICQ, HUBERT KRAINS, RICHARD
LEDENT, ALBERT MOCKEL, LÉON PASCHAL, EDMOND RASSEN-
FOSSE, PAUL REIMON, TRISTAN LE ROUX, FERNAND ROUSSEL,
GEORGES SAINT-POL, FERNAND SÉVERIN, HUBERT STIERNET,
MARCEL VIREUX, I. WILL.

HORS WALLONIE.

GEORGES RODENBACH, EMILE VERHAEREN, FRANCIS
VIELÉ-GRIFFIN.



Adresser livres, manuscrits et communications à
M. Maurice XHOFFER, administrateur, rue du Palais, 129,
Verviers.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
AUGUSTE VANDEVELDE
AMSTERDAM

Collections de portraits artistiques
en tous genres

Catalogue avec échantillons fr. 2.00

ADRESSER LES COMMANDES

Aug. Vandeveld, boîte postale, 186
AMSTERDAM

TYPOGRAPHIE - LITHOGRAPHIE
Maurice Xhoffer

ÉDITEUR DE L'ART WALLON

Rue du Palais, 129

VERVIERS

IMPRESSIONS COMMERCIALES
EN TOUS GENRES

Publications littéraires et artistiques
ÉDITIONS DE LUXE



L'Art

Wallon

REVUE MENSUELLE

D'ART & DE LITTÉRATURE

ABONNEMENT :

Belgique, 3 fr. 50, Etranger, 4 fr.

SOMMAIRE :

Un soir de mai (suite) - Paul Arden.

Romance sans musique - Richard Blondel.

Redites d'un Plagiaire - I. Will.

Un vagabond - Léon Wéry.

Le voyage perdu - Fernand Roussel.

Les villages illusoires - Paul Dèche.

Memento.



Editeur-Administrateur : Maurice XHOFFER

rue du Palais, 129, Verviers.

N° 4 — Novembre 1895.

Ce numéro : 30 centimes.

Un soir de Mai (Suite).

On fit servir le goûter à l'hôtellerie du couvent. Sitôt le repas achevé, on redescendit la montagne, lors que le soir drapait déjà des voiles d'ombres sur les coteaux.

Tout en dévalant la pente raide, les jeunes gens s'arrêtaient pour cueillir des pâquerettes, premières écloses, et effeuiller leurs pétales de neige, avec des grands rires, un air mystérieux... Un peu, beaucoup, pas du tout.

Henriette et Louis ne s'étaient pas quittés. Le jeune homme s'était promis de ne pas rentrer sans avoir parlé de ses sentiments à Henriette, sans lui avoir demandé un mot d'espoir.

A mi-côte, ils rencontrèrent La Garnache, le vieux chèvrier, assis au bord du sentier, sur l'herbe menue, surveillant ses bêtes que chaque jour il menait paître en ce pré. Il en a bien soixante ou soixante-dix, toutes celles du village, qui broutent tranquillement. Lui, un vieux belge qui sait à peine son âge, évoque les *agresti* de Virgile. Pas de houlette pourtant, mais en sa place un long fouet de cuir tout bouclé de nœuds, lanière peu rassurante, près de lui, rare évocation des lointaines traditions, la lourde cornemuse en peau de boue.

Etendus dans l'herbe, un gros chien noir, dormant d'un œil, veillant de l'autre, un banc noir aussi, ses seuls biens et son profit pour l'hiver, tout le long temps du chômage. Drapé dans une ample cape de vieux drap, — comme en ont les cochers de nos fiacres — on ne voit de lui que sa tête, une tête douce et toute blanche, noyée dans les ondes neigeuses de sa barbe et de sa puissante chevelure.

— Bonjour, La Garnache, voilà le bon temps !

— Bonjour, Mamzelle Donjeux, bonjour, Monsieur Louis. Et on est revenu au pays, parait.

— Comme vous voyez; on se porte toujours bien ?

— Tout doucement, là. Et cheu vous ?

— Mais oui. Toujours vaillant, toujours gai comme un jeune, La Garnache ?

— Ah ça, pour la gaité, je vous l'assure. Mais pour ce qui est de la *vaillance*, ça n'est plus ça !

— Vous croyez ? Mais vous vous portez mieux que nous tous.

— Enfin, voilà, je ne me plains pas tout de même. Et puis, s'il faut s'en aller, on s'en ira. On a fait son temps, parbleu, on a été jeune aussi. Et tenez, permettez que je vous donne un

petit conseil.

— Quoi donc ?

— Eh ben ! Tant que vous êtes frais et jeunes [comme à c't heure, profitez-en. Voyez-vous, moi, j'me suis ben, mais là, ben amusé du moment que j'avais vingt ans. Après, ma foi, vogue la galère, dit-on cheu nous.

Henriette se prit à rire et Louis Fousseret ne put s'empêcher de lui lancer un provocant regard qui en disait bien long. Ce fut son premier aveu.

— Bonsoir, La Garnache, et bonne santé ! Il ne s'agit pas que nous restions trop en arrière.

— Oui, v'la déjà quéqu' temps que tout vot' monde est passé. Ben des merci, Mamzelle, Monsieur, et ben des contentements. V'la qui va être temps qu' je redescende aussi.

Les deux jeunes gens continuèrent leur chemin. Louis songeait aux paroles du vieux chévrier, il regardait Henriette à la dérobée, sans mot dire. Elle se taisait aussi, pensive lui semblait-il...

Sans aucune transition, brusquement, il se rapprocha de sa compagne et l'enveloppant d'un regard où se lisaient l'ardeur de sa passion, les émotions de son incertitude, il lui dit rapidement, versant d'un trait tout ce qui débordait de son cœur, tout ce qu'il y tenait enfermé depuis des jours :

— Mademoiselle Henriette, je ne veux pas quitter Margut, je ne veux pas vous quitter sans vous avoir dit quelques mots qui souvent me sont venus sur les lèvres et que je n'ai osé prononcer. Mademoiselle Henriette, je vais peut-être vous irriter, mais n'importe, je préfère une douloureuse certitude à un doute plus cruel, encore; je vous aime.... oui je vous aime, et j'ose croire que ce n'est pas trop d'orgueil de ma part que d'espérer ne pas non plus vous être indifférent. Je vous aime et je voudrais partir avec un mot d'encouragement. Je voudrais retourner là-bas, si loin de vous, avec la pensée que bientôt je pourrai revenir et qu'alors ce sera pour lier définitivement nos deux destinées... Henriette, ne dites pas non. Voyez si je mens, voyez si mes yeux ne parlent pas pour moi, si mon regard ne vous jure pas la sincérité de mon amour. Henriette, puis-je faire tenter une démarche auprès de Madame votre mère par Delphine, puis-je confier à ma sœur mes bienheureux projets ? Ne me répondez pas encore, [mais demain dites-moi, si votre cœur n'est pas insensible, dites-moi...

— Pourquoi demain ? Ne puis-je déjà promettre aujourd'hui, maintenant ? Profitons de tous les instants nous a dit La Garnache, fit-elle en souriant.

— Ah ! merci, Henriette. Puissé-je ne pas rêver, car j'ose à peine croire à un tel bonheur !

Il ne put en dire plus. Arrivés au bas de la montagne, ils avaient rejoint le groupe qui les attendait. Le docteur sourit en les voyant si rouges, l'air presque embarrassé.

Louis avait parlé sans s'arrêter, précipitant les phrases, comme honteux de son audace, mais résolu à ne pas faiblir en si beau chemin. Henriette l'avait écouté, ravie, comprenant enfin que ce n'était pas une simple affection qui l'attachait au jeune homme. Après la dernière épreuve à laquelle avait été soumis le sentiment qu'elle éprouvait à l'égard d'Henry Chambois, sentiment qu'elle avait pris pour de l'amour; après avoir entendu les paroles du chévrier, ouvrant pour elle de lointains horizons sur l'azur éblouissant de sa jeunesse, elle tourna naturellement sa pensée vers celui qui depuis dix jours préoccupait ses rêves de jeune vierge.

Lorsqu'il lui avait parlé de cet amour qu'elle connaissait inconsciemment et ne pouvait définir, une lénifiante sensation de joie s'était épanchée en elle, la grisant comme les traitres parfums d'un Opium subtil; son cœur s'était fondu en une infinie tendresse... Elle aimait...

Elle aimait, de cette passion lente souvent, mais non moins sûre, qui naît d'un mot, d'un sourire; qui ronge en hypocrite morsure, comme le feu consume une étoupe d'où le moindre souffle peut lancer les flammes vives d'un brasier sitôt en rage.

Et tandis que les rais fulgurants du couchant s'étaient éteints; que les collines de l'horizon — une fois mortes les lueurs crépusculaires — culbutaient dans le gouffre d'une nuit noire; que le ciel endeuilli, précurseur de proches averses, s'était sali d'une théorie de nues voilant l'illumination stellaire des beaux soirs; tandis que l'orage grondait ses premières colères tout là-bas dans les ravines, au loin encore, — Louis prit le bras de Henriette apeurée :

— Entends, c'est la fanfare de nos épousailles, lançant au monde l'hymne et le triomphe de nos amours !

Et dans un grand éclat de rire, pressant toujours le pas, ils s'en furent, tout joyeux de leur rêve aurolé de tendresse.

Paul Arden.

Pour Paul Reimon.

Romance sans musique.

*Pour murmurer l'aveu, sans en troubler l'extase,
J'avais appris des mots ciselés lentement
En l'or de ma tendresse et je savais des phrases
Dont le rythme était doux et berçait longuement.*

*J'avais cueilli des fleurs, de simples fleurs de joie,
Pour en parer l' Aimée et ses gestes subtils
Et dans mes jeunes mains riait la douce soie
Des caresses d'enfant et des jeux puérils.*

*Et mes lèvres avaient soif du vin d'autres lèvres
Du vin énigmatique et rouge des baisers :
Hélas ! la rose boit les estivales fivres
Et meurt d'aoir écu ses rêves insensés...*

* * *

*Mais des fleurs de candeur, des fleurs graves ou folles,
Les calices sont pleins des larmes de l'exil.
Une automnale plainte en mon âme s'affôle
Comme un vent douloureux dans un jardin d'avril.*

*Et le charme lointain des phrases effeuillées,
Ainsi qu'un mol archet, caresse ma langueur
De l'étrange douceur des choses désolées
Et, comme un violon, fait sangloter mon cœur...*

*Pourtant aux soirs de songe, aux heures mensongères,
Mon beau rêve d'amour, en un soudain réveil,
S'émerveille d'espoir, s'éblouit de lumière
Comme un svelte jet d'eau chantant vers le soleil !*

Richard Blondel.

Redites d'un Plagiaire.

La vie vaut d'être vécue et non pas d'être dite. La vivre intensément, sans terreur; les chansons s'envoleront de nous toutes seules, et celles-là qui auront jailli d'elles-mêmes en une forme imposée par le besoin de les chanter, celles-là seules vaudront. Tous les hommes à certains jours, chantent; tous ont même le rudimentaire désir de chanter parfois soit en peinture, soit en littérature, de se délivrer d'une impression qui les poursuit. L'essence de ces émotions expansives combinée avec une âme donnée apporte à l'œuvre d'art sa forme. On ne peut pas lui en donner d'autre sans que tous ne le sentent et n'en souffrent sans le savoir.

Être artiste et ne pas vivre, être à l'affût de toutes les émotions *pour les rendre*, c'est tuer en soi l'art, la divine chanson qui pourrait passer à travers soi, c'est déformer l'homme pour en faire un instrument qui veut être une des voix simples évoquant sans effort les courants profonds qui nous emportent tous, doit comme les plus grands, comme Homère, comme Michel Ange, comme Shakespeare croire qu'il importe plus de vivre que de regarder vivre; que la vie est grave, et intense et positive et triste et exaltante et ricanante et joyeuse et vibrante. C'est du vin de la Vie qu'étaient ivres ces grands êtres qui mirent tant de beauté dans les pensées et les mouvements que les siècles se laissaient imposer par les Fatalités, sans les regarder en face.

À notre époque, beaucoup d'hommes parmi ceux qui écrivent, ne vivent que d'une façon pressée, rudimentaire. Ecrire ou s'exprimer en art constitue leur vie. Tout le reste n'est qu'accessoire. Vivre n'est pour eux que le désagréable prétexte nécessaire à l'expression artistique. Les joies et les peines pour eux ne valent que par ce qu'ils en pourront dire, immédiatement; ils ne les laisseront pas entrer en eux, profondément creuser leur sillon ou dorer leur passage, avec la confiance que ces choses une fois entrées, leur chanson se modifiera d'elle même.

Non; ils se feront souffrir artificiellement *pour parler* de la douleur; ils aimeront encore plus artificiellement *pour parler* de l'amour, sans paraître se douter que s'ils avaient profondément aimé, souffert, pensé, ils pourraient parler de tout ce qu'ils voudraient, *le ton* de leurs paroles évoquerait malgré eux et

la pitié et la pensée et l'amour. Quelle homélie sur la misère valut jamais les cris d'affamé de l'*Insurgé* de Vallès ?

Je connais des poètes, parmi ceux d'aujourd'hui qui écrivirent ou œuvrèrent sous la poussée de la jeunesse. Ils restent silencieux maintenant; ils attendent une autre Voix. La vie les guette et elle les fera crier, deviner, bénir et maudire. A quoi bon parler avant, pour dire les minimes ingéniosités de leurs cerveaux, de leurs imaginations qu'aucune Force ne remue puissamment ? Un temps viendra où, à des lueurs confuses succéderont d'obsédantes clartés. Il faudra qu'ils les disent et pendant ce temps ils auront désappris le bavardage oiseux qui se glisse entre les jours de passion, d'émotion, et n'est que le somnanbulisme du sommeil qui sépare les heures de vie.

Les choses qui émeuvent fortement, soudainement, et profondément sont rares, et les natures qui peuvent être émues de cette triple façon sont rares aussi.

Le plus souvent, c'est l'espace et le temps qui nous donnent la perception des choses profondes.

Il nous faut une distance, un recul pour juger d'un ensemble.

La distance d'une génération, d'une nationalité, d'une race, ou simplement d'une conception, d'une éducation d'un sexe, d'une préoccupation ou d'une occupation différentes fait surgir en nous des rudiments de synthèses.

En s'accumulant, ces impressions s'élargissent.

Laissons peser sur nous le temps. Dormons; vivons de la vie somnambule qui entraîne tant de volontés, se croyant conscientes et personnelles, dans le courant tourmenté de l'éternelle action.

Des chocs, de brusques tournants, des bouts de navigation heureuse et rapide nous réveilleront, et ce que nous dirons alors aura pour tous le goût de l'Infini dans lequel nous nous débattons.

Celui pour qui la Vie, dans sa plus impersonnelle banalité, n'a rien de poignant ou d'intense doit se résigner à n'être que le lointain ancêtre d'un de ces rapsodes que tous aiment.

Ces rares chanteurs sont les fleurs dont nous sommes les feuilles.

L'humanité, tout comme les abeilles, a peu de rois, mais ces rois la servent, et ne font que la servir. Nous vivons des pensées d'une poignée de grands hommes.

Ces pensées étaient en nous, informulées, certes, mais dès qu'ils leur eurent donné une forme nous nous sommes jetés

dessus et nous avons aimé cette forme autant que la pensée qu'elle renfermait.

Puis nous avons changé la forme, l'univers entier nous a servi de matériaux pour la varier et une grande pensée n'est entrée dans une race tout entière que lorsqu'elle a pu se transformer en tout ce qu'on touchait.

Beethoven a tellement pénétré tous les musiciens qui vinrent après lui qu'il ne sera un jour que la gigantesque marche qu'on ne voit presque plus, tant elle a servi à hausser de gens.

Avant que de nouveaux êtres formulent une nouvelle pensée, soyons feuilles, pour les fleurs passées ou pour les fleurs à venir. Soyons feuilles en ayant conscience de l'être.

Ecrivons, même, puisque c'est une des formes du bavardage qui entretient la sociabilité. Mais ne nous tourmentons pas, ne torturons pas notre cerveau et toutes nos habitudes de bon animal humain pour nous découvrir des pétales de fleur.

Il y a de la gloire à servir ceux qui nous servent, à servir de plus grands que soi.

L'humanité est encore composée en majeure partie, de femmes, de femmes, de femmes.

Femmes par la terreur, par la vanité vite satisfaite, par le manque de conviction forte, par la sentimentalité et l'affectuosité remplaçant le sentiment et l'affection et par le sens perpétuel de *dépendance*. Eh bien ! ayons au moins les bons côtés possibles de ces êtres secondaires. Aimons les vrais producteurs, recherchons-les, exaltons-les, étudions-les, prenons d'eux tout ce qu'ils peuvent donner. Soyons joyeusement feuilles. Ce siècle, comme tous les siècles fut rempli de grands hommes qui ne furent que des feuilles. Leur plus cuisant souci fut toujours de n'être pas fleur.

S'ils avaient eu la conscience de leur utilité, leurs yeux se fussent tournés vers les roses ou les tulipes qu'ils servaient; ils eussent été heureux, s'oubliant eux-mêmes, et se perdant dans le Tout qui doucement on brusquement réduit en bouillie presque toutes les volontés.

Pourquoi aurions-nous besoin de dieux si ce n'est pour nous oublier nous mêmes et pour ne pas voir le peu que nous sommes?

Laissons les seuls, les rares grands hommes être nos victimes, qui auront conscience d'elles-mêmes et d'un nouveau rapport entre l'être et ce qui l'entoure. Et vivons pour ne parler que d'eux, comme les enfants et les vieillards parlent de l'homme fait, vivons la simple, la terrible, la bonne vie humaine dont la

féconde banalité protègera l'éclosion des bourgeois prometteurs de fruit.

Ne vous étonnez pas si vous savez aussi bien que moi tout ce que je dis.

Ce ne sont que les mouvements d'une feuille agitée par le même courant d'air que celui qui vous fait remuer, d'une feuille qui obéit au courant, sans plus.

* * *

Maeterlinck a écrit dans la Revue Franco-Américaine de Juillet quelques pages admirables sur *le Silence* poétisant et approfondissant ce vieux mot que les anciens n'avaient aurolé que de prudence.

C'est le silence, exprimant les choses pour lesquelles nous n'avons pas de mots, par ce que nous ne pouvons parler que de ce que perçoivent nos minces personnalités finies; quand nous sommes emportés dans le tourbillon d'une force plus grande que nous, nous ne pouvons la nommer.

Nous ne pouvons qu'ouvrir les yeux et la laisser agir.

La statue du silence devrait être féminine. Non, hélas! que les femmes se doutent encore qu'elles peu, vent servir le culte de cette divinité, mais parce que, ce qu'on appelle l'âme féminine ou si l'on veut, le génie féminin, est justement celui d'interpréter dans le sens le plus étendu ce domaine du silence. L'âme féminine est muette, improductive par essence, mais elle est expectante, et le mystère est pour elle un lointain qui repose les yeux par ses teintes vagues et douces et non, comme pour l'homme, un horizon à escalader, ou à dédaigner si l'escalade est trop rude. Tout le mystérieux que martèlent impérieusement dans notre mémoire, les rares moments ou une force inconnue nous a forcés à nous taire, entre plus facilement dans l'âme féminine qui se sait « *feuille* » — passive.

Devant le mystère comme devant les grands humains, résignons-nous à être feuilles et féminins, puisque pour que naissent de patients, de hardis explorateurs de tout le bleu que nous avons devant nous, il faut que ce bleu soit aimanté par tous nos regards, tous nos espoirs, tous nos étonnements. Ah! mes pauvres frères! vivons, écoutons, admirons, et soyons honnêtement, religieusement femmes. Si par hasard l'un de nous était un homme, je crois qu'on ne serait pas longtemps sans le savoir, et que ça se ferait tout seul.

Alors à quoi bon nous tourmenter puisqu'il y a quand même de la besogne à faire en dehors du métier de producteur, et que ces gens là éclosent à leur guise ? Pour qu'ils viennent plus vite, vivons, donnons, soyons profondément ahuris, souriants et paisibles.

I. Will.

EN HESBAYE

— Croquis d'Août —

Un Vagabond.

Un ensoleillement, par la campagne d'Août.

Des senteurs fortes et saines montent, dans l'enjoyeusement de l'atmosphère : senteurs des trèfles qui sèchent, et des foin « fanés » dans les « clos » voisins.

Par dessus l'envalonnement chrôme des blés, on voit se pencher les moissonneurs en chemise blanche, un mouchoir rouge noué sur la tête; et à chaque geste, des crissements d'acier tranchant les chaumes se cadencent, en un chant lent, qu'accompagnent les ariettes des « coqs d'août ». Et c'est comme une mièvrerie dans cette nature superbe qui semble s'étirer sous la lumière ardente.

D'un clocher lointain qui se profile, à l'horizon, exéant des verts d'arbustes et des tuiles allumées de soleil, sonnent, se répandant par la plaine comme un frissonnement, les douze coups de midi.

Les faucilles se sont tues; les moissonneurs ont redressé leurs reins endoloris par les heures accumulées.

Puis ils se sont assis, sur les javelles : grands mâles, bien bâtis, aux muscles qui saillent, la bouche mâchant le lourd patois hesbignou, et paysannes rougeaudes épanouies, à hanches de cavales, la gorge lâche ballant.

Tous, joyeux du repos attendu, tirent de dessous un « dizeau » la cruche de fer blanc et le paquet de tartines de pain noir, sentant bon. Quels appétits ils ont gagnés, à ouvrir depuis le matin au grand soleil qui tombe dru et lourd.

* * *

Entre deux murailles jaunes de hauts blés, piquées des tâches sanglantes des coquelicots et des yeux azurés des bluets, un sentier court, inaperçu, comme un ruisseau entre des joncs touffus.

Par le sentier, se trainaillant, un vieux...

Des haillons... Une besace sur l'épaule ballotte, et au-dessus de la boîte de sapin noircie que retient une courroie coupant la poitrine, un vieil accordéon. Le vagabond passe, vieux gueux des miséreux accotements, de son pas atone de las-d'aller.

Des moissonneurs l'ont vu; et ce sont des rires, des quolibets.

— Hé vieux ! viens donc nous jouer un air !

Lui, doux et calme, s'est approché, regardant ces joyeux, et, comme en rue, au seuil d'une porte, il ramène l'instrument sur la poitrine, enfle les soufflets, prélude. Puis tout à coup, par la vastitude endormie et toute silencieuse des champs, éveillant les grillons ivres de soleil, éclatent les faussets, aigres, pointus comme des pointes d'aiguilles, soulignés des basses, en lents contrechants... La fugue s'anime en contredanse; d'un motif saute en une chanson populaire, et les voix éraillées des gars, à intermittences, en disent les refrains.

Les garçons saisissent des tailles débordantes de filles, les pétrissent de leurs mains calleuses et lascives, commencent un pas, parmi les javelles, éparpillant les blés, et les jupons rouges volent, s'emballonnent, avec des rires francs de primitifs...

Les derniers accords s'envolent, dans l'ensoleillement qui tombe des cieux tout d'azur. Le vieux, de sa voix atone et monotone de ceux qui demandent, aux portes des villages, un croûton : « Une charité, s'il vous plait, mes bonnes gens ».

On n'est pas riche, mais c'est de bon cœur; l'un remplit son gobelet, l'autre lui avance une tranche de son pain de seigle, et le vieux vagabond, assis sur une gerbe, mange avec les moissonneurs, sentant le gagner des joies vagues et des sourires dans sa figure ridée.

* * *

Les gars se sont couchés de leur long, sur les javelles, en leur quotidienne méridienne, et le gueux, son accordéon au dos, sa besace à l'épaule, courbé et lent, par le sentier entre les blés chrômes, s'en part, un épi entre les dents...

Léon Wéry.

Août 1895.

Le voyage perdu

*Sur le clair océan des baisers de ta lèvre
Mon cœur, mettant le cap sur un étrange espoir,
A navigué longtemps du beau matin au soir
Avec au bout du mat une flamme de fièvre.*

*Il pensait découvrir au fond des commissures
Une enfant connaissant les secrets du bonheur,
— Si pure qu'on eut dit voir l'ombre d'une sœur —
Et prête à lui donner son amour en pâture.*

*Il rêvait la douceur des jeunes voluptés !
Mais arrivant hélas ! trop tard en son voyage
Il entendit l'enfant chanter sur le rivage*

*Et la vit effeuiller ses grâces ignorantes !
Et mon cœur est parti, sachant les vanités
Des lourds baisers cueillis aux lèvres trop savantes !*

Fernand Roussel.

Les villages illusoires

Emile Verhaeren.

(chez Deman, Bruxelles).

Après les études consciencieuses de Krains et de Mockel, il est superflu peut-être d'analyser Verhaeren. Aussi, mes quelques remarques sur « *les Villages illusoires* » ne seront-elles qu'une simple notation de l'impression produite en moi par cette œuvre significative et digne de celles qui précédèrent.

De prime abord, ce livre m'a halluciné et mon jugement s'en ressentira peut-être. Qu'importe ? L'enthousiasme fait la force; et en ces temps de snobisme et de scepticisme à outrance, il est réconfortant de se ressaisir et de s'écrire.

Sans aucune prétention de prophétie savante et sans pédantisme aucun, on peut affirmer que cette œuvre devait éclore. Littérateur, peintre ou poète, et surtout après que s'est assagi la fougue des années de jeunesse, chaque artiste avec sa compréhension de la souffrance, compréhension large et multiple d'autant plus grande que s'est affinée sa sensibilité aux contacts douloureux de la vie, chaque artiste, dis-je, après avoir fouillé son être et chanté l'exubérance de son âme, regarde autour de soi et pense. Et de cette contemplation muette mais profonde, de cette résorption d'une humanité en lui s'affirme souvent sinon une œuvre puissante, du moins une généreuse conception. Tel le cas pour Zola dans « *Germinal* » pour Eekhoud dans « *Mes Communions* » et pour Verhaeren dans ses « *Villages illusoires* ».

Verhaeren a donc senti que l'heure était proche, la terre féconde pour la semence et les esprits aptes à comprendre; et les « *Villages illusoires* » ont paru, œuvre belle déjà de son seul titre synthétique et évocateur.

Les villages illusoires, ce sont ceux des immensités sur lesquelles la tempête déferle avec rage, ce sont ceux des étendues secouées de rafale, ceux des coins des routes, des fonds des vals, des accotements des montagnes rêches, des rivières qui trainent le deuil et des marais où dort la mort. Ils sont les

perdus dont on s'écarte et qui grincent dans les là-bas du soir.

Leur vie est décrite à grands coups de symboles, une vie obscure, misérable, sans une éclaircie vers une chimère; une vie laborieuse de peine et d'ahan où tout va à la dérive dans un recul et un effondrement impitoyables avec de la faim érigée en croix de supplice.

Où la plaine y apparaît maudite, d'un silence tel que rien n'ébranle son appesantissement lourd, ravinée de pluie, de cette pluie

*“ avec ses ongles gris
avec ses cheveux d'eau, avec ses rides, ”*

de cette pluie dont

*les ongles systématiques
Tissent le vêtement
Maille à maille, de dénûment
Pour les maisons et les enclos
Des villages gris et vieillots.*

Oh ! cette compassion du poète pour tant de ruine !

Dites si vous n'avez pas peur devant la rancune qui doit s'amasser et gronder dans les cœurs. Et dites aussi si aucune pitié fraternelle ne vous émeut devant ce martyr subi avec la résignation inconsciente de la matière travaillante, si le spectacle de toutes ces vitalités courbées sur la terre ingrate ne vous attriste pas profondément.

Le « *Passeur d'Eau* » nous a montré l'inutilité de l'effort, la toujours recommençante tâche, l'inanité de la persévérance et la tenacité quand même de l'humanité représentée par ce seul passeur obstiné.

Souffrant, harassé, rebuté, l'idéal fuyant devant les mains prêtes à y cramponner leurs ongles durcis aux rudes labeurs, l'homme va

*“ gardant tout de même pour Dieu sait quand
Le roseau vert entre ses dents. ”*

Par les jours, sa vie s'écoule lugubre, toujours la même en la misère qui lui coupe les épaules, vie mauvaise avec le cauchemar du meurtre en fronton, douloureuse de travail ardu et infini, ou minutieuse et nette, mais si triste dans son uniformité que le frisson vous saisit d'un tel usage de force accumulée.

C'est la vie pauvre avec les remords qui terrifient, les pleurs qui brûlent les yeux, les sanglots, qui éclatent comme des menaces, la vie sinistre des perdus, des abrutis dans leur pauvreté... ; et la plaine se fait pour cette glèbe, marâtre infâme ; elle est celle de la mort, de la trahison, du vice ; elle sue le poison et le châtement. Elle est la géhenne horrible où peinent les navrés....

Avec sa vision prodigieuse du relief et de l'intime, Verhaeren a peint à fresque la grandiose sublimation d'une terre ingrate. En ses mains habiles cette terre a chanté, crié, pleuré... Villages illusoire, lamentables, cassés et las, pauvres d'ardeur et riches de douleur et de haine, qu'un rayon de bonne lumière vous éclaire et que vous renaissiez à la joie énorme de vivre. Le poète vous a chantés ; il a compris votre morne misère, votre humaine tristesse ; sa conception s'est agrandie de l'effroi et de la terreur émanant de vous. Et son âme a vibré : Réjouissez-vous ! L'œuvre s'accomplira. Forgez

*« à grands coups pleins, les pâles lames
immenses de la patience. »*

car ses temps viendront où

L'homme ne sera plus, pour l'homme, un loup rôdant.
Et d'autres temps précéderont ceux-ci encore. Il y aura alors des pleurs et des grincements de dents. Ce qui fut prédit arrivera :

*..... Cette rage immense,
Ces millions de désespoirs n'ayant qu'un seul amour,
Ne peuvent point faire en sorte, qu'un jour,
Pour une autre équité, les temps ne recommencent
Ni que le levier d'or qui fait mouvoir les choses
Ne les tourne vers les claires métamorphoses.*

Et cette page est splendide où Verhaeren développe la thèse présente qui est celle des malheureux, la Bible des miséreux, la revanche des affronts subis, des genoux essuyés dans la poussière, des mains tendues pour l'aumône ignominieuse, des fronts courbés devant la force et l'argent....

Tel un rêve vécu surgit devant nous dans *« Le Forgeron »* une vision terrifiante, vision dans laquelle l'humanité est montrée, se soulevant lors d'une poussée de misère et de rage, et

s'immolant en quelque sorte pour ressortir jeune, saine et nouvelle du chaos sanglant, vision consolante cependant, consolante comme un mythe auquel on croit dans le désespoir de la lutte inégale et de la tombée morne des bras devant l'effort immense de faire mouvoir un monde par la pensée, le fer et le feu.

A de tels poèmes de colère, de haine et de désastres, il faut une langue dont chaque mot soit une menace.

Créateur d'une expression adéquate à l'idée exprimée, Verhaeren est aussi le seul qui sache la pétrir à coups de rafale, de pluie cinglante, de sang giclant, d'effroi massif et tangible, de désespoir sonnante le glas de cloches criant la mort. Aucune littérature n'offre d'exemple d'une intensité si violente de voir le saillant des choses et de l'exprimer avec une fougue, un abus de réalité tels, que la langue semble être faite de fragments de cette Nature aux manifestations violentes comme l'auteur se plaît à les dépeindre. Pas de règles, de frein ; les mots débordent sauvages, rouges, bizarrement assemblés ; la phrase craque de robustesse et de hardiesse ; le vers court furieux, rocailleux, d'airain, cognant, brutal, farouche. De la sève, et une sève si puissante, de la vie si sauvage et si emportée que ce style frustre et barbare, mais riche et savamment voulu, vous grise comme un hurlement de tempête dans une ventée d'automne.

De ce vers libre dont tant se servent pour masquer leur faiblesse et sous un vain prétexte de rythme et d'harmonie, et dont cependant on tire tant d'effets nouveaux et surprenants, Verhaeren a merveilleusement usé.

Si j'avais quelque chose à reprocher à Verhaeren, ce serait d'être trop lui-même, de se répéter parfois, d'employer trop fréquemment certains termes et expressions qui ont, à première lecture, le charme d'une trouvaille, mais dont l'abus diminue la force et la valeur.

Ce reproche confirmerait ce que nous pensons du talent créateur de Verhaeren : il a trouvé une voie nouvelle et son mérite est grand de la parcourir complètement.

Nous devons ici manifester notre admiration pour le merveilleux poète et l'artiste indépendant qu'est Verhaeren ; car

ce n'est pas peu de magnifier la misère en des épopées superbes; ce n'est pas peu, alors que l'égoïsme étreint les cœurs de son âpreté, et qu'au milieu de la mêlée énorme chacun se fraie un chemin sans s'inquiéter de ceux qu'on foule aux pieds, ce n'est pas peu d'affirmer virilement son amour pour l'homme ou la chose qui sont les dédaignés des castes et les honnis des heureux.

Paul Dèche.

Memento

Notre collaborateur Tristan le Roux, a eu la douleur de perdre sa grand'mère, M^{me} Bilstein-Navaux. Nous présentons à notre ami nos bien sincères et cordiales condoléances.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la Chronique des Livres mensuelle de notre collaborateur Stéphane Elseneur.

Le Théâtre de l'Œuvre organise, lundi prochain 2 décembre, sous les auspices de l'Art Wallon, une représentation où seront interprétées des œuvres d'Ibsen et de Maeterlinck. Nous adressons à tous ceux qui ont le souci des choses nobles et belles, un fraternel appel.

Les Revues. A lire :

Mercure de France — *Thomas Carlyle* : Sartor Resartus — *Hugues Rebelle* : Histoire d'un martyr — *Pierre Quillard* : Le Dieu futur — *André Gide* : Pour une seconde édition de « Paludes ».

L'Ermitage — *Edmond Pilon* : Jules Laforgue — *E. Delbousquet* : Eglogue.

Revue Blanche — *Paul Adam* : de la Pudeur — d'une Pathologie des peuples — *Edgard Poe* : Lettres — *Paul Verlaine* : Poèmes.

Le Rêve et l'Idée — *Saint-Georges de Bouhélier* : Fragment — *Maurice le Blond* : Retour des champs.

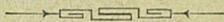
La Plume : *Stuart Merrill* : Poème — *Léon Riotor* : Critique littéraire.

La Jeune Belgique — *Iwan Gilkin* : La poésie nouvelle — *Arnold Goffin* : Charles Baudelaire.

L'ART WALLON

Revue Mensuelle d'Art et de Littérature

OUVERTE A TOUS LES JEUNES



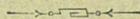
COLLABORATEURS :

WALLONIE.

PAUL ARDEN, RICHARD BLONDEL, ARTHUR DAXHELET,
CHARLES DELCHEVALERIE, AUGUSTE DONNAY, STÉPHANE
ELSENEUR, JULES FELLER, PAUL GÉRARDY, ARNOLD GOFFIN,
ALB. GUÉQUIER, JOSÉ HENNEBICQ, HUBERT KRAINS, RICHARD
LEDENT, ALBERT MOCKEL, LÉON PASCHAL, EDMOND RASSEN-
FOSSE, PAUL REIMON, TRISTAN LE ROUX, FERNAND ROUSSEL,
GEORGES SAINT-POL, FERNAND SÉVERIN, HUBERT STIERNET,
MARCEL VIREUX, I. WILL.

HORS WALLONIE.

GEORGES RODENBACH, EMILE VERHAEREN, FRANCIS
VIELÉ-GRIFFIN.



Adresser livres, manuscrits et communications à
M. Maurice XHOFFER, administrateur, rue du Palais, 129,
Verviers.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
AUGUSTE VANDEVELDE
A M S T E R D A M

Collections de portraits artistiques
en tous genres

Catalogue avec échantillons fr. 2.00

ADRESSER LES COMMANDES

Aug. Vandeveld, boîte postale, 186
AMSTERDAM

TYPOGRAPHIE - LITHOGRAPHIE
Maurice Xhoffer

ÉDITEUR DE L'ART WALLON

Rue du Palais, 129

VERVIERS

IMPRESSIONS COMMERCIALES
EN TOUS GENRES

Publications littéraires et artistiques
ÉDITIONS DE LUXE

360
LE BELGIQUE

L'Art

Wallon

REVUE MENSUELLE

D'ART & DE LITTÉRATURE

ABONNEMENT :

Belgique, 3 fr. 50, Etranger, 4 fr.

SOMMAIRE :

- La Vie Subtile* - Victor Remouchamps.
Renoncement - Fernand Séverin.
L'Ondine à Nivesez - Arthur Daxhelet.
Fragment - Albert Mockel.
Une Ame Wallonne - I. Will.
Le Culte des Héros - I. Will.
La Mauvaise Vendange - Tristan le Roux.
Une Rose à la Bouche - Hubert Krains.
Les Livres - Stéphane Elseneur.
L'Œuvre, à Verviers - Georges Vernei.
Memento.

Editeur-Administrateur : Maurice XHOFFER

rue du Palais, 129, Verviers.



Nos 5-6 -- Décembre 1895 - Janvier 1896.

Ce numéro : 50 centimes

La Vie Subtile

pour Madame Marie Mali.

Nous croyons la vie trop banale.

Des instants très précieux frissonnent sur la noire monotonie quotidienne, des instants très lucides qui ont toute la beauté bizarre d'un songe... Mais nos yeux et notre âme sont trop inattentifs et ne regardent rien vivre de ce qui vit vraiment.

Nous devrions nous réconcilier avec nos rancœurs, notre âme se meurt d'orgueils et ne veut pas fraterniser; elle dominerait le ciel d'être plus humble.

* * *

Chaque aspect a son heure de beauté. La laideur elle-même n'est déjà pas si claire! Nous ignorons le divin qui réside en elle.

Ne méprisons rien. Des joies mystérieuses attendent de toute éternité que nous daignons les cueillir. Peut-être un soir viendra-t-il où nos plus pauvres souvenirs s'enchanteront de majesté. Une féerie flotte sur toute chose que nous pouvons concevoir.

L'important c'est de cultiver en soi... le Rêve et le Pardon.

* * *

Nous nous sommes fatigués trop jeunes. Nous nous mettons en route avec des adolescences malades. Nous avons tout nié sans avoir rien compris, tout abandonné sans avoir rien entrepris.. Ou bien nous accueillimes — trop jeunes — un Idéal immarcessible, au lieu de nous forger un Idéal avec notre Destin...

Nous cherchons ailleurs que sur notre chemin; nous avons laissé un rêve d'autrui nous conquérir; nous ne nous sommes pas fidèles à nous-mêmes.

* * *

Cultivons l'espoir, puisque nous ne savons rien et que nous ne voyons clairement la valeur de rien.

A vrai dire, nous sommes d'amères éclosions en qui l'erreur s'éternise et l'univers n'est qu'une sensation ondoiyante de notre âme.

Je prends ici l'homme tel qu'il est, avec sa conscience illusoire ; l'homme selon ce triste et frêle effort de vivre qu'est la vie...

Devant l'Absolu, à quoi bon nier, à quoi bon penser ? Tout notre rêve loyal et simple s'anéantit ; les mots de la terre n'ont aucun sens.

Oui, je crois que nos orgueils seuls nous trompent. La plupart des hommes n'ont pas fait le tour d'un grain de sable et marchent au soleil comme s'ils avaient épuisé l'Infini...

* * *

Impérieusement aimer les choses, ne serait-ce pas la prévision de leur beauté ? La pierre, certains jours vaut la pierrierie. Tout mirage est possible en un monde où l'on divinisa des insectes. Et je puis sentir la noblesse mystique d'une éphémère quand je songe au scarabée.

* * *

Soyons éléments aux contingences, puisqu'elles nous permettent d'aspirer. Nous serions vite brisés avec l'inexorable logique d'un Idéal. L'Idéal strict est un leurre. La Terre aussi nous réclame ; rendons nos devoirs à la Terre.

Notre âme n'est pas toujours en ses phases suprêmes, en son paysage harmonique. Pourquoi faire l'ombre totale sur la plaine, sans laisser luire un horizon ?

Avec l'espoir, au loin, qui rougeoit, la tristesse est divine comme un crépuscule d'apothéose...

* * *

Si nous immolons le Réel à la Chimère, la Vie se venge sur nous de tous nos rêves. Absoudre la laideur, n'est-ce pas sanctifier notre âme ? Nous ne sommes si las et si maudits que pour n'avoir jamais pardonné...

* * *

Les choses les plus humbles devraient nous inquiéter, car elles recèlent des gloires futures ou des reflets de splendeurs mortes...

Je vous dis que tout nous extasierait si nous savions penser assez loin ! Je vous dis que la laideur est parfois étrangement obsédante et qu'on peut l'admirer ! Que m'importent les formes

tristes ? J'ai connu que tout, en son jour, est un profond et radieux poème... Si nous avons le sens magique du mystère, il n'est pas une misérable poussière invisible qui n'en doive acquérir une haute signification spirituelle...

* * *

Peut-être encore faut-il, pour que nos heures s'idéalisent, tout un passé de tristesses et de cendres... Les moissons souveraines jaillissent de la mort. Les blés sont merveilleux le long des cimetières.

* * *

J'ai vécu des soirs sonores où tout m'exaltait, où le Réel hallucinait, plus hautain que les Chimères !

Et voici de nouveau mes lyrismes, cependant que m'éclaire, en la pauvre lampe transfigurée, le poème fervent de la flamme.

* * *

Et pour laisser les contingences, qui nous dira ce que peut vivre en nous la vie essentielle, vertigineuse et taciturne des souvenirs et des instincts ? Notre âme a sans doute en elle des fêtes profondes que nous n'entendons pas chanter, comme nos sommeils s'illuminent de songes que nos yeux ne savent pas garder ; car nous ne dominons jamais la minute où fermente un événement tragique..

* * *

Ainsi, avec ce pur frisson de l'Inconnu, l'existence sera ardente : tout va se magnifier.

Nous proscrivons l'idylle ; la terre n'est pas faite pour les bergers ni pour les anges ; et les joies sont malsaines qui s'alanguissent.

Je n'entends pas que l'âme aille butiner des mièvreries. Elle resterait sévère ; elle garderait, dans la fièvre des civilisations, sa forte fraîcheur barbare. Elle aimerait les fleurs pour leur énigme plutôt que pour leur miel. Elle aurait la très simple angoisse de savoir et la mélancolie loyale d'ignorer. Loin de tout dogme transcendant, sa foi se réduirait à l'instinct fauve d'être bonne et d'espérer.

Décembre 1895.

Victor Remouchamps.

Renoncement

*Mon heure est là. Le soir est tombé sur ma vie.
Abdiquant, sans regret, ma douloureuse envie,
J'ai regagné, du pas résigné des vaincus,
Le seuil, aimé trop tard, où nul ne m'attend plus.
Dans le ciel clair et froid court un frisson d'automne;
Parfois, interrompant la plainte monotone,
Le grand appel perdu que jette un cor lointain
Me fait, languissamment, sourire à mon destin...*

* * *

*Mais tout est dit. Plus rien ne me trouble, à cette
[heure,
Que le pressentiment de la chère demeure.
Elle est là : Je la sens plus que je ne la vois.
La douceur de la lune, éparse sur les bois,
Voile de plus en plus cet heureux coin de terre
D'un indicible attrait de paix et de mystère.
Dans l'air, autour de moi, chante un conseil d'oubli:
Je ne sais quoi de bon, de grand, de recueilli
Pénètre davantage, à chaque pas vers elle,
Mon âme, où gronde encore l'ancienne querelle.
Qu'importent désormais ces orages d'été ?
Elle savoure enfin le calme souhaité,
Toute tremblante encore à la seule pensée
D'un monde où les plus doux l'ont mille fois blessée.*

Fernand Séverin.

Décembre 1895.

L'ondine de Nivezez

Au « Loup-sans-tête » un très modeste cabaret de Nivezez, où la pluie torrentielle nous avait forcés à chercher abri, on devisait mollement, encore un peu terrassé par le grand coup de poing, naguère reçu, du terrible soleil caniculaire. L'hôtesse, une vieille qui porte capeline ardennaise, regardait pleuvoir, le nez contre la vitre, un sourire, figé sur les lèvres, dodelinant sa tête de septuagénaire : un geste à elle familier dans l'inaction apparemment, à moins qu'il ne narguât notre manifeste déconvenue.

Comme, dehors, allait dégoulinant toujours des lourds nuages noirs l'étourdissante lavasse, sans se le dire et presque inconsciemment on cherchait — perplexe, je ne sais comment — à proférer, en guise d'intellectuelle conversation, quelques pensées qui ne fussent pas trop discordantes entre elles.

Or, le poète O... sembla le premier avoir découvert le filon souhaité d'où chacun extrairait à l'envi la mine précieuse des idées qu'il serait salutairement récréatif d'échanger pour des âmes un peu lentes par cet après-midi d'août.

— C'est étrange, préambula O., combien varie d'intensité, suivant je ne sais quelle cause, l'aptitude de l'artiste à créer des fictions. N'ai-je pas souvent, durant des journées entières, auxquelles succédaient d'impuissantes insomnies, torturé mon imagination, sans qu'elle me fournit la vision pleine de mon héros ou qu'elle me suggérât la moindre conception neuve ? Mais, depuis trois semaines que me voilà arpentant les bois, les brandes et les fagnes, gravissant les raidillons schisteux, me grisant de cet air vif qui fouette le sang, depuis ce temps, dis-je, j'ai vu naître *pour moi* tout un monde, j'ai rêvé d'inouïs romans, des drames émouvants, de prestigieux poèmes, d'indicibles féeries et des contes à ravir un professeur d'algèbre... Quel dommage que je n'aie point noté d'aussi riches trouvailles ! Mais il me semble que ma paresse à écrire fut ici en raison directe de ma facilité d'invention...

— J'estime, interrompt F..., qu'il faut voir dans ce phénomène que vous constatez, mon cher ami, une très banale preuve de l'influence des milieux. Vous voici replacé fort opportunément dans ce site avec lequel votre âme excellentement communique. A Georges Eeckoud il faut les bruyères de la Campine et ses plaines sablonneuses, inclémentes et avares, ne

donnant aux hommes que peu de pain pour d'immenses labeurs, à Rodenbach ou à Maeterlinck il faut la brume des Flandres, les canaux mornes et les béguinages recueillis; à vous, les coteaux du terroir wallon, les bois ombreux, les ruisseaux jaseurs et encore les combes affouillées des eaux et ravinées, où semble s'attarder quelque chose des vieilles légendes abolies.

— Peut-être, reprit O..., faut-il ainsi formuler la cause de ce qui m'étonne. Mais cette crise d'abondance s'affirme un peu déconcertante après un temps de disette. Tenez, à l'instant où nous sommes et tandis que je laisse errer mes regards là-bas, sur le *Neuf-Bois*, mon esprit évoque, sans effort, la Dame de la forêt; toutes les choses prennent l'aspect du merveilleux; jamais ne m'est apparu si clairement le sens du mystère, et jamais, non plus, je ne me suis senti à pareil degré le don de l'image plastique. Ah! si l'on pouvait fixer, instantanément, en des pages définitives les hallucinations de certaines minutes!..

— Devons-nous induire de ce que vous dites, insinuai-je, que tant de merveilles seront perdues pour vous et pour nous aussi? Je ne le crois pas; je pense que vos actuelles hantises ne peuvent mourir et vous feront retour dans le silence de votre cabinet de travail, moins saisissantes certes et comme un peu atténuées et indéfinies en leurs contours, mais en revanche plus saisissables en tant que moins fugaces et moins désordonnées... Ce conte, pourtant, que vous vous narrez en quelque sorte à vous-même ébauchez-le nous sur le champ. Car je suis sûr que les vocables ne vous faudront guère, et l'ondée qui sonne de plus belle dehors, les fera choir en phrases bien rythmées et cadencées à point!

O... sourit: Ce pourrait être, dit-il, la légende de la fontaine, qu'on nommait jadis « la Frayneuse » et qui porte aujourd'hui appellation plus plate: « le Tonnelet ».

Et, un peu hésitant, il commença:

« Le bois s'éveille, le bois joli que l'aurore opalise. C'est un eden plein de lumière et d'inouïe splendeur... »

L'éternel bruissement des choses s'est fait symphonie éthérée et subtile, avec les basses soutenues de l'eau qui cascade profondément dans le ravin, et les ponctuations de cymbales de ses rejaillissements en écume blanche sur le roc poli, avec l'éparpillement de mille violons et de mille flûtes sylvestres...

Et voilà que les géants feuillus s'animent; et les taillis et

les futaies aussi soudain vivent plus intensément. Les chênes sont tels que vieillards seigneuriaux ou tels que des dieux antiques, et le brion qui revêtait leur écorce crevassée, s'est fait barbe auguste et manteau de vair. Les hêtres et les peupliers sont de grands chevaliers casqués de cuivre, bardés d'airain, paladins vaillants, fidèles vasseaux. Et, là-bas, s'alignent, toutes espèces se mêlant, serfs et valets, manants et vilains, pèlerins portant coquilles, troubadours sonnante et ballant leurs chansons...

Puis des dames s'immiscent en la foule : nobles châtelaines parées ainsi que des chasses, caméristes et filles d'atours. Et le brai des sapins s'est fait flamme étincelante de diamants et de topazes, de chrysothale et d'or...

Mais dans les cépées se lèvent des princesses belles ainsi que de jeunes dryades, et lentement évolue leur théorie parmi les aïrelles et les fraisiers qui sont merveilleux tapis de Smyrne...

La foule a tressailli. Le son du cor vient d'éclater. L'hallali triomphe, s'alanguit et meurt. C'est la chasse du prince...

Il est revenu, hier, avec sa jeune épouse, d'un voyage si long, si long ! Et, tous deux, ils s'avancent, souriants et beaux. Sa haquenée, à lui, est une forte jument, ramenée des luxuriants plateaux de Hesbagne. Le palefroi de sa compagne est couleur de neige, vêtu d'un surtout bleu d'argent brodé...

Et la princesse s'amène de front avec l'époux radieux, lente et blanche, si blanche sous son casque lourd de cheveux bruns. Mais pourquoi ses yeux sont-ils incolores ainsi que le cristal de l'eau, et pourquoi lancent-ils des lueurs de feu et laissent-ils des traînées sulfureuses telles que des mofettes ? Est-ce quelque ondine ? Est-ce quelque génie ignivôme de l'air ?...

Or, la foule chante. C'est un chœur d'allégresse, un péan de toutes les bouches s'élevant. Et c'est ivresse licite ; car la bonne fée est revenue dans le vallon, rapportant santé, richesse, et la beauté et la gloire...

De nouveau la brande tressaille, et le bois se meut en gestes de joie. Car, au loin, voici des cortèges nombreux, s'en venant vers Nivesez. Ils viennent du Sud, le pays du soleil, et d'au-delà le Tibre et d'au-delà l'Ister. Ils viennent du Nord et d'au-delà la mer. Et leurs foules se mêlent et se pressent vers la Dame étrange qu'on acclame, et mille fois leurs chants

répètent les transports où les met son inespéré retour...

Mais le beau prince soudain pâlit, sur ses arçons chancelle,
et meurt...

Car de trop près et avec trop de complaisance il a contemplé
les yeux de l' Aimée...

Et les yeux l'ont tué, les doux yeux de cristal, parce qu'un
méchant gnome, qui avait enlevé la fée, mit dans les prunelles
d'icelle des jets intermittents de flammes meurtrières et de
mortelles émanations...

La Frayneuse est triste immensément, et ses pleurs s'éterni-
sient là-même où l'amant exhala son âme...

Or, ses pleurs coulent toujours, consolateurs, édulcorants..

Mais le feu des yeux n'est point éteint tout-à-fait : les lar-
mes de la Frayneuse sont toujours telles qu'ondes bouillon-
nantes, et, quand elle regarde le vallon ou la montagne, des
lumerotes courent dans la bruyère... »

— C'est la *mâle air* ! réva tout haut, en se signant, la
vieille à la capeline.

Arthur Daxhelet.

Fragment

Une jeune fille chante lentement :

Jadis....

— C'était loin,

*Aux lointains d'un immense désert,
et des mers et des mondes peut-être se meuvent
entre nos seuls regards qui s'aimèrent ;
n'ai-je vu, de mes yeux graves,
(ou bien s'il éclaira mes rêves,)
passer, comme une étoile errante d'automne,
un libre adolescent aux yeux candides ?*

*Ah ! je l'ai vu passer, lent de gaucherie,
lui, son aller timide, ses gestes, et l'insoumise
fierté qui scintillait en éclairs d'aventure
à sa main sans glaive, et ses gestes d'aurore
et la grâce enfantine des yeux qu'il lève*

*oh lui ! ses yeux, tout lui, l'or de ses boucles
[déroulées !...]*

*Il passait, ignorant des choses défendues
avec ses gestes fiers et juvéniles et ses yeux purs,
si pâle sur le ciel où chante l'avrillée.*

*Il m'a dit : Viens ! c'est toi la fiancée promise ;
Enfant, j'erre de val en plaine vers la chimère.*

*Si longtemps m'attendit ta bouche indécise !
Viens, c'est toi l'ignorée qu'un penser courtise,
et tu lèves les yeux comme des étoiles sur la mer.
C'est toi ! Viens !*

*Viens, oh toute la richesse de tes lèvres
et ton amour aux ors resplendissants d'or froi
que tu peux éployer sur mon geste de roi !*

*Oh viens, tu es mienne ! oh viens ! viens ! tout mon
[être]*

*s'épuise en feux mortels vers tes grâces fleuries.
Mais si, dans le sommeil où l'ombre les captive,
tes longs vœux sous l'aurore éblouis d'argyrose
hésitent vers l'ardent épanouir qu'ils n'osent,
— en ce parc enchanté dont l'aube décisive
a réduit doucement les surprises décloes,
je serai, conquérant sous ton linon furtif,
l'adolescent rayon révolté vers tes roses.*

Albert Mockel.

Une âme wallonne

Peut-être, en dessinant quelques-unes des âmes marquantes de ce morceau de pays, parviendrons-nous à rendre plus sensible et à dégager enfin son âme générale, à déterminer le reflet particulier de cette âme wallonne dont nous voulons prendre conscience chaque jour davantage, — pour l'intensifier. Il faut que dans notre pays, puis à l'étranger, elle prenne rang à côté de la grande âme flamande connue même au fin fond des monastères des Météores, où, jusqu'à l'existence de la Prusse, était ignorée, tant les choses d'Europe mettent de temps à arriver à ces rochers perdus entre ciel et terre.

Il faut qu'on sache pourquoi nous eûmes des guerriers, des frondeurs, des révolutionnaires, plus d'artisans d'art que d'artistes, plus d'action que de rêve.

Il faut que notre tenace et indéracinable impatience du joug reluisse en des facettes nombreuses. — Une impatience tenace; — d'aucuns trouveront que ces mots ne sont pas fait pour s'entendre. Je les vois écrits tous les deux dans la nature du Wallon pourtant. Cette nature particulière est la note tierce qui harmonise deux notes discordantes, elle est le fait positif, vivant, qui concilie deux choses opposées. Dans le chaos des éléments épars, si deux éléments contraires parviennent à se combiner, n'ont-ils pas créé de la vie, une vie ? Est-il d'autre vie que celle-là ?

Ces deux qualités nous appartiennent et si toute une famille d'artistes, d'hommes d'action ne les ont pas encore incarnées de façon retentissante, c'est peut-être que leur heure n'était pas venue. Chaque âme, celle des peuples comme celle des individus, attend son heure pour se révéler toute entière, et la combinaison des forces sociales, morales ou intellectuelles qui la construisent, ne se manigance pas comme les mariages de raison. Elle éclate quand les circonstances, inconnues le plus souvent et toujours imprévues, la favorisent.

Déjà en quelques-uns peut-on en prévoir des réalisations ; ces réalisations, complètes ou incomplètes, il faut les affirmer, telles qu'elles sont, les répandre ; elles sont la semence des

accomplissements futurs. L'avenir nous dira si peut-être elles ne sont pas déjà en elles mêmes de véritables réalisations.

Celui dont nous voulons parler aujourd'hui, *Louis Kefer*, incarne bien les deux maitresses qualités de l'âme wallonne, la vivacité et la ténacité.

Depuis plus d'un siècle, probablement, — d'autres artistes, des peintres, des écrivains, des orateurs ont passé par Verviers, y ont séjourné, s'y sont dépensés en imprécations contre ses ignorances, masquées par les demi-sourires gouailleurs de ceux qui sont à moitié « informés », ou contre les incompréhensions têtues des modestes.

Fuyant cette « mer de difficultés » qu'est l'éducation artistique d'une petite ville forcément composée, en majeure partie, de travailleurs qui n'ont pas le temps de penser, ils ont abandonné la partie : ils se sont sauvés ailleurs, ou se sont laissés envahir par l'atmosphère régnante. Au bout de quinze ans, — moins peut-être, — plus rien ne restait de leur belle originalité, ni de leur forte conviction. « Il faut bien vivre en paix ! » Et la mort les enveloppait à l'avance d'une somnolente pétrification.

Mais voici qu'un vrai Wallon qui n'a pas peur des coups, doué d'une foi suffisante en l'Art pour l'imposer, pour ne reculer ni devant les incompréhensions, ni devant les désapprobations, ni devant les froideurs, loge dans sa tête qu'il va changer le goût musical de cette population. Et il y arrive. Tous les « anciens » qui ne goûtent que l'opérette ont au moins acquis la pudeur de ne pas la placer au sommet de l'art ; quant aux jeunes, ils grogneraient avec une estimable intransigeance si on voulait leur servir des plats insuffisants ou surannés.

Ce wallon, tenace et impatient des obstacles, a détourné le cours naturel des choses, qui dépouille les petits centres de leurs forces vives pour les envoyer vers les grands. Tout comme les braves huitres qu'on mange la plupart du temps plus fraîches à Paris qu'au bord de la mer, les amateurs d'art se précipitent volontiers vers les capitales. Créer, non pas seulement de l'art, mais un marché d'art, en province, faire surgir

un public qui en demande, qui en veut, voilà la chose extraordinaire, que Kefer a tentée et qu'il a accomplie.

Ce qu'il y eut de bien wallon en cette affaire, ce fut la façon dont la lutte s'engagea et se poursuivit. Ce furent ces coups d'audace, ces témérités folles en apparence, de faire parfois entendre au public des œuvres d'un ou deux degrés au-dessus de sa compréhension. Ce fut cet entêtement à ne pas s'abaisser à « plaire » en rendant criardes les nuances ou en mignardant les effets.

Du joli talent français d'arrondir les angles, nous sommes assez dépourvus, en Wallonie. Nous sommes facilement frustrés ; et nous aimons mieux, en général, qu'on nous accuse de maladresse que d'adresse. Il y a, en ceux qui chez nous ont la volonté normalement tendue, une fébrilité qui leur ôte le réseau de douceur et d'adroite malice dont s'entourent les méridionaux.

On dirait que nos petites montagnes nous pèsent, que nous sommes toujours pressés de les escalader pour mieux voir l'horizon. Ces couleurs dures, cette lumière réverbérée en des vallées étroites, ont dû quelque peu nous façonner l'âme, au temps où l'on vivait d'une vie plus intimement liée à celle de la nature. La présence immédiate, positive, de l'obstacle, surgissant à tout bout de champs devant nous, nous a rendus combatifs et prompts à la résistance comme à la riposte. Bien rarement une vaste nappe tranquille d'espace liquide ou solide est venue attirer nos yeux et nos imaginations vers des interrogations indéfinies ou des rêves lointains.

Dès qu'une chose inconnue se dresse devant le Wallon, il se rebiffe. — De l'antique habitude de rencontrer rochers, ruisseaux, fourrés hostiles, il a gardé cette rapidité à se mettre en défense, — qui se traduit peut-être dans les temps civilisés par la vivacité d'action, — et qui, chez les médiocres et les peureux, devient une défiance subite, un scepticisme orné de sourire.

De Wallon à Wallon, si la lutte s'engage, les étincelles sont de la partie.

Dans les combats d'un seul contre tout un public, comme

celui dont nous venons de parler, si le lutteur est convaincu, c'est toujours lui qui doit l'emporter.

« Pas plus que toute la mer ne peut détruire une goutte d'eau, pas plus que l'énorme colonne d'air qui est au-dessus de nous ne peut écraser la petite colonne d'air qui est en nous, une foulenc peut nier ou ignorer l'esprit, la nature d'un homme, quand cet homme est simplement la condensation des éléments épars dans la foule. »

Peut-être même l'homme sera-t-il d'autant plus fort qu'il sera plus seul ; toutes les oppositions qui l'entourent étroitement lui servant de support, de levier et de soutien.

Peut-être, est-ce par ce côté d'héroïque et confiante résistance que l'âme wallonne, secouée un jour de quelque universelle impatience, révélera sa tenace vitalité.

En route vers cet avenir, saluons en passant ceux qui nous aident à le rêver.

I. Will.

Le culte des Héros

Ceux qui furent grands dans la science, dans l'art, ou grands en face de la vie, ont entre eux une profonde et étonnante ressemblance : soit qu'ils aient envisagé les choses au point de vue du Beau, du Vrai ou de l'Héroïsme qu'elles contenaient, ils les ont toujours envisagées par leur côté affirmatif, — laissant à part tout ce qui était défectueux et négatif.

Je croirais bien qu'affirmer, appuyer toujours sur ce qui est, sur ce qu'il y a d'essentiel dans les choses et dans les êtres, est le moyen d'être fort. En tout cas c'est la seule façon de s'emplier les poumons de Beauté et de Bonté, et les discuteurs, ceux qui ne cherchent qu'à tirailler les choses pour prouver qu'ils savent découvrir le défaut de la cuirasse, outre qu'ils sont les gens les plus fatigants qui soient, et qu'ils se rident la figure inutilement, ne donneront jamais une note harmonieuse, et pourront tout au plus faire partie d'une symphonie de canards. jamais ils ne chanteront. Peut-être même jamais ne riront-ils

de tout leur cœur, — et nous avons tant besoin d'êtres chantants et rieurs, d'épanouissements et de joies, — de reflets de soleil !

Ne pourrions-nous apprendre des grands humains à réfléter la plus grande somme possible de soleil, sans nous détraquer ?

I. Will.

La mauvaise Vendange

Par les pampres dorés et les folles cépées
Plœbos agonisant projette ses épées ;
La vigne étend au loin ses festons empourprés
Que les derniers rayons, traits du Parthe, ont sabrés
Les vendangeurs joyeux écrasent du soleil
Sous leurs pieds et, debout sur le couchant vermeil,
Les filles de Bakkos, les yeux striés de flammes
Leur lancent des regards aigus comme des lames ;
Un ferment remplit l'air et fait battre les yeux.
Le butin, d'heure en heure, enfle prodigieux
Et le pressoir d'acier, au geste emblématique
Va faire ruisseler la liqueur prophétique.

* * *

Par les champs de mon cœur c'est la vendange aussi,
La vendange mauvaise et lâche, sans merci :
Mes Espoirs tôt lassés, s'enfuient à tire d'ailes
En quête d'autres lieux et d'abris plus fidèles ;
Mes orgueils terrassés m'oppressent : tels des morts
Et puis, voici la suite odieuse des Remords
Qui forment, enlacés, un ricanant cortège
Sanglotant dans mon âme un sarcastique arpège...
Et je vais, sans savoir ce qui se passe en moi
L'âme trouble, pourtant, d'un douloureux émoi :
L'on a pressé l'amas des rêves et des charmes
Et voici le bon vin, le clair vin de mes larmes.

Tristan le Roux.

Une Rose à la Bouche

par Louis Delattre

Bruxelles, Edition du « Coq Rouge ».

« Il ne m'arrive jamais de choses extraordinaires, écrit M. Delattre, dans la dédicace de son livre. La vie, on dirait qu'elle s'amuse à me trainer dans l'herbe, à ras de terre, comme une bête joyeuse. »

Et de fait, nous retrouvons ici l'auteur à peu près au même endroit où nous l'avions laissé après avoir fermé, il y a un an, ses *Miroirs de Jeunesse*. M. Delattre ne paraît pas se soucier beaucoup de brûler les étapes de sa carrière. Cependant, si l'homme n'est pas pressé d'élargir son horizon, l'artiste, lui, ne reste pas stationnaire. Son nouveau livre nous révèle même tant de progrès dans sa façon de mettre en valeur tous les détails d'une histoire et une manière si originale et si personnelle de conter qu'on se demande ce qu'il pourrait encore gagner de ce côté-là. Son originalité surtout s'affirme ici d'une façon décisive. Si M. Delattre a des auteurs de prédilection, s'il a fait son éducation littéraire dans certains livres, ils n'ont eu qu'une action indirecte sur son talent et sur son tempérament. Il est en dehors de toute filière. Il est vis-à-vis d'eux comme il est vis-à-vis de son temps, car on ne peut pas dire non plus qu'il est un produit de son époque. C'est un poète que font seulement vibrer les choses qui lui sont sympathiques. Il porte en lui quelque chose de plus fort que les événements. La petite fille à laquelle il consacre ses contes et qu'il élève dans ses bras comme le *jeune dieu moqueur et tendre de ses prés et de ses bois* est le symbole vivant de son art. Sur notre époque agitée et triste, M. Delattre se penche, lui aussi, avec un sourire tendre qu'aucun spectacle n'altère, quelque misérable qu'il soit. On se le représenterait mieux dans une époque de renaissance, à l'aurore d'une littérature, que dans une période de surmenage et de décadence. S'il fallait absolument le classer, ce n'est auprès d'aucun écrivain moderne que nous le mettrions, mais à côté d'un auteur du *xvi^e* siècle, à côté d'un poète parfait, à côté de Ronsard, dont il a la philosophie aimablement épicurienne, l'amour de la vie, la belle gaité et la délicate mélancolie. *Une Rose à la Bouche*, ce livre dont le titre dit si magnifiquement le détachement supérieur de tout ce qui est en général considéré

comme sérieux et grave, est éclos dans la plus funeste des serres. La moitié des histoires qui composent l'ouvrage sont des histoires d'hospices et d'hôpitaux. Malgré cela la joie l'emporte sur la mélancolie. L'auteur n'est cependant pas inaccessible à la pitié. Il comprend la douleur et il le prouve lorsqu'il décrit *la Vieille au Chien* et *la Mort de l'Enfant*, mais il n'est pas de ceux qui se plongent dans la douleur avec désespoir, qui la fouillent avec passion, qui en cherchent avec inquiétude les sources et les embouchures. Il est très capable de s'intéresser à un malade, d'apprécier l'éloquence de ses spasmes et de ses hoquets, de l'accompagner jusqu'au seuil de la mort, mais il s'arrête là, il détourne la tête au bord du néant. Devant le vide, il s'ébroue comme un jeune faune pour secouer ses idées noires et s'encoure incontinent reprendre sa vie joyeuse au milieu des fleurs et des bois. Lorsque la pitié l'a conduit trop loin, lorsque la tristesse l'a emporté chez lui sur tous les autres sentiments, il écarte quelquefois ses pensées douloureuses avec rudesse. « Les alouettes veulent le jour sans voiles. Qui jettera à la voirie ces morts qui encombrant la chambre et qu'on nous force à veiller ? » Cette parole sonne dans sa bouche comme dans celle d'un enfant avide de vie et de joie. Sa pitié a d'ailleurs beaucoup d'analogie avec celle des enfants. C'est une pitié infiniment poétique qui serre doucement le cœur, une pitié passagère qui ne met des larmes dans les yeux que pour rendre plus éclatants les sourires qui vont suivre.

M. Delattre est un des rares écrivains modernes qui possèdent une âme jeune. Il est organisé à merveille pour comprendre la poésie de la vie et partant la légende. Et il faut insister ici sur ce qu'il y a de légendaire dans son dernier livre. *La Vieille au Chien*, *l'Accordéon de l'Hôpital*, *la Mort de l'Enfant*, *la Sérénade au Boulanger*, *une Rose à la Bouche* sont des tranches de vie, mais des tranches de vie magnifiquement poétisées ; quant au *Conte d'Avril* et à *l'Histoire de trois petits Enfants*, ce sont de vraies légendes que l'auteur a transformées pour les mettre à la portée de nos âmes nerveuses. La dernière surtout, cette histoire sobre écrite en quelques traits et dont l'impression se glissait dans le cœur comme un rayon de lune, a refléuri sous ses doigts, il lui a soufflé son âme, il lui a généreusement dispensé toutes les couleurs de sa palette, d'hiératique qu'elle était, il l'a rendue humaine et expressive. Elle est ainsi venue vers le naturel et l'humanité tandis que les autres s'élevaient

vers la légende. L'atmosphère de son livre est un mélange savamment dosé de réalité et de légende. C'est un bouquet où il y a un peu de tout, depuis l'humble anémone jusqu'au gardénia, un bouquet de fleurs pleines de sève mais un peu meurtries, qui exhalent leurs parfums avec violence par toutes leurs blessures et qui sont étreintes entre deux ravissants petits poèmes en prose — *Dédicace et Retour* — comme dans deux griffes d'or.

Au-dessus de cela, il y a comme un joyeux bourdonnement d'abeille produit par le style vagabond de l'auteur, un style qui chante, qui susurre, qui sautille, qui fait des cabrioles, qui met quelquefois sa casquette sur l'oreille, mais qui reste toujours vivant, musical et plein d'enchantement. Par là, du reste, sa phrase s'harmonise admirablement avec sa pensée, qui, elle aussi, est une délicieuse vagabonde. Les réflexions philosophiques dont il émaille ses histoires — réflexions narquoises, sceptiques et tendres — n'ont quelquefois pas l'air non plus de tenir les unes aux autres, elles font volontiers semblant de s'envelopper d'obscurité, de se glisser sous des broussailles pour nous soustraire leur sens, mais voilà que, tout-à-coup, un large rayon de soleil tombe dessus, les ouvre jusqu'au fond et les résume en un beau cri poétique qui nous plonge en plein cœur toute l'essence du conte. Telle la phrase finale de la *Vieille au Chien* : « Ah ! tiote, n'oublie jamais qu'il faut sourire à ceux qui nous caressent. »

Ce sont là de ces paroles à la fois naturelles et profondes qu'on ne trouve que quand on est un vrai poète. Elles abondent dans le livre de M. Delattre. Elles ouvrent des trouées d'or sur le rêve. Elles partent plus du cœur que de l'esprit. Aussi est-ce avec le cœur — et le cœur seul — qu'il faudrait en parler pour en bien parler. Mais même la parole uniquement inspirée par le cœur ne parviendrait peut-être pas à traduire toute la poésie discrète et lointaine qu'elles contiennent, et le meilleur hommage que nous puissions rendre à l'auteur — après que les dernières vibrations de sa voix se sont éteintes en nous comme les accords mourants d'une musique champêtre — c'est de nous tourner vers lui et de lui dire : « ConteZ-nous donc encore de ces contes que vous contez si bien ! »

Hubert Krains.

Les Livres

André Ruyters : « *Douze petits nocturnes* ».
(LACOMBLEZ, Bruxelles.)

Henry Bataille : « *La chambre blanche* ».
(Edition du Mercure de France.)

A.-F. Héroid : « *Le livre de la naissance, de la vie et de la mort de la bienheureuse Vierge Marie.* ».
(Edition du Mercure de France.)

Albert Mockel : « *Emile Verhaeren.* »
(Edition du Mercure de France.)

Naguère se fondait à Bruxelles une revue. Elle se voulait jeune, franche, libre ; elle le fut : nous gardons encore la mémoire de polémiques et de luttes, hardies et bellement outrancières. Or ceux-là, qui se firent alors les servants audacieux et fidèles de l'art, voulurent s'affirmer par des œuvres et M. Ruyters nous donne aujourd'hui *Douze petits nocturnes*.

D'aucuns lui reprochèrent certaines lectures — faites non sans profit : je n'aurai point cette naïveté ou cette outrecuidance. Et selon l'ordinaire et, ma foi, fort polie — bien que peu rassurante — formule je ne l'attendrai pas à des tâches postérieures et plus décisives. Non que l'œuvre soit d'achevée perfection. Mais à travers ces strophes légères, fluides, ténues et lumineuses on distingue un poète, fort de nobles vouloirs et riche de promesses. Il nous a conté l'aventure de deux êtres qui s'aimèrent au milieu de la forêt bruisante et souveraine, s'adorèrent longtemps par la nuit et noyèrent, éperdus, leur frère bonheur dans l'harmonie essentielle de la musique. Il y a là un charme candide, un accent sincère et vrai, un sens profond de la nature. On dirait un chant — un peu grêle — mais délicieux et pur sous le ciel étoilé, un chant de jeunesse riieuse et triomphante... Il faut saluer l'éclosion verte et tendre de ce nouveau talent.

Voici des vers de tristesse fine et résignée, de sensibilité craintive, vague et subtile. M. Henry Bataille évoque ses souvenirs :

*Les souvenirs, ce sont des chambres sans serrures,
Des chambres vides où l'on n'ose plus entrer,
Parce que jadis de vieux parents y moururent.
On vit dans la maison où sont ces chambres closes,
On sait qu'elles sont là comme à leur habitude,
Et c'est la chambre bleue et c'est la chambre rose...
La maison se remplit ainsi de solitude,
Et l'on y continue à vivre en souriant...*

Dans ces chambres blanches l'auteur nous conduit à pas discrets et graves : tout un monde s'y éveille de sensations défuntes. Souvenirs d'autrefois. Imaginations puérides. Terreurs et rêves de jadis. Décors fanés, atténués. L'âme des choses y passe. On y sent courir, non la vie puissante et inconnue de la grande Panthée, mais la vie murmurante, la vie intime et et menue des choses surannées et quêtes.

Et c'est d'une impression particulière et pénétrante — telle, sur mon âme d'enfant (je crois l'éprouver encore) la tombée mélancolique des crépuscules provinciaux.

L'antiquité païenne avait inventé Vénus Aphrodite. Le Christianisme rehaussa d'une auréole Marie de Nazareth.... Comment sa mère, Anne, si longtemps stérile, lui donna naissance, comment, après être entrée jeune au couvent, elle épousa Joseph et eut un fils, Jésus, comment enfin elle vécut et mourut, M. Hérold nous le raconte, d'après les nombreux évangiles apocryphes. Car, à cette douce femme, les chrétiens primitifs et les humbles des temps passés tressèrent des légendes miraculeuses et touchantes: ainsi, Salomé niant, incrédule et narquoise, la virginité de Marie; Jésus enfant éloignant dragons et panthères; les langes guérissant les aveugles et les fiévreux; le corps de la Vierge morte répandant une odeur embaumante. Avec leur épais cerveau, les simples, pour l'exalter, ne voulurent voir en Marie que la Vierge bienheureuse. Devant le silence des traditionnels évangiles, ils se l'imaginèrent — idéal en bataille avec leurs sauvages instincts — toujours immaculée et d'inaccessible vertu. Nous la préférons

plus humaine et nous aimons en elle plutôt et la Femme et la Mère. Elle passa « calme et sûre » parmi [les hommes ; dans son cœur, naïf et franc, la passion couvait sous la cendre, et son âme, ouverte et passive, condensait une somme intense d'humanité. Par elle se sanctifia la maternité ; elle fut la mère au dévouement merveilleux et jamais lassé. Sans cesse, elle sut entourer de mystère, de foi, de respect et d'un culte pieux l'amour et la vie. Elle possédait vraiment le rare secret de vivre. M. Hérold a déroulé cette existence dans une langue ingénue et limpide et M. Paul Ranson en traça un cadre de grâce archaïsante et séductrice. — Adorable figure qui fait rêver, que j'ai peur de voir divulguer, profaner et qu'il conviendrait peut-être de laisser dans l'ombre grandiose : il me souvient que les christophores, un jour, furent à la mode !

M. Albert Mockel n'est pas seulement un pur poète. C'est encore un exquis et savant critique. Il n'y a pas bien longtemps il disserta du vers libre avec autorité, avec finesse et modela deux beaux médaillons où revivaient l'hiératisme emphatique et splendide de M. de Régnier, la joie sereine et radieuse de M. Vielé-Griffin. Il élève maintenant la statue dure et métallique d'Emile Verhaeren. Et, comme à une compréhension large et tolérante le critique allie une délicate souplesse d'analyse, un style nuancé, clair, sonore et rythmé, le génie fort, paroxyste, inégal, violent et superbe du grand poète des *Villages Illusoires* surgit, sublime dans la lumière...

Stéphane Elseneur.

Janvier 1896.

L' " Œuvre ", à Verviers

Il importe d'élever, ici, une stèle commémorative, simplement, à une manifestation artistique : celle-ci fut la représentation de deux œuvres bellement intellectuelles données à Verviers, par Ligné-Poë et la troupe du théâtre de l'Œuvre. — *Solness le constructeur* d'Ibsen et le *Baiser* de Théodore de Banville. — Cette tentative de Ligné-Poë et de sa troupe obtint un grand succès d'admiration, que manifestèrent tous les admirateurs de l'art nouveau, disséminés dans le public verviétois.

Aussi fut-ce avec chaleur que l'on y applaudit l'artiste et sa troupe qui surent donner, dans un cadre des plus rudimentaires, un relief intense au drame d'Ibsen. Certes, parmi l'auditoire s'il en était de fervents, il s'y trouvait aussi bon nombre de contempleurs, aristarques extraordinaires et péremptoires, que d'ailleurs je n'estime guère de disputer à M. Sardou ou autre de même toc.

Néanmoins ces divergences d'esprit — inévitables, si l'on considère le bon vertigineux effectué, par hasard, de Sardou, Ohnet à Ibsen — l'œuvre de ce dernier subjuga l'auditoire par sa rigidité, sa complexité et fut écoutée dans un silence complet.

Et peu nombreux, je crois, même des plus réfractaires, furent ceux qui ne ressentirent aucun trouble.

Le touffu de l'œuvre, les idées intensément exposées ; le vague qu'y mêlent l'inconnu, les puissances mystérieuses, s'ils déroutèrent le grand nombre ne laissèrent pas de les émouvoir certainement.

Quoi donc de plus émouvant, de plus vigoureusement et minutieusement dessiné, avec exagération presque, — mais à dessein dirais-je — que ce drame de l'homme de génie, qui s'étant laissé emporté selon le vertige de son imagination au-dessus de la force humaine, retombe brisé, anéanti.

Quoi de plus suggestif que cet homme sacrifiant tout, foulant aux pieds toutes choses chères pour arriver à son but parcequ'il le sait bon, et de qui ressort aussi cette règle du *tout ou rien*, qui se révèle plus manifestement encore dans

Brand, cet autre drame d'Ibsen.

Rien de plus captivant non plus que l'évolution de cet homme, dont l'œuvre eut d'abord un but philosophique, eut d'abord Dieu pour fin et qui, devant l'impassibilité de celui-ci, dévoue son œuvre aux hommes.

Et qu'est-il donc de plus magnétique que cette puissance mystérieuse, occulte qui se révèle despotique, implacable, incitant Solness ou Hilde — la fatalité — que fait si prestigieusement surgir en ses drames Maurice Maeterlinck.

Mais, comme il n'est pas dans mon dessein de déterminer le symbole de l'œuvre, je laisse, comme il convient et l'on doit, à l'individualisme de chacun de discerner le symbole sous jacent du drame très simple d'Ibsen.

En effet, à quelles discussions interminables ne mènerait donc pas la complexité d'Ibsen, où il revendique : tantôt l'individualisme, tantôt dans le mariage la parfaite communion spirituelle des deux époux; ailleurs combattant le pharisaïsme et les conventions sociales ou enfin prêchant le relèvement par la souffrance et exhaltant la volonté, mais une volonté que rien ne rebute.

Et tout cela se résoud en un esprit de révolte contre l'état des choses actuel — état des choses qui échoue à la fin fatale et funeste indiquée, me semble-t-il, dans *Hedda Gabler* — et qui aboutit à la perception d'une vie idéale, adéquate à sa diane d'affranchissement moral.

Quel besoin est-il aussi d'entreprendre des dissertations sans fin, pour savoir si c'est là : ou le drame de l'homme de génie emporté au delà du possible par son imagination et retombant brisé, ou l'incompatibilité du rêve avec la réalité produisant la ruine de celui-là ou encore l'impossibilité à l'homme de tenir l'idéal plus d'un instant ?

Qu'importe si Hilde symbolise l'âme de Solness qui se ressaisit tout-à-coup ou, simplement, la puissance hiératique de l'élément féminin sur l'homme ?

Si Aline, l'épouse de Solness, symbolise ces esprits qui suivent le mouvement mais sans y prendre une part active ou ceux qui se plaignant ne réagissent pas contre la cause et

plutôt se résignent, ou bien l'âme trop faible pour supporter tous les obstacles qui s'opposent à la réalisation ?

Si Ragnard symbolise l'attaque des envieux, des médiocres contre l'homme de génie ou encore la lutte de l'art, mais l'art utilitaire à la portée de tous contre l'art pur.

Dites, à quoi donc servirait à s'évertuer, à se dépenser sur tant complexe matière ?

De ceci seul, stéréotyper la solution de l'œuvre d'Ibsen — telle l'unique solution d'un problème — : résulterait inévitablement l'affaiblissement de son travail. Il faut donc laisser à chacun d'y découvrir le symbole selon lui-même et encore qu'il ne faille pas l'apprendre, comme d'aucuns le font, dans la préface nécessaire et indispensable pour comprendre l'œuvre, prétendent-ils.

Et à ce propos, je tiens à exprimer l'idée utilitaire que m'ont suggérée les préfaces qui sont, comme des indicateurs au seuil des œuvres symboliques, préfaces qui ne se trouvent là, probablement, que pour aider, mettre sur la voie — dirais-je — les profanes, peut-être même pour leur montrer de quelle façon ils doivent procéder pour déduire le symbole.

* * *

Cette représentation fut terminée par la délicieuse comédie de Théodore de Banville : *Le Baiser*. Persuadé qu'il serait oiseux de rééditer l'éloge d'une pièce du poète des Cariatides, je ne brouillerai pas l'impression de finesse, de délicatesse et de fraîcheur qu'aura laissée cette œuvre si musicale.

Je dirai seulement à propos de l'interprétation : que Lugué Poë, en le personnage tant bizarre, au caractère très vague qu'est Pierrot, y révéla la souplesse de son talent et une diction qui égoutte, telle une stillation, les rimes parnassiennes.

Et quant à Mlle Clary, son talent ne souffrit nullement du contact de Lugué Poë.

Georges Vernei.

Memento

A lire :

Arte. — Stuart Merrill : La fille à la fontaine. — Lionet des Rieux : L'audience du prince Amour. — Achille Millien : Renouveau. — Edouard Ducoté : Similitude.

Mercure de France. — Remy de Gourmont : Hello ou le croyant. — Victor Charbonnel : Les Mystiques dans la littérature présente. — Alexandre Dumas fils et les écrivains nouveaux.

L'Ermitage. — André Gide : Ménélaque-Eugenio de Castro : Pan. — Camille Mauclair : Une causerie avant les poèmes.

Le Rêve et l'Idée. — L'article de Maurice Leblond.

Le Jeune Belgique. — Iwan Gilkin : Quinze années de Littérature. — Albert Giraud : Alexandre Dumas fils. — Eugénio de Castro : Sagramor (fragment). — Francis de Croisset : Vers.

La Lutte. — F. Vielé-Griffin : La Source.

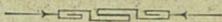
L'Art Jeune. — Henry Maubel : Etait-ce rêver. — Edmond Pilon : La Maison d'Exil. — André Ruyters : de Régulier et Vielé-Griffin.

Le dimanche 9 Février, M. Edmond Picard donnera sous les auspices de l'*Art Wallon*, une Conférence sur la Socialisation de l'Art.

L'ART WALLON

Revue Mensuelle d'Art et de Littérature

OUVERTE A TOUS LES JEUNES



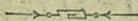
COLLABORATEURS :

WALLONIE.

PAUL ARDEN, RICHARD BLONDEL, ARTHUR DAXHELET,
CHARLES DELCHEVALERIE, AUGUSTE DONNAY, STÉPHANE
ELSENEUR, JULES FELLER, PAUL GÉRARDY, ARNOLD GOFFIN,
ALB. GUÉQUIER, JOSÉ HENNEBICQ, HUBERT KRAINS, RICHARD
LEDENT, ALBERT MOCKEL, LÉON PASCHAL, EDMOND RASSEN-
FOSSE, PAUL REIMON, TRISTAN LE ROUX, FERNAND ROUSSEL,
GEORGES SAINT-POL, FERNAND SÉVERIN, HUBERT STIERNET,
MARCEL VIREUX, L. WILL.

HORS WALLONIE.

GEORGES RODENBACH, EMILE VERHAEREN, FRANCIS
VIELÉ-GRIFFIN.



Adresser livres, manuscrits et communications à
M. Maurice XHOFFER, administrateur, rue du Palais, 129,
Verviers.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
AUGUSTE VANDELDELDE
AMSTERDAM

Collections de portraits artistiques
en tous genres

Catalogue avec échantillons fr. 2.00

ADRESSER LES COMMANDES

Aug. Vandeveldde, boîte postale, 186
AMSTERDAM

TYPOGRAPHIE - LITHOGRAPHIE
Maurice Xhoffer

ÉDITEUR DE L'ART WALLON

Rue du Palais, 129

VERVIERS

IMPRESSIONS COMMERCIALES
EN TOUS GENRES

Publications littéraires et artistiques
ÉDITIONS DE LUXE



L'Art

Wallon

REVUE MENSUELLE

D'ART & DE LITTÉRATURE

ABONNEMENT :

Belgique, 3 fr. 50, Etranger, 4 fr.

SOMMAIRE :

- Midi* - Emile Verhaeren.
- Vers* - Georges Rodenbach.
- Guillaume Lekeu* - Henri Maubel.
- Sommeil du Page* - Albert Olivier.
- Les Ondines* - Albert Mockel.
- Les Jeux* - Richard Ledent.
- Sagesse* - Guillaume Hennen.
- Pour Oscar Wilde* - Albert Olivier.
- Banquet Verhaeren* - Marcel Bonhomme.
- Les Livres* - Guillaume Hennen.
- Memento.*



Editeur-Administrateur : Maurice XHOFFER

rue du Palais, 129, Verviers.

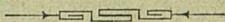
N^{os} 7-8 Février -- Mars 1896.

Ce numéro : 50 centimes

L'ART WALLON

Revue Mensuelle d'Art et de Littérature

OUVERTE A TOUS LES JEUNES



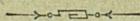
COLLABORATEURS :

WALLONIE.

PAUL ARDEN, RICHARD BLONDEL, ARTHUR DAXHELET,
CHARLES DELCHEVALERIE, AUGUSTE DONNAY, STÉPHANE
ELSENEUR, JULES FELLER, PAUL GÉRARDY, ARNOLD GOFFIN,
ALB. GUÉQUIER, JOSÉ HENNEBICQ, HUBERT KRAINS, RICHARD
LEDENT, ALBERT MOCKEL, LÉON PASCHAL, EDMOND RASSEN-
FOSSE, PAUL REIMON, TRISTAN LE ROUX, FERNAND ROUSSEL,
GEORGES SAINT-POL, FERNAND SÉVERIN, HUBERT STIERNET,
MARCEL VIREUX, I. WILL.

HORS WALLONIE.

GEORGES RODENBACH, EMILE VERHAEREN, FRANCIS
VIELÉ-GRIFFIN.



Adresser livres, manuscrits et communications à
M. Maurice XHOFFER, administrateur, rue du Palais, 129,
Verviers.

Midi

Midi frappe le toit
d'un rayon droit
de sa lumière:
Une tuile de verre
Scintille
Comme un éclat de haine
Et traverse la plaine.

Les peupliers hospitaliers
Où des moineaux sautillent,
Ont beau verser durant des lieues
Au ruisseau d'or leurs ombres bleues;
Les douces fleurs lever leurs cœurs et leurs pétales
Vers on ne sait quel infini de joie étale;
Les insectes futiles et clairs
Entre choquer des ors et des rubis dans l'air;
Mille remuements d'ailes
Briller comme un brasier
Dont s'entremêlent
Les étincelles;

Midi frappe le toit
D'un rayon droit
De sa lumière,
Un seul et minuscule éclat de verre
D'un immobile éclair de haine
Paralyse de part en part la plaine.

Emile Verhaeren.

Vers (*)

Un grand lys dépérit là-bas sur la console.

Est-ce parce qu'il touche à la fin de son âge ?
Est-ce à cause du soir tombant qui trop l'isole
Dans des ombres où sa blancheur frêle surnage ?
A peine si sa forme encor se délimite ;
Il faudrait l'arroser, semble-t-il, d'eau bénite,
Svelte lys qui se meurt dans la chambre assombrie.

Il se dressait si beau, l'air d'un jet d'eau qui prie !
Avec ses linges purs et sa parure blanche
Comme une fleur qui croit toujours que c'est dimanche.

Maintenant il blémit dans le soir taciturne ;
Il est livide, lys exsangue !... il s'offre comme
Un calice d'amertumes, une triste urne
A toutes les cendres du jour qui se consomme.

Or à présent qu'il est malade et s'étiole
Et que l'obscurité de plus en plus l'évince,
Je sens qu'un peu de moi vivait dans sa corolle
Et qu'il était ce qu'il fallait que je devinsse,
Lys en qui je voyais mon âme devenue
Une fleur, et recommençant d'être ingénue.

Et c'est pourquoi mon âme avec lui s'anémie ;
Moi-même je me fane en sa corolle soufre ;
Lys — bénitier de mes larmes ! — en qui je souffre !

Pauvre fleur ! Elle empire, elle entre en agonie
Et se crispe, on dirait d'une douleur charnelle,
A cause de ce vaste afflux de crépuscule
— Ah ! tout ce qui, de moi, mourra bientôt en elle !

(*) *Des Vies Encloses.*

La fleur penche ; de plus en plus elle s'annule ;
C'est comme une hostie en fleur qui se désagrège...
Mais faut-il s'affliger ainsi que le lys meure,
Lui si discret que quand il meurt dans la demeure
C'est à peine si le silence s'en allège.

Georges Rodenbach.

Guillaume Lekeu ()*

Avant d'avoir atteint à la virilité intellectuelle, Guillaume Lekeu est mort mais quelque chose de l'œuvre entrevue et commencée lui survit. Les attentifs distinguent une âme personnelle à travers l'écriture inégale des pages qu'il a signées.

Écriture grise d'un poète qui n'a pas eu le temps de laisser mûrir son art et de tracer les formes fécondes d'où naît pleinement l'esprit. Mais nos âmes sont telles que elles cherchent plutôt des sujets d'émotion que des {objets de satisfaction et préfèrent la conception qui s'offre à l'œuvre qui s'impose.

L'œuvre accomplie est finie et nous voulons l'infini devant nos âmes ouvertes afin qu'elles construisent elles-mêmes leur foi.

Lekeu était à l'entrée du chemin ; il allait d'une allure tantôt nerveuse, tantôt lasse, avec la volonté de ne voir le paysage qu'à travers soi, voulant le voir *en harmonie*.

Il avait des accords intérieurs à exprimer. Il lui fallut le temps d'un long voyage en rêve pour venir à la source de son être.

Il venait d'y goûter.

Il est mort les lèvres fraîches de la rosée de ses chants spirituels à l'instant où sa bouche hésitante s'entr'ouvrait pour les dire.

De la source qu'il n'a pas eu le temps de dégager tout à fait, coule un filet de musique pure à travers son paysage sobre de Wallonie ; coule lentement, en imprimant une trace douloureuse aux pierres, musique qui pressent et se souvient et n'a point hâte de vivre.

(*) Société nouvelle : mars 1896.

Vivre ! Il priait que ce fût selon sa pensée. Toute son attitude de poète semble une imploration fervente pour que les chants ne s'en aillent pas de lui sans déceler un peu du mystère qu'il oppresse.

Il accueille avec un sourire quelques-uns de ces chants wallons, noëls jeunes et joyeux, thèmes d'attachement qui retentissent aux sommets clairs de la nostalgie. — Le plus beau soleil laisse tout de même un peu d'ombre au bord de la route. — Mais une impénétrable forêt se masse à l'orient de son cœur pour le faire frissonner de tristesse et assombrir ses chants.

Il devait douter du bonheur qu'on aspire à rez de terre ; le bonheur n'est pas autre chose que le parfum de la terre au printemps. Il croyait à la joie de l'esprit que les hautes tristesses enfantent. C'est du couchant que lui rayonnait le soleil après avoir entouré la forêt.

Alors que les rayons descendent pour la prière dans l'eau du songe les chants d'heureuse humeur s'adoucissent comme si les chanteurs s'agenouillaient en caressant les herbes.

Les chants lui semblent venir le soir d'une foule de voix lointaines qui consentent à sa paix et sa solitude ; arômes et parfums mêlés, encens d'oraisons, harmonieux océan d'impalpables où son être aux vibrations subtiles se trouvera en rapport réel avec la nature.

Que l'existence bruyante et sensuelle s'éteigne en dégradations de jour encerclant l'ombre où il attend. Les lueurs du soleil mourant gisent dans la vallée. L'obscurité enveloppe déjà le sommet de la montagne et la nuit vient sur lui, la nuit « et l'oubliée paix du rêve de la terre ».

Il attend le silence pour penser.

Sa musique nourrie de silence éveille la pensée. Elle la prolonge par des avenues de rêve jusqu'où point le jour spirituel.

A tous les degrés de son œuvre on peut apercevoir le signe de son être.

Lui aussi n'écoute que la voix intérieure et même l'orsqu'il n'a pas l'art nécessaire pour la faire apparaître toute, la qualité de cette voix encore faible ou malhabile, marque la page qu'on reconnaîtra, et dont on se souviendra, tant il est vrai

que ce que les ouvriers d'art appellent la forme, n'en est que l'apparence.

De toujours la forme fut mariée à l'essence. La forme est aussi une chose essentielle et pour chaque poète une chose innée. L'œuvre se fait en nous et c'est lorsqu'elle est mûre, à fleur de la pensée, qu'il faut qu'on la cueille intacte avec des mains délicates, des mains selon la vie, si peu active pourtant, si peu tactiles, qu'il vaudrait mieux qu'elles fussent irréelles.

L'art c'est peut-être d'endormir les mains de l'artiste dans le songe, de sorte que leur action s'accorde avec l'action de l'âme ; car nos mains trempent dans l'existence et ce qu'elles font en toute indépendance est matériel et brutal.

On dit souvent d'un artiste qu'il a de la « patte » et les occasions de la dire sont nombreuses. Dire qu'il a de « la main » ne semblerait pas assez fort pour exprimer la grossièreté de son geste, mais l'esprit de la plupart des hommes est ainsi fait que le mot est pris en éloge.

Que la main de l'artiste laisse sa trace dans l'œuvre, c'est la tare de l'œuvre. Les ébauches de Lekeu n'en sont pas exemptes. Ce que je veux indiquer dans ces notes qui ne touchent ni à la technique ni même au détail des morceaux, c'est la présence d'un poète et la transpiration d'une sensibilité originale à beaucoup de places de cette musique voyellée de mélodies par où l'âme regarde.

En haut de la prison de chair où l'on étouffe d'obscurité, une fenêtre donne sur la campagne infinie. Ceux qui ne veulent pas faire l'effort de s'y hausser disent qu'elle est aveugle.

Il a deviné la fenêtre où regarder délivre ; il l'a ouverte et, comme si le point qu'il fixait au loin s'aimantait de toute la force de son regard, les images y affluèrent. Il sentit que la vie se mettait en mouvement pour lui ; il voulut demeurer à la fenêtre ouverte de sa pensée à contempler la procession de ses rêves.

Je ne pourrais mieux représenter l'attitude de ce musicien qui s'efforça d'être absolument ce que la destinée souhaitait qu'il fût : l'harmoniste de sa sensibilité.

L'harmonie le préoccupa tout de suite ; et prenez ce mot

dans son acception vraiment esthétique.

Il médite pour unifier ses impulsions. Il cherche des rapports et à renouer les rythmes en vastes théories, et la mélancolie d'un pays de fagnes ou de bruyères, ondule de région à région sans qu'on y éprouve la matérialité du paysage. Les tableaux s'ennuencent et les plans fondent aux enharmonies de son imagination.

Ce qui caractérise cette musique souvent terminée en doute ou en lassitude, c'est qu'elle est de continuelle allure, dédaignant la symétrie et la statique. Elle *va* sous le regard permanent de qui lui cherche un but au delà des sensations. Dans son harmonisation Lekeu a travaillé à infinir le sentiment tonal. On arrive à un pays découvert où les collines sont fluides comme des vagues et où plane l'attente inquiète de l'âme du poète.

Henry Maubel.

Sommeil du Page

Puisque, las du chemin, de toi-même et de l'heure,
las du destin trop lourd qui brisa ton orgueil,
tu cherchas l'oubli cher en la calme Demeure
pour y cacher le fer cassé de ton orgueil ;

Puisqu'en ton pauvre cœur le rire s'est fané,
et que l'heure est mauvaise à la douleur de vivre ;
puisqu'en tes pauvres mains s'effeuille un lys fané
et qu'en ton cœur fleurit la pâle fleur du givre ;

Puisque l'ombre a fermé tes lèvres taciturnes,
lassés de la douceur qui pleurait dans ta voix
et du silence dur des échos taciturnes
et du rêve passé qui saigne sur sa croix ;

Puisque ta lèvre a désappris les mots soyeux
où chantait la langueur des musiques d'automne ;
puisque l'ombre fatale a fermé tes beaux yeux,
tes beaux yeux douloureux comme des fleurs d'automne,

Dors, ô mon bel enfant, seul espoir de moi-même,
beau miroir attristé de mon cœur indolent,
cœur couronné de ronce et de laurier sanglant,

Chaste front courbé sous un fatal diadème,
âme fière et déchue, Aimé cruel et doux
que mon âme caresse et que j'aime surtout

Pour toute ma douleur dont ta douleur est faite
et pour tous mes remords qui dévorent ton cœur
et pour tout mon passé qui pleure en ta rancœur...

— Dors ! ô dors mon enfant et pardonne la fête
que ta jeune souffrance offre à ma cruauté,
la fête de sanglots que ta lasse beauté
éclaire amèrement du regard de ses plaies...

— Dors, ô mon bel enfant, seul espoir de mes pleurs...
dors et pardonne-moi tout ce mal dont tu meurs...

Oh ! pardonne à mes yeux la saveur de tes plaies !

Albert Olivier.

Ondines

Lors que jadis nous fleuretâmes
Aloïse,
et vous, la très noble Isaure,
ce fut comme un fleuve sans rive où nos âmes,
lentes nageuses vers l'aurore
s'entrelaçaient à la dérive.

Des ondines, parfois, les joueuses !
par fol caprice, avec des rires,
furtives nouaient parmi vos chevelures
les douces corolles des scabieuses ;
et si l'onde jalouse où les belles se mirent
laissait à vos fronts leur parure,
toutes, perfides, par voltes, par vires,
elles fuyaient, avec des rires.

Mais votre chevelure,
noble Isaure, et vous Aloïse,
si longue, et mêlée aux fleurs qu'elle divise,
garde vos fronts de leur brûlure.

Moi, j'avais vu les couronnes, leurs mains,
leurs mains pâles nouant des couronnes...
— J'avais vu, j'avais vu les vierges filles du matin !

Une effleura mon front, en jouant ;
hélas ! il avait touché la couronne —
et je pleurai dans votre sein.

Une effleura ma bouche en glissant ;
hélas ! je gardai sa couronne —
et je m'enfuis ! ah ! je m'enfuis de votre sein !

Une alors me fit un signe
d'entre ses sœurs qui tressaient des tiges ;
(elle chantait d'étranges paroles ;
elle était souple comme une tige
et svelte et claire comme les cygnes...)

Alors, oh ! je lus tout mon être, au vertige
de ses longs yeux pâles d'azur ;
et mes bras ignorants se tendaient vers elle...
Mais la belle et ses sœurs naïves, les cruelles,
de guirlandes serties au vol des chevelures,
toutes, toutes, les douces rebelles
aux plis sans fond des vagues déclives
avec des rires disparurent.

Et depuis, souvent, sous l'ombre des rives,
j'ai vu les heures planer une à une.
L'onde sur l'onde courait en dérive,
la brise à la brise cachée aux feuillures
disait la marche sans bruit du destin
— et vous, noble Isaure, blonde Aloïse,
vous n'étiez plus en mes songes lointains.

Mais elles, perfides ! les folles, les folles !
une fois je les vis dans l'aube indécise :
elles chantaient d'étranges paroles,
elles chantaient l'unique destin,

— et depuis, depuis, Isaure, Aloïse,
mon âme est captive en leur chant lointain.

Albert Mockel.

Les Jeux.

Extrait du Petit Paroissien (1)

Près du logis aux vieilles fenêtres
qui regardent le gai printemps
et prennent en leur vitre trois têtes
mêlant des yeux, bouches et cheveux,
— avec aussi l'image du paysage :
arbres, muraille, prairie, étang —
trois sœurs dans le jardin,
dansent et dansent la main dans la main.

Tournez, tournez,
lumière et clartés,
chantent les filles
autour du soleil ;
tournez, tournez
lumière et clartés,
autour du soleil
bien emprisonné.

(Le bon soleil riait au fond clair de l'étang
et trois ombres coupaient les rayons en tournant).

Voici qu'un jour, enguirlandé de lierre,
vint à la grille,
Celui qui ne pouvait passer sans s'arrêter
et les trois filles,
d'un geste même ouvrirent la grille
à l'Etranger.
Il fit des ronds pendant des heures
et puis la première embrassa,
mit une rose pâle en ses cheveux
et l'emmena.

(1) *Chansons des arbres, du vent et du Bel Amour* — un livre à parattre.

Longtemps, longtemps dansèrent les sœurs,
les deux sœurs autour du soleil,
mais il ne passa plus personne
avant l'Automne.

Voici qu'un jour, pourpoint lourd de poussière,
vint à la grille,
Celui qui ne pouvait passer sans s'arrêter
et les deux filles
d'un geste même ouvrirent la grille
à l'Etranger.
Il ne voulut pas faire de ronds,
il montra l'heure et sur son front
un long cheveu qui était blanc.

(Le bon soleil riait au fond clair de l'étang).

Vite la deuxième embrassa,
plus vite encore il l'emmena
sur le chemin que nul ne sait derrière la grille.

Et quand il revint sur l'hiver,
il avait des cheveux tout blancs,
il vint s'asseoir dans le jardin,
montra faiblement en sa main
le dernier pétale d'une rose pâle . . .
La fille attendait à la grille
tournée vers le chemin encore,
pour accomplir, joyeuse, l'étape du destin,
mais l'Etranger dormait, dormait — Il était mort.

Richard Ledent.

Sagesse.

A Jeanne...

Tout mon orgueil sombré dans les dures défaites,
Je suis venu vers toi, simple comme jadis,
Dédaigneux de partir pour les folles conquêtes,
Le chimérique espoir des lointains paradis.

Je suis venu vers toi, calme d'avoir pleuré,
Candide d'avoir vu le doute et le mensonge
Erigés au soleil en symbole sacré ;
Et mon mépris s'accrut de l'irréel du songe.

Et j'aimai tes yeux purs comme une âme qui prie,
La pâleur de ta joue éclore en sainteté,
Le pourpre chatolement de ta lèvre bénie
Et la grâce d'enfant de tes mains de piété.

Et je t'adorai toute en ton pouvoir magique ;
Tu fus celle d'espoir qui me guida au port
Cependant que pleurait la brume nostalgique
Et que clamait là-bas l'angoisse de la mort.

.

J'ai trop souffert ces jours de désirs surhumains,
D'efforts vers les clartés trompeuses des mirages :
Je ne veux que t'aimer sans penser aux demains
Dont l'essaim dort caché sous le deuil des présages.

Guillaume Hennen.

Pour Oscar Wilde

Je connaissais déjà le « comble » de M. Maurice Barrès et vraiment, il est regrettable qu'un tel artiste s'embourgeoise au point de devenir hypocrite et imbécile.

Depuis longtemps aussi je savais la noire malpropreté du poétique Coppée et cette malpropreté n'a rien d'extraordinaire chez un épicier académique qui a toujours, par principe bourgeois, ménagé la chèvre et le chou. Quant à l'ignoble et répugnant Sardou, j'en ai dit tout mon dégoût dans une causerie faite (il y a déjà quelques mois) au « Caveau Verviétois » et dans laquelle je défendis de mon mieux le malheureux Oscar Wilde.

M. Emile Zola, lui, ne m'a nullement étonné par sa réponse et je trouve que le plus étonnant serait justement de s'en étonner.

Ce pornographe ne voit et ne peut voir que de l'ordure dans tout, partout, quand même et toujours, et il a montré, une fois de plus, qu'il était un être anti-artistique, et sa pitié (personne ne l'ignore) n'a jamais été assez *surhumaine* pour en faire un *Homme*.

Et M. Alphonse Daudet, qui a fait preuve, lui aussi, d'une bassesse d'âme écoeurante, restera, comme les autres, marqué éternellement de l'implacable mépris de tous ceux qui ont si loyalement, si sincèrement défendu le poète prisonnier.

Tous ceux qui l'ont condamné, publiquement ou intiment, sont des cuistres.

Ils n'ont pas compris, ils ne pouvaient comprendre (parce qu'ils ne voulaient) qu'en attaquant un artiste on attaque l'Art. Ils resteront toujours les petits de cette lamentable et infâme affaire ; ils resteront toujours les Bourgeois de l'Art. Ils sont les descendants (plus monstrueux encore) de ceux qui ont osé — par exemple cet idiot académicien Mérimée — vilipender, siffler, injurier le génial Wagner ; ils sont de cette famille puissante et bêtement cruelle qui a laissé mourir de misère notre grand Ch. de Coster, notre magnifique Villiers de l'Isle-Adam, et notre pauvre et merveilleux Verlaine ; ils sont ceux

qui se passent l'infamie, jour à jour.

Ils sont les lâches.

Eh bien, il s'est trouvé quelqu'un de plus atroce que tous ceux-là.

* * *

J'ai sous les yeux un article de M. Stuart Merrill (*): *Pour Oscar Wilde, Epilogue*. — (Pourquoi épilogue ? Allons-nous accepter, maintenant, un silence honteux ?)

L'article ne nous apprend presque rien de nouveau, mais, vraiment, M. Stuart Merrill s'y montre comme toujours si bellement fier, si courageusement digne, que je crois le moment venu de lui dire en face de tous les ignobles : Vous avez été et êtes resté admirable !....

Cet article me révèle, pourtant, une lâcheté formidable et plus j'y réfléchis plus elle m'apparaît affreuse et noire. En la lisant, on pense fatalement à ces gouffres inaperçus, insoupçonnés où l'on tombe à jamais.

Voici : Un anonyme a écrit dans la « Vie Parisienne » : « Si « j'ose l'écrire, un cochon-artiste n'en est pas moins un cochon. « Il n'est pas même certain que Wilde soit un artiste. Reste « le cochon..... »

Moi, je déclare que celui qui a osé commettre pareille chose est doublement lâche ; je dis qu'il est plus hypocrite que M. Barrès, plus sot que Coppée, plus mesquin que Daudet, plus idiot que Zola, plus immonde même que le Sardou.

Ecrire une telle infamie et y ajouter l'ignominie de l'anonymat est le fait, est l'acte d'un atroce gredin.

Il y a quelque chose en ceci qui ressemble à un assassinat motivé par le vol.

Le plumitif qui a écrit cette saleté est un voleur, car il a voulu *volez*, à M. Wilde, une réputation, peut-être exagérée, mais justifiée par un beau passé littéraire ; il a tâché d'amoindrir un véritable talent et cela est un vol, le vol le plus humainement hideux...

Tout homme n'a de valeur réelle que par la quantité d'*Art*

(*) La Plume (1er au 15 janvier).

qui est en lui, et Wilde a *une* valeur, quoi qu'en puisse dire le monsieur qui n'a probablement jamais lu un livre de cet écrivain. S'il en a lu, c'est un parfait imbécile qui n'y a rien compris et alors.....

J'ai lu et j'avoue même avoir relu le dernier livre de ce malheureux littérateur: *Le Portrait de Dorian Gray*. Ce n'est certes pas un chef-d'œuvre, mais c'est en tout cas un beau livre. On n'en garde je ne sais quelle étrange impression, quelle savoureuse émotion qui en fait presque un livre inoubliable. Il y a en lui quelque chose d'énervant et d'attirant à la fois qui vous charme en vous étonnant, qui vous grise en vous faisant mal, qui vous caresse en vous égratignant : il a le charme d'un beau fruit vénéneux.

La forme, un peu romanesque, déplaît mais le livre est parsemé de tant d'idées, parfois profondes, parfois « vieux jeu », toujours délicieusement présentées, que l'on se laisse aller à une douce lecture et qu'on le lit d'un bout à l'autre avec un vrai plaisir. Quoique l'œuvre ne soit pas d'une psychologie sérieusement forte, quoique l'auteur ne soit pas d'une remarquable originalité, on y trouve vraiment des pages admirables. Wilde est surtout un styliste brillant et il a su trouver de ces mots dont il a dit lui-même : « La musique l'avait ainsi remuée « déjà, elle l'avait troublée bien des fois. Ce n'est pas un nouveau monde mais bien plutôt un nouveau chaos qu'elle crée « en nous....

« Les mots, les simples mots ! Combien ils sont terribles ! « combien limpides, éclatants ou cruels ! On voudrait leur « échapper. Quelle subtile magie est donc en eux ?.....

« On dirait qu'ils donnent une forme plastique aux choses « informes, et qu'ils ont une musique propre à eux-mêmes « aussi douce que celle du luth ou du violon ! Les simples « mots ! Est-il quelque chose de plus réel que les mots ? »

Et ce que j'aime beaucoup chez cet auteur, c'est la façon paradoxale de présenter ses réflexions et ses pensées (quelquefois trop Baudelairiennes). Oui ! J'aime beaucoup tous ces paradoxes dont on dit tant de mal et pour qui les crétiens professent un souverain mépris.

Le paradoxe est simplement la forme exaltée d'une idée.

Toute beauté est paradoxale comme tout ce qui n'est pas « l'ordinaire » et condamner le paradoxe, c'est condamner toute l'originalité de l'œuvre.

Quelques critiques sont allés jusqu'à dire que ce livre était immoral ; or, comme la préface les en avertissait, une œuvre d'Art n'est pas morale ou immorale : elle est bien ou mal pensée, bien ou mal écrite. Et, dit encor Oscar Wilde : « Ceux-là « qui trouvent de laides intentions en de belles choses sont « corrompus sans être séduisants. Et c'est une faute. Ceux « qui trouvent de belles intentions dans les belles choses sont « les cultivés. Il reste à ceux-là l'Espérance ».

« Ce sont les élus pour qui les belles choses signifient simplement la beauté ».

Oui je le répète, Wilde était un artiste, sans être pour cela un Maître, et vouloir lui enlever sa réelle valeur est un vol et une lâcheté...

Avant cette horrible condamnation on avait le droit, on devrait même être sévère envers ses œuvres. Mais du moment, qu'en l'exposant à la mort ou à la folie (cette mort intellectuelle) on tente publiquement de détruire de l'Intelligence, de la Beauté, notre *Devoir* est, malgré tout, de protester. C'est au nom de l'Art que tous nous réclamons la liberté de l'écrivain, c'est au nom de cette seule réalité éternelle que nous réclamons la vie d'un de ses simples ouvriers.

Peu importent les cris de la valetaille bourgeoise et plébéienne. Tout ce qu'elle peut dire ne tire pas à conséquence. Il nous restera toujours l'espérance, la foi en cet *Art* vilipendé.

Et je veux, pour terminer ces quelques redites, rappeler à tous ceux qui furent bas de cœur et d'âme, dans cette affreuse affaire, ces vers du poète *Albert Giraud*, ces vers qui annoncent tout un avenir merveilleux :

« Et maintenant criez ! faites vos choses viles !

« D'autres hommes viendront, ceci sera changé :

« Vous aurez, contre vous, jusqu'aux pavés des villes !

« D'autres hommes viendront et l'Art sera vengé ! »

Banquet Verhaeren

A Bruxelles, le 24 Février dernier, se réunissaient, à l'Hôtel Métropole, tous les chers et heureux amis du poète, amis connus et inconnus pour lui offrir l'hommage ému des admirations enclôses en la tendresse des cœurs. A cette fête haute et grande, qui devait magnifier l'artiste le plus pur, celui vers qui montent exultants, l'enthousiasme et l'espoir des jeunes, cent et vingt convives, communiaient dans la même pensée d'élevation, et des jeunes, des jeunes beaucoup, témoignaient dans cette fête hautement attestatrice, du respect et de l'admiration éprouvés pour l'ainé, pour le grand frère, pour le poète fier, orgueilleux, apparu dans toute la superbe de son génie. Car ce banquet aura et doit avoir une signification très nette et très entière qu'il importe de lui rendre. En cette année de tourmente, en cette année terrible, où le fiel distillé des haines fut plus amer que jamais, où tous les bourgeois d'art, désormais unis à cette poignée d'anciens jeunes, créèrent cette réaction contre toutes les tendances émancipatrices des formules, il fallait que publiquement, les jeunes sacrassent leur poète d'élection.

Et cet artiste, il le fallait à leur entendement, il le fallait réfractaire, souffrant et méconnu, il le fallait dont l'art soit un scandale, il le fallait dénigré, calomnié, sorti étincelant et farouche de la fournaise, et cassant encore toutes les vitres des chambres clôses, où l'on se refuse à admettre la lumière, à laisser s'enfiltrer la vie.

Verhaeren fut celui-là, il fut celui dont la foi et les espoirs sont inapaisables, et c'est la raison qui faisait se réunir autour du bon apôtre, tous ceux qui croient et qui aiment encore, qui espèrent en lui et l'aiment impitoyablement.

Il n'était qu'une manifestation possible pour cette consécration, un banquet, et malgré le bourgeoisisme du système, désormais condamné, cette fête haute et belle restera ineffaçablement dans les cœurs, qui auront gardé la remembrance con-

solante de tant d'admiraions érigées en joies.

Et les hérauts de ces sentiments, Vandeputte de l'*Art Jeune* ; Eeckhout, l'ami d'enfance, le compagnon de lutte de Verhaeren ; Vielé-Griffin dont la voix chante encore si douce, célébrèrent la gloire magnifiée du poète. Puis Arnay et Mockel, les Wallons, buvant à l'artiste d'autre race, Mauclair, si divin et si toujours beau, et Lemonnier enfin, le flamand mâle, énergique et soudain, retracent la carrière de l'artiste. Bellement, il évoque la splendeur du geste ascendant vers la gloire, du génie du poète. Il raconte sa carrière, ouverte par ces *Flandres*, œuvre violente et picturale, où passent, comme un souffle, des copulations, jusqu'à ces *Villes Tentaculaires*, tout de cauchemar, de vie et de rêve atrocement tourmentées.

Edmond Picard déclame *Le Fléau*, des vers des *Campagnes Hallucinées*, et dans sa voix, supplie toutes les lamentations, grincent toutes les rages de tous les maudits, de la géhenne du monde, dont la vie n'est qu'une agonie prolongée immensément.

Au nom du *Mercur*e de France, Hérold lit une adresse de tous les poètes de la jeunesse française, et André Ruyters communique des vers de Stéphane Mallarmé, le nouveau prince des poètes.

Puis c'est Verhaeren lui-même, qui se lève, assommé sous les applaudissements et qui remercie encore, toujours, avec dans la voix des pleurs et une émotion qui se communique intense. Il apparait grandi, plus farouche et plus barbare, dans ce décor tout plaqué des ors vifs des murs plus halluciné, plus effrayant encore, qu'on ne se l'imaginerait sur fond de soir détaché. Et c'est dans la salle une joie. Une joie terrible, une grande joie, une joie faite de tout espoir, toute en jeunesse et virulence, s'exprimant haut en des bravos sonores, qui sont comme de vibrants appels vers la vie sainte et belle.

Marcel Bonhomme.

Les Livres

Edouard Ducoté : « *Aux Ecoutes* »
(Librairie de l'ART INDÉPENDANT)

Je ne connaissais M. Edouard Ducoté que par son titre de Directeur de l'Ermitage.

La lecture de son dernier volume : *Aux Ecoutes* m'a donné une juste idée de la valeur de l'écrivain. J'avoue d'abord très humblement que je ne vois pas l'idée générale qui devrait émaner de son œuvre. Vainement, je cherche à dégager de l'ensemble une synthèse significative ; je m'ingénie par une logique paradoxale à mettre d'accord des contraires, et finalement, j'aboutis à l'incertain le plus absolu. Monsieur Ducoté dit, tout au début, dans la pièce « *Aux Ecoutes* » :

*« Et je n'ai répété que ce que j'entendis
durant les jours de mon étape initiale
avant qu'à la tempête ait succédé le calme :
Je ne pouvais pas dire autrement, et j'ai dit ».*

Puis, plus loin, ayant décrit en vers plus classiques que modernes la Forêt sous ses différents aspects, description qui peut-être symbolise la vie avec ses alternatives de joie et de douleur, il ajoute :

*« La forêt me parlait : je comprenais ses mots
attendris ou joyeux, sombres ou gais ou graves
uniques et divers, compliqués comme une âme.
Poète, avec amour, je m'en suis fait l'écho.*

Cette seule pièce qui, en somme, est le résumé de l'œuvre, fait croire que l'auteur a laissé vaguer sa pensée et a perdu de vue, son effort étant divisé, le but qu'il se proposait d'atteindre. D'ailleurs « *Aux Ecoutes* » ne pêche pas seulement par insuffisance ou pauvreté de conception. Quoique non originale, une idée peut être attrayée de telle manière que sa banalité soit masquée par l'artifice de la technique et l'habileté de la facture et que par le procédé on arrive à produire la sensation rêvée. M. Ducoté ne l'a pas compris ainsi. Il a écrit dans « *Conseils* » :

*« Ne te déchire point aux ronces des préceptes
Et suis pour toute loi
cette inspiration que tu portes en toi
car, si tu es poète,
l'éternelle beauté, l'éternelle harmonie
répondront à l'appel de ton génie.
N'endigue pas le flot, laisse-le couler libre :
il a son rythme ».*

Et il a fait très simplement, avec beaucoup de rythme (!), d'harmonie (!) et surtout avec une inspiration très élevée, des vers comme ceux-ci :

*« Dans le silence d'un épais bocage pleure
solitairement une source vive
dont j'aime, oubliant l'heure,
entendre murmurer la naïade plaintive. »*

Plus loin :

*« Amant inquiet, ne lève pas la toile
du théâtre des mystères amoureux ;
ta maîtresse a caché sa pensée : il faut croire
tout ce qu'elle prétend si tu veux être heureux. »*

Dans « La Fausse Idole » :

*« L'aimée, oh, sur quel piédestal nous la plaçons
à peine nous l'aimons ;
il n'est d'autels ni de temples trop beaux pour elle
ni trop d'encens brûlé à des pieds de déesse.*

Et d'autres tellement pauvres que je résiste sans peine au désir de les citer. J'avais cependant toujours cru que le vers libre par là-même qu'il n'est plus soumis aux règles de la quantité exige plus d'harmonie que le sévère alexandrin. Encore une illusion disparue....

Je ne contesterai pas à M. Ducoté le désir très légitime de créer une œuvre réellement belle, loin de là. Mais je me permettrai de douter quelque peu de son talent poétique. Tout le livre me paraît à moi non pas avoir été écrit en vers (libres, il est vrai), mais en une prose très banale, et pour commettre un semblant de pléonasmе, en une prose très prosaïque. M. Ducoté n'a aucune délicatesse d'expression. La phrase est

sèche, telle que, sans recherche, on la dirait... Et je ne compte pas les réminiscences ; *Fugaces Images* a une ressemblance légèrement prononcée avec la « *Nuit de Décembre* » de Musset. D'autres ont l'air de mauvais pastiches de pièces fin XVIII^e siècle. Et j'en passe...

Quelque part, M. Ducoté s'intitule :

«..... *le pasteur de la mélancolie*
et des craintes et des doutes et des regrets »

Mais (il y a de ces ironies singulières) le sentiment que je trouve très peu chez lui est justement celui qu'il a voulu exprimer. Rien n'est moins mélancolique que les nombreux vers du volume.

Et je dirai encore à M. Ducoté que je n'ai pas fait un pas de plus dans l'étude si complexe de la psychologie quand il m'apprend que :

« *Notre pensée est un labyrinthe ;*
dans ses obscurs et tortueux détours,
le plus audacieux n'entrerait pas sans crainte. »

Je termine. Il est regrettable que M. Ducoté ait publié « *Aux Ecoutes* » qui malheureusement a peu de mérites. Certains l'admireront dans leur amour de réaction et de retour à une simplicité de mesquine allure. Mais pour l'âme moderne, la sensation doit être tout autrement subtile et raffinée que le semblant de mélancolie que M. Ducoté s'efforce d'exprimer. De la simplicité soit. Verlaine est parfois très simple ; mais il charme, il trouble, il émeut. Le livre de M. Ducoté, au contraire, me laisse froid et me donne l'impression d'un tableau copié auquel manquent le charme et la vérité que la création seule peut donner.

Guillaume Hennen.

Memento

Mr Albert Mockel n'avait pas reçu épreuve des vers parus en notre dernier numéro. Comme il eût souhaité en corriger certains détails nous donnons aujourd'hui une version plus authentique des dernières strophes.

Il m'a dit : Viens ! c'est toi la fiancée promise ;
enfant, j'erre de val en plaine vers la chimère.
Si longtemps m'attendit ta bouche indécise !
Viens, c'est toi l'ignorée qu'un penser courtise —
et tu lèves les yeux comme des étoiles sur la mer.

Viens, c'est toi ! viens, — oh toute la richesse de tes
[lèvres ! —
toi, tes lèvres, l'amour aux ors resplendissants d'orfroï
que tu peux éployer sur mon geste de roi !

Oh viens, tu es mienne ! oh viens ! tout mon être
s'épuise en feux mortels vers tes grâces fleuries....

Mais si, dans le sommeil où l'ombre les captive,
tes longs vœux sous l'aurore éblouis d'argyrose
hésitent vers l'ardent épanouir qu'ils n'osent
— aux jardins enchantés dont l'aube décisive
a séduit doucement les surprises décloles,
je serai, conquérant sous ton linon furtif,
l'adolescent rayon révolté vers tes roses.

On a donné, ces derniers jours, au Théâtre de Verviers, une représentation d'*Idylle*, opéra-comique en un acte, musique d'un de nos concitoyens, M. Albert Dupuis. *Idylle*, opéra-comique, c'est à vous faire penser à une berquinade, enveloppée encore de la défroque de 1830.

La pièce n'est pas même ça, déparée qu'elle est surtout par un livret d'un idiotisme que nous aurions peine à excuser chez un vieux monsieur ou chez un potache de moins de quinze ans. C'est d'un enfantillage grotesque. Sur tout cela, M. Dupuis a

su adapter une musique qui nous paraît, à de certains endroits, inspirée un peu par la culture des demi-dieux de l'Opéra-comique bourgeois et suranné. Il y a du Delibes, du Massenet et surtout de l'Ambroise Thomas là-dedans, à côté toutefois de trouvailles délicieuses d'orchestration. M. Dupuis aura à se ressaisir. Il peut beaucoup plus qu'il n'a donné, s'il veut rester personnel et uniquement traduire son âme.

Le public a fait à l'œuvre un succès de clocher.
Evidemment.

A la mémoire de Paul Verlaine. — Notre collaborateur *Tristan le Roux* a donné le dimanche 16 Février à l'Union protestante de jeunes gens, une causerie sur le pauvre et glorieux poète **Verlaine**. Notre ami s'est attaché à suivre dans les œuvres du poète les influences qui les avaient dictées, retraçant ainsi, au cours de l'entretien, la carrière douloureuse du maître. De nombreux extraits de son œuvre ont servi cette causerie à laquelle l'auditoire a paru prendre le plus vif intérêt.

Dans une causerie *tout intime et toute familière*, faite en un Patronage quelconque et répétée au *Caveau verviétois*, M. Ad. Hardy nous a révélé quelques poètes inconnus parmi lesquels figurent, à l'ahurissement général, F. Coppée, M. Waller, etc.

La copie de notre collaborateur I. WILL ne nous étant pas parvenue à temps, nous sommes forcés de remettre à notre prochain numéro, le compte-rendu de la belle et large conférence de **M. Picard**.

Revue à lire ;

La Société nouvelle — Le Coq rouge — Le Réveil — Le Mercure de France — Le Libre Journal — Le Rêve et l'Idée

— Arte — L'Art jeune — La Lutte — La Revue septentrionale — Wallonia — L'Épreuve littéraire — L'Ermitage — La Plume — Pan — La Revue rouge — La Coupe — Les Temps nouveaux — L'Art et la Vie — L'humanité intégrale — L'Avenir artistique.

On annonce la parution du **Livre d'Art**, destiné à grouper les efforts de la plus récente génération écrivante ; comité : Maurice Dumont, Ch. Henry Hirsch et Edmond Pilon.

Au prochain, un article de Paul ADAM.

TYPOGRAPHIE - LITHOGRAPHIE

Maurice Xhoffer

ÉDITEUR DE L'ART WALLON

Rue du Palais, 129

VERVIERS

IMPRESSIONS COMMERCIALES

EN TOUS GENRES

Publications littéraires et artistiques

ÉDITIONS DE LUXE

1192

BIBLIOTHÈQUE
360
F. S. 1000

L'Art

Wallon

REVUE MENSUELLE

D'ART & DE LITTÉRATURE

ABONNEMENT :

Belgique, 3 fr. 50, Etranger, 4 fr.

SOMMAIRE :

- La Fia Exorable* - Paul Arden.
Disait très loin - Christian Beck.
Quand revient le passé - Christian Beck.
Antienne - José Perrée.
Vers - Paul Reimon.
Le Trésor des Humbles - I. Will.
Memento.



Editeur-Administrateur : Maurice XHOFFER

N° 9 -- Avril 1896.

rue du Palais, 129, Verviers.

Ce numéro : 30 centimes

La Fin Exorable.

PROSES SYMPHONIQUES.

THÈME. — Mort ! Mystérieuse Inconnue qui passes frapper à nos portes ; sphynx aux troublantes énigmes ; amante aux fatales caresses ; fantomale et irrésistible errante qui viens nous enlever à nos illusions, à nos peines, à nos doutes, à nos joies, à nos peurs pour nous mener vers des certitudes : néant ou souffrance éternelle ou félicité peut-être ?

Il doit être profond et dire l'au-delà définitif ton grand regard ; il doit tout dévoiler, refléter les vérités suprêmes ; il doit expliquer la Vie et les mystères et n'être qu'un monde immense ; il doit être l'éblouissement où se précise enfin le Rêve, où s'entrevoit l'Idéal, où s'érige la Réalité ; il doit être une fastueuse vision d'un instant, un éclair dans l'irradiation duquel Tout nous est révélé ; ton regard doit être la formidable lueur qui incendie les ténèbres fabuleuses ; en ton seul regard géant tu dois enfin te résoudre, ô Mort !

En ce seul regard, malgré le baiser de silence que tu poses sur les fronts en fièvre. Malgré ton sourire auquel s'épouvaient des agonies ; malgré les coups de ton aile sous lesquels sanglotaient des râles ; — cependant qu'aussi des sérénités s'extasiaient à ta venue délivrante ; que des ivresses éperducs s'enchantent sous ton étreinte.

Vers ton vol inlassable s'élance un cantique serein d'adorantes bénédictions, de salutations bienvenues ; vers lui s'élève le parfum suave des désirs d'amour et des prières d'espoir, les cinnames, les myrrhes apaisants et subtils des délicieuses héatitudes.

Tandis qu'à cette harmonie et à cet encens se mêlent des incantations de rages affolées, des échos exaspérés de plaintes et de colères ; et puis tous les lourds opiums douloureux des mépris et des haines, les vénéneuses fumées des cassolettes

maudites où se calcinent des tourments, des pleurs, des menaces, des désespoirs en tumulte.

Mort ! Mytérieuse Inconnue qui passes frapper à nos portes.....

* * *

RÉCITATIF. — Un acheminement calme et dolent de blanches tuniques, voiles longs et légers drapés en de liliales candeurs, passe dans un bruissant murmure, ainsi qu'un essaiement de ramiers en larges envolées.

Ce sont les Femmes dont le cortège avance, tout blanc dans l'or du grand soleil ; les Femmes aux casques de chevelures fauves qui leur sont comme ces dentelles de feu dont se frangent les grands cirrus de neige que l'on voit flaner par les cieux d'azur serein.

Elles disent des paroles qui s'enfuient dans le vent, mélodie plaintive ou de fureur, d'éplorement ou de rage. Ce sont tour à tour des symphonies très douces d'archets chuchoteurs ou des furies de grandes orgues déchainées ; — les versets envoyés d'un chœur très lointain par des voix grêles d'officiants puis les répons entonnés en acclamants *tutti* par la maîtrise d'une chrétienne basilique.

Le chant enfin se précise, modulé par dessus l'apaisement dans lequel se calme l'accompagnement et, le cortège tout blanc et d'or passant sans cesse et infiniment, le chant monte et domine et s'érige.....

CHŒUR DES VIERGES. — Mort ! On te dit femme ainsi que nous. Mais nous te vouons notre éternelle haine : pourtant aucune fureur jalouse ne parle à nos cœurs. Aucun orgueil, aucune envie n'égare nos âmes. Mais c'est d'horreur que tes enchantements, tes obsessions nous émeuvent.

Courtisane aux corruptions impies, n'affolles-tu pas de lâches faiblesses ? Que de désirs, de passions, d'infamies, de bassesses ne déchaines-tu pas chez d'inconscients égarés qui se grisent au seul espoir de ta déliivrante étreinte ?

Souffrir ! Combien ne le peuvent ; et la Nuit sans le réveil poignant d'un lendemain de doutes et de recommencements est le rêve qu'ils rêvent.

Pour nous, qui nous vouons avec l'indicible amour de la Foi à l'apostolat du chrétien Evangile comme l'Apôtre de Tarse, disciple converti du Pharisien Gamaliel ; pour nous, qui combattons les sectes incroyantes avec le zèle ardent que mit Jéhu à châtier la postérité de l'infidèle Achab ; pour nous, prêtresses des saintes Vérités, Apôtres de la Vraie Loi, Disciples des apostoliques Doctrines, Psalmistes des Versets sacrés ; pour nous, souffrir est doux, car Marie-Magdeleine a souffert. Nous pleurons les larmes que pleura la Mère du Vainqueur de Jéhovah !

Lui, Christ, l'Homme-Dieu sanctifié, supporta l'ignominie du baiser de Judas l'Ischariathe. Et jamais un regret de soupirant désespoir ne vint troubler le martyr sublime du Galiléen de Nazareth qui mourut au Golgotha, pardonnant ses assassins, pardonnant le parjure qui le livrait, pour trente deniers, aux prêtres d'Israël....

Et nous vous méprisons, lâches et débiles vaincus de la Peur et du Doute ; nous haïssons votre païen amour pour la mort infâme ; nous haïssons la faiblesse douloureuse de votre passion tragique.

Et nous te haïssons sans te craindre, ô Mort ! Mystérieuse Inconnue qui passes frapper à nos portes, sphynx aux troublantes énigmes ; amante aux fatales caresses ; fantomale et irrésistible errante qui viens nous enlever à nos illusions, à nos peines, à nos doutes, à nos joies, à nos peurs pour nous mener vers les certitudes des éternités.

Il doit être profond et dire l'au-delà définitif ton grand regard ; il doit tout dévoiler, refléter les vérités suprêmes ; il doit expliquer la Vie et les mystères et n'être qu'un monde immense ; il doit être l'éblouissement où se précise enfin le Rêve, où s'entrevoit l'Idéal, où s'érige la Réalité ; il doit être une fastueuse vision d'un instant, un éclair dans l'irradiation duquel Tout nous est révélé ; Ton regard doit être la foudroyante lueur qui incendie les ténèbres fabuleuses ; en ton seul regard géant tu dois enfin te résoudre, ô Mort !

En ce seul regard, malgré le vil baiser de courtisane que tu poses sur tes fronts en fièvre ; malgré ton sourire auquel

s'adouciennent de bienheureuses agonies ; malgré les coups de ton aile sous lesquels s'éjouissent de suprêmes râles ; — cependant que des sérénités s'extasient à ta venue délivrante, que des ivresses éperdues s'enchantent sous ton étroite.

Et que cependant vers ton vol inlassable s'élancent les incantations de nos rages affolées, les échos exaspérés de nos plaintes et de nos colères ; et que s'élèvent tous les lourds opiums douloureux de nos mépris et de nos haines, les vénéneuses fumées des cassolettes maulites où se calcinent les tourments, les pleurs, les menaces, les désespoirs en tumulte que nous te vouons.

O Mort haïssable ! Mystérieuse Inconnue qui passes frapper à nos portes.....

* * *

LE POÈTE. — Je fuis les plages d'or, les rives enchantées, les horizons du Rêve ; je fuis l'onde adamantine de l'Espérance vaine et devant la grève de l'Oubli — décidé à l'éternel renoncement, au désir de la Mort très aimée—je suspends mes rames alertes ; j'aborde enfin la dune illusoire de l'Idéal.....

Ma barque voguait par les étendues de la Vie ; j'arrivai, confiant, en une terre fortunée. Je partis par les chemins éclairés d'une aube éblouissante, guidé par l'Astre radieux de l'Amour et je marchai, chantant ma joie, mon cœur et ses ivresses ; et toujours devant moi la montagne royonnante et l'horizon splendide s'enfuyaient ; une aube claire de féerie irradiait, éternelle, fastueux décor à mes chimères impuissantes —jusqu'à ce qu'enfin surgit la Nuit âpre et profonde, poignante en son lâche réveil attristé de désillusion morne.

Et cependant je chante encore, mon espoir déçu, mes vaines aspirations, le vol désolé de ma pensée et de mon cœur vers l'Amour qui m'échappa : je chante des chants qui pleurent.

Je chante la gloire de la Nuit qui serait âpre et profonde sans le réveil attristé de la désillusion morne ; la Nuit sans fins que je cherche.

Et j'entrevois le rêve noir de mon noir avenir : des griseries d'indicibles lassitudes ! J'y vois des femmes belles, drapées en

de sombres tunique; les femmes de volupté tragique aux épanchements noirs de fluantes chevelures ; des femmes comme moi impavides du demain sans secret ; des femmes jamais nostalgiques des douleurs du réel.

J'y vois des étendues d'obscurité, des océans d'ébène sillonnés de la trirème lente et sans cesse voguante du Temps inexorable.

Sur la grève illusoire, dans un brouillard de larmes, dans un ciel jonché de pacifiques pleurs, je suspends mes rames qui dirigent vers toi l'élan de mes désirs, ô pacifique Mort !

Les paisibles lueurs prédisant ta venue chérie, exorable Fin de mes impuissantes angoisses, sont les claires fontaines où je baignerai le songe de mes espoirs enfin glorieusement élus. Les fanfares, les tocsins de ta venue magnifique, ô Mort prophétique, me mèneront vers ton empire par les chemins illuminés de splendeurs diaphanes.

Je t'aime, ô Mort ! Mystérieuse Inconnue qui passas frapper a nos portes ; sphynx aux troublantes émigmes ; amante aux enivrantes caresses ; fantomale et irrésistible errante qui viens nous enlever à nos peines, à nos doutes, à nos peurs pour nous mener vers les certitudes d'une éternelle félicité.

Il doit être profond et dire l'au-delà définitif ton grand regard ; il doit tout dévoiler, refléter les vérités suprêmes, il doit expliquer la Vie et les mystères et n'être qu'un monde immense ; il doit être l'éblouissement où se précise enfin le Rêve, où s'entrevoit l'Idéal, où s'érige la Réalité ; il doit être une fastueuse vision d'un instant, un éclair dans l'irradiation duquel Tout nous est révélé; ton regard doit être la formidable lueur qui incendie les ténèbres fabuleuses ; en ton seul regard géant tu dois enfin te résoudre, ô Mort !

En ce seul regard, malgré le doux baiser de silence que tu poses sur les fronts en fièvre ; malgré ton sourire auquel s'adoucissent de bienheureuses agonies ; malgré les coups de ton aile sous lesquels s'éjouissent de suprêmes râles ; — cependant que des sérénités s'extasient à ta venue délivrante, que des ivresses éperdues s'enchantent sous ton étreinte.

Que vers ton vol inlassable s'élançe le cantique serein de mes adorantes bénédictions, de mes salutations très bienvenues ; que vers lui s'élève le parfum suave des mes désirs d'amour, de mes prières d'espoir, les cinnames, les myrrhes apaisants et subtils de mes délicieuses béatitudes.

Viens, viens, ô Mort! Mystérieuse Inconnue qui passes frapper à nos portes.....

* * *

CORTÈGE DES GUERRIERS. — Par les vaux retentissant de glorieuses fanfares, processionne la troupe, pavoisée des gonfanons de guerre.

Seigneurs étincelants, en des armures d'acier; donzels portant l'écu, le symbole d'azur sur champ d'or lampassé; bannereaux au chapel en plumages de paon, dressant l'oriflamme de cendal qui claque; chevaliers valeureux, visièze haut levée, avec l'orgueil du cimier qui flamboie; vassaux aux lourds hauberts groupés en faisceaux comme de superbes torches; cavales bruyantes aux freins d'or, broyant le mors sculpté d'argent; coursiers qui fringuent sous le harnois de samis tissé de pourpre et d'or, s'en vont par les chemins vers la gloire nouvelle des Conquêtes épiques.

L'éclair bleu des armures, l'incendie des fulgurantes bannières, des housses de canzil drapant les paiefrois en cavalcade, se baignent dans les vagues blondes d'un soleil d'apothéose.

Les hérauts lancent par l'air, vibrant de valeureuse ardeur, l'orgueil fastueux des cors aux fabuleuses fanfares.

Et ces Croisés farouches, gagnant quelque Solime hautaine, répètent fièzeement leurs désirs, leurs missions, leur vaillance.....

* * *

CHŒUR DES GUERRIERS. — Insoucieux des carnages prédits, sans peur des désastres sanglants, des assauts tout d'horreur, nous allons par les routes arides des sauvages Conquêtes vers la Victoize glorieuse toujours dévolue à nos glaives bravants.

Nous renverserons les manoirs aux créneaux en écueils qui semblent mépriser jusqu'aux nues qu'ils menacent. Nous

planterons les gonfanons du seigneur suzerain qui nous mène sur les bastilles invaincues des cités très lointaines longtemps promises à nos rapaces vengeances.....

Des Pharsales sanglantes illustreront nos postérités ; des fleuves de larmes couleront pour nous maudire ; mais nous iront quand même vers les citadelles cherchées, vers les Conquêtes enfin assez cruelles pour nos valeurs horribles.

Nous serons la Mort ; et les peuples et les bois et les mers frémiront en nous voyant venir. Le ciel s'obscurcira de l'ombre de nos lances et partout où le sabot piaffant de nos sauvages palefrois meurtrira le sol en le faisant trembler, nos cœurs vides de toute pitié s'éjouiront des hideuses funérailles par nos bravoures consommées.

Donnant la mort, nos glaives la méprisent.

Tragiques nautoniers, nous aimons la tempête qui fait dégringoler de vague en vague notre carène, cap sur le phare fulgurant des carnages superbes.

Mort ! Mystérieuse Inconnue qui passes faucher par le monde ; amante aux fatales étreintes ; fantomale et irrésistible errante qui viens nous enlever à nos illusions, à nos peines, à nos doutes, à nos joies, à nos peurs pour nous mener vers les certitudes !

Il doit être profond et dire l'au-delà définitif ton grand regard cruel. Il doit être sanglant le baiser que tu écrases sur les fronts fracassés par nos glaives. Il doit ricaner, ton sourire auquel s'épouvante des agonies : il doit lugubrement frôler ton coup d'aile sous lequel sanglottent des râles.

Que vers ton vol inlassable s'élançe le cœur brutal de nos mépris qui te bravent, les échos formidables de nos fidélités qui se vouent aux carnages, desquels montent vers toi, triomphante, les lourds opiums douloureux des rages et des haines et des désespoirs de nos victimes et les encens tumultueux des salutations hautaines de nous, —

nous, tes prosélytes,

ô Mort ! Mystérieuse Inconnue qui passes faucher par le monde....

Paul Arden.

Disait très loin...

Oh ! la reine triste et la grise châtelaine,
Celle, celle en robe de laine
Qui dort, dort dans la neige.
— Pourquoi donc l'impassibilité des choses
[m'assiège ? —

Elle est si triste et si frêle !
Elle dort dans la neige.
— Oh ! les vies de ceux qui dorment dans la
[neige ! —

Elle a vu sans doute dans quelque rêve
— Oh ! leurs têtes blondes et grêles ! —
Dans quelque rêve elle a vu le trouvère,
Le trouvère qui devait être...

— Ils sont couchés dans la plaine. —
Et l'attend, l'attend, très sereine.

Le trouvère qui devait être
Point encore il n'est venu.

Oh ! la reine triste et la grise châtelaine.

Christian Beck.

Quand revient le Passé....

Oh ! l'effroi triste des froids matins !
Ma joie s'en est allée avec les fleurs du chemin,
Ma joie s'en est allée...

Des vieux lointains brumeux, des lointains déjà fuis
Montent de vieilles choses que l'on croyait défuntes,
Que l'on croyait défuntes...

Un fossoyeur très gai en terre les avait mises
— sa terre est celle qui sans cesse économise —
Et rient les filles ! Et sonnent les cors !

Mais les vieilles choses vivaient, vivaient encore...
Et pleurent les filles ! Et meurent les roses !
Cors dans les lointains seuls sonnent encore.
Dans les lointains brumeux où montent de vieilles
[choses....

Christian Beck.

Antienne.

Songeons en la nuit.
Laisse tes yeux entr'ouverts,
Un rayon luit
Qui glisse sur ta cote de menu vair ;
Songeons en la nuit.

Restons calmes comme la nuit,
Silencieux comme l'ombre.
Un rayon seul a lui,
Un rayon de tes yeux,
La transparence de ton cœur,
De ton cœur au jardin du bonheur.

Restons calmes comme la nuit.
Qu'aucun transport de fièvre
N'agite nos chairs mièvres.

Silencieux comme l'ombre,
Accordons nos voix de silence
Pour l'antienne de l'ombre.
Auprès de ton calme cœur
Écoutons les voix, les longues voix du
[silence.]

José Ferrée.

Vers

Viens chère et demeure, car ton amour, vois-tu,
tout en le seul geste de l'accueil ingénu,
ton amour luit en mon âme et la désennuie
comme un peu de soleil gai un jour de pluie.

Viens chère et me parles avec ta voix d'eau claire,
ta voix où il y a comme de la lumière,
de choses naïves et dites doucement,
comme si tu causais à un convalescent.

Viens, dis-moi des choses qui soient comme une joie
et de la vie un peu qui s'ébat et vous choie
et vous épand en l'âme on ne sait quoi de frais
comme une gaieté d'onde à travers la forêt.

Car il est des heures où la vie et le songe
se rendent las à la rigueur qui se prolonge,
et c'est alors, vois-tu, que l'on aime d'avoir
quelqu'un qui vous soulage et qui vous rend l'espoir.

Paul Reimon.

Le Trésor des Humbles

Maurice Maeterlinck

Paris, édition du *Mercure de France*.

Ce siècle commençait à se méfier de la cérébralité. Mais il ne savait trop comment exprimer cette méfiance, ni au non de quel Pouvoir on pourrait décréter que le cerveau était une force secondaire. —

De tous côtés, sous les espèces et apparences des spirites, des mystiques et de quelques rares poètes devenus presque fous de lyrisme, surgissaient des affirmations étonnantes et des professions de foi où l'intellectualité était non pas seulement suspectée, mais absolument méprisée, tenue pour intrusive, aux régions les plus élevées de la vie. — Ces instinctifs ne trouvaient crédit que dans la foule, assez nombreuse, de leurs semblables, et ils se délectaient ensemble aux menues promesses de mystère que leur apportaient parfois leurs presentiments, parfois leur ignorance. — Personne n'était très édifié ; mais les yeux continuaient à être fatigués de regarder en face des vérités tangibles, et demandaient un peu d'obscurité, un peu de repos, un peu, toujours un peu plus de mystère. —

Quelques uns s'avisèrent de trouver qu'en affublant de noms et de symboles immuables certaines grandes choses simples, comme la mort ou le destin, on avait en quelque sorte mûré, enfermé, emprisonné l'expression des sensibilités qu'elles éveillaient en nous. —

On ne pouvait plus mourir ni aimer sans répéter des choses qu'avaient dites des millions d'êtres avant soi ; — et dans les circonstances les plus poignantes et les plus profondes, l'homme moderne ne trouvait pas moyen de sortir de la banalité, — rien ne le transportait un peu plus loin que lui même, et Baudelaire exprimait bien le sentiment de toute sa génération quand il parlait d'ennui, d'incuriosité, d'impuissance à concevoir d'éternelles nouveautés, d'éternels recommencements. —

*Comme tu m'e plairais, o Nuit ! sans ces étoiles
Dont la lumière parle un langage connu !
Car je cherche le vide et le noir, et le nu !*

(Les fleurs du Mal ; Obsession)

Et voici qu'une génération se réveille dont Maeterlinck est le porte parole, le voyant, qui a pressenti des choses lointaines et inconnues. Il a cessé d'écouter les vieux échos et il a entendu bruire autour des faits les plus simples de la vie, tout un orchestre de sons encore presque inaudibles. —

Désormais nous sommes avertis ; nous n'aurons plus le temps de nous ennuyer. — Tout un royaume subtil et profond de perceptions qu'on n'avait pas encore nommées, ou que la science avait distraitement cataloguées, nous est ouvert — et je crains bien que si nous ne parvenons pas à y entrer c'est que « c'est nous qui ne comprenons pas, parce que nous sommes toujours dans les bas-fonds de notre intelligence. » (p. 90)

Car nous sommes en présence de l'affirmation d'une sensibilité très peu explorée, très peu connue, — et comme aux années où nous apprimes l'existence de nouveaux continents, nous allons pouvoir regarder le monde sous un autre aspect, tout va pouvoir changer et nous pourrons faire sourdre autour de nous des parfums printaniers enveloppant et dégelant les vieilles formes. —

Notre cerveau va pouvoir se promener dans un paradis de nouvelles apparences.

Au-dessus ou à côté de la vie passionnelle et de la vie des combinaisons cérébrales manipulant en une arithmétique incessante les termes de tout ce qui nous est connu, s'agit en nous une autre vie. Nous la sentions sans pouvoir en parler, et souvent il nous était arrivé de dire : « je ne sais pas pourquoi je fais ceci ou je vais là. »

« Quelque chose me pousse, quelque chose me retient, je ne sais ce que c'est. » —

Cette vie ignorée, Maeterlinck se garde de la définir, comme le feraient certains des ingénieurs qui se sont emparés du gouvernail apparent de la pensée moderne ; — Ceux ci, sans

beaucoup s'arrêter diraient peut-être que Maeterlinck donne une voix à nos plus sourdes, à nos plus incompréhensibles intuitions, et que comme tous les vrais poètes il ne fait qu'entrevoir des choses dont la science s'occupera un jour d'une façon positive. —

Tout ce que Goethe a dit a-t-il perdu de sa beauté parce que la science, en bonne servante, nous en a apporté quelques confirmations ? et lequel est le plus grand, de sculpter par amour une forme nouvelle et harmonieuse sans autre calcul que ceux d'une intuition heureuse, — ou de dire pourquoi cette forme est équilibrée ?

Maeterlinck nous apporte en tous ces chapitres qui nous remettent violemment en présence des révélations de l'Imitation, de Marc Aurèle, de tous les penseurs et de tous les poètes, les visions très pénétrantes d'un silencieux qui a observé plus subtilement et plus profondément que nous, mais il nous met aussi en présence de notre « moi transcendental, » de cet être qui de très haut, de très loin, préside, sans que nous y fassions attention, à nos moindres actes. —

Plusieurs, de nos jours, cherchent dans la graphologie, dans l'étude de mille signes extérieurs, la loi constante qui fait qu'un homme est lui-même, et non son frère ou son voisin. — Dans nos actes et dans nos perceptions involontaires, Maeterlinck essaie de lire ce qu'est l'Homme, et il nous en donne des lueurs tantôt intenses, tantôt confuses, dont il nous est impossible de méconnaître la réalité. —

Quand il nous dit : « il y a autre chose que l'esprit, et ce n'est pas l'esprit qui nous lie à l'univers. Il est temps qu'on ne le confonde plus avec l'âme. Il ne s'agit pas de ce qui se passe entre nous, mais de ce qui a lieu en nous, *au-dessus des passions et de la raison.* » quand il nous parle ainsi, nous savons qu'il dit vrai. — Mais que pouvons-nous ajouter ? nous ne pouvons qu'attendre jusqu'à ce que les preuves qu'il invoque nous soient tombées sous les yeux le long de notre propre vie. — Alors nous entrerons dans ce même royaume d'une vie intérieure où il habite le plus souvent, tous nos actes auront un sens nouveau, les limites que la pensée mettait à

tout seront reculées, nos jugements auront moins de heurtante précision, ils seront plus respectueux et leur base sera infiniment large, parce qu'en nous sera entrée un peu de la religieuse contemplation du penseur.

L'enchevêtrement universel de toutes les lois ainsi admises nous aura fait pressentir le prolongement indéfini des événements les plus minimes, et le plus petit d'entre nous pourra retrouver les adorations et les ferveurs qui le relient à l'ensemble des choses, car ce livre est réellement le Trésor des Humbles.

I. Will.

Memento

A lire :

Mercur de France. — M. Maeterlinck : Introduction à un essai sur Jules Laforgue. — Albert Samain : Bacchante. — Pierre Quillard : Le masque. — Robert de Souza : son intéressante revue des journaux et revues. — Philéas Lebègue : critique de Sagramor.

Au Réveil. — Ch. van Lerberghe : Inquiétude — Richard Ledent : Les Jeux.

L'Ermitage. — Camille Lemonnier : Le Héros ingénu.

Art Jeune. — Critique du César Antéchrist d'Alfred Jarry qui parachève bien la fumisterie.

Rivista Musicale Italiana.

Au prochain numéro, critique des Ballades de Paul Fort, de Mai d'Arthur Toisoul et de l'Émerveillée de Gustave Rahlenbeck.

TYPOGRAPHIE - LITHOGRAPHIE

Maurice Xhoffer

ÉDITEUR DE L'ART WALLON

Rue du Palais, 129

VERVIERS



IMPRESSIONS COMMERCIALES

EN TOUS GENRES



Publications littéraires et artistiques

ÉDITIONS DE LUXE

360
REVUE DE BELGIQUE

L'Art

Wallon

REVUE MENSUELLE

D'ART & DE LITTÉRATURE

ABONNEMENT :

Belgique, 3 fr. 50, Etranger, 4 fr.

SOMMAIRE :

- Devant l'Asile* - Albert Olivier.
Nocturne - Arnold Goffin.
Voluptés en pointe - Christian Beck.
Robur - Christian Beck.
Gonvalescence - Albert Guéquier.
Les livres - Albert Olivier.
Paul Fort « Ballades » - Guillaume Hennen.
Gustave Rahlenbeck « L'Emerveillée »
Paul Fort « Ballades » - Georges Vernei.
Memento.

Editeur-Administrateur : Maurice XHOFFER

rue du Palais, 129, Verviers.



N° 10 -- Mai 1896.

Ce numéro : 30 centimes

Devant l'Asile (1)

Voici la solitude auguste et sculpturale
Du fier château d'exil et de hautaine paix
Où j'emmène à jamais ta langueur automnale
Toute troublée encore du parfum des forêts.

Je l'ai bâti si loin des cris de la démence
Que déjà le passé sourit à ma douleur ;
Je l'ai bâti si près de la toute élémente
Que son silence est bon comme une grave sœur.

Rien des ans en allés ne pourra s'y redire :
Ni les roses du cœur, ni les lys de la chair,
Ni le printemps des voix où l'eau vive du rire
Rythmait le pas égal du jour mauvais ou cher,

Ni la fête des yeux, l'été des douces fièvres
Qu'enivrent les parfums des cœurs inapaisés,
Où l'âme boit la vie à la coupe des lèvres,
Où l'amour cueille enfin la grappe des baisers,

Ni la noble fierté, la tendresse des mères,
Qui sourit à la joie éclosée des berceaux
Dont la rose lumière aux heures éphémères
Dissipe de leurs yeux l'ombre des lourds tombeaux,

Ni la ville étalant son atrocité gaie
Où l'infamie a faim du vice et des sueurs,
Où le sourire a l'air horrible d'une plaie
D'où jaillirait le sang noirâtre des rancœurs,

(1) de « Sourires d'ombre et de lumière »
Volume en préparation

Ni les cris, ni les angoisses, ni les tumultes.
Qui tenaillaient en nous l'*Amour universel*
Et qui l'ont fait saigner, qui l'ont mordu d'insultes
Cette simple beauté, ce simple don du ciel!...

Il faut tout oublier de ces lointaines heures,
Il faut tout oublier, il faut tout pardonner!
Les heures du pardon sont encor les meilleures
Et le cœur est si pur quand il sait pardonner.

II

La solitude et l'ombre et les fleurs du mensonge
Pour fleurir le silence et la paix du château
Attendent la clarté divine de son songe.

L'Ennui qui te suivait comme un âpre corbeau
Effrayé de la bonne et soudaine lumière
Fuira le clair soleil de ton espoir nouveau.

Et si tu veux descendre en la forêt sévère
Sois grave, ô mon enfant, devant le rêve éclos,
Le doux rêve incompris de l'arbre et de la pierre.

Entends les voix d'enfant qui chantent aux échos,
Écoute ton cœur battre avec les jeunes feuilles
Et laisse aux creux des fleurs le secret des yeux clos.

Surtout rappelle-toi que toute fleur s'effeuille
Doucement, larme à larme, ainsi que les grands yeux,
Que toute fleur s'effeuille en main, feuille à feuille,

Et ne va pas mirer un cœur triste ou joyeux
Aux miroirs azurés des pudiques fontaines ;
Sois grave, ô mon enfant, et sans larme et sans jeu...

* * *

Mais si tu te lassais du silence des chênes,
Si tu ne comprends pas les bouhdiques splendeurs,
Si tu ne comprends pas les beautés surhumaines.

Reviens vers la Maison et l'ombre de mon cœur,
Car tu n'auras pas vu la vie aux heures fées
Debout devant le bouge où l'homme boit ses pleurs

Et tu ne saurais pas les choses enlacées
Dont les lèvres en fleurs toute roses d'avril
Ont tant émerveillé les âmes fiancées
Qu'elles ne savent pas ce que c'est qu'un exil !

III

Reviens vers la Maison et l'ombre de mon cœur,
Reviens vers la maison où la gloire du Livre
Allonge vaguement vers ta jeune douleur
Ses mains lourdes du miel des irréelles fleurs.

Loin de l'action qui hurle avec des heurts de cuivre
Et des hasards hagards, rués, vers le malheur
Et des doutes cabrés vers celui qui veut vivre
Et du sang dont les voix, les longues voix sont ivres,

Cueille, ô timide enfant, le lys de tes pensées.
Le beau lys étonné de l'éclat fou des ors,
Les ors faux qui parcient les heures insultées,

Cueille le lys. Il est le dernier des trésors
De ta triste mémoire où dorment les chers morts
Sous le sceau blanc du marbre et des palmes sculptées.

Albert Olivier.

Nocturne

Le rapide crépuscule précipite ses ombres. Projetant de suprêmes gerbes rougeoyantes de rayons, le soleil disparaît derrière les collines de San Miniato, dont les ifs, la cime élaboussée de lumière, élancent de place en place comme des cierges de verdure, gracieux et sombres, dans le soir exalté.

L'adorable feu d'artifice éteint ses dernières fusées qui enluminaient de pures lueurs violettes, de transparentes flammes incarnadines, d'un prodigieux vert humide et mordoré, la vallée illustre, les sommets sanctifiés et les villas des Apennins, et le haut firmament inaccessible.

Les marbres colorés du Campanile de Giotto et de la façade de Santa-Croce luisent encore cependant, retiennent, ainsi qu'un regret de clarté, le reflet presque posthume du jour révolu. Silhouette ardente, vigie profilée au-dessus de l'agglomération nocturne, — étonnant cyclope, fruste et splendide, — le Palais Vieux dessine ses âpres machicoulis, ses durs créneaux que surplombe la roideur héraldique du beffroi, la fière tour lancéolée dans son inflexible posture, violente plus que jamais et altière...

— Attardé sur la terrasse supérieure du jardin grand-ducal, un passant contemple s'obscurcir la trop courte vision évanouie, le panorama de cette contrée heureuse, avec les avides yeux jaloux, le regard tristement émerveillé, chagrin de la proximité appréhendée du départ. Guidé par le cours du fleuve, la ligne scintillante des quais, mentalement il chemine le long des rives que, de distance en distance, des ponts rejoignent, voutes noires sous un tablier de clarté vive, — et, une fois de plus, refait avec une piété déjà nostalgique, les éblouissantes stations de ce pèlerinage de beauté, — monuments où la Foi et l'Art rivalisèrent de miracles et dont l'inaltérable prestige concerté continue de conquérir les âmes. Et le seul plaisir d'énumérer ces étapes embrase sa pensée et l'enivre, car, à se remémorer leurs noms, il se sent extasié, d'avance, de la chère superstition et de l'enthousiasme du souvenir :

Cité qu'une fleur armoric, fabuleuse et pourprée, — non le lys de fer strict et ardu, le lys forgé des Valois, mais le lys déchiqueté et vermeil dont l'élégante et svelte énergie, la fantaisie hautaine, la nerveuse grâce ornée substituent et symbolisent tes caractères essentiels, ô capitale de la Beauté jeune !

—Esprit orgueilleux, tu te dilates ici, jouis et t'affliges de même que si, depuis toujours exilé parmi des peuples hostiles, hôte méprisé et taciturne d'un foyer étranger, la joie venait de t'être donnée, soudaine et enfiévrée d'amertume, de revoir l'inespérée patrie, la fugitive terre inconnue de ton rêve originel ; — et ta faiblesse souffre en même temps et se console, à s'imaginer que ce sol béni aurait pu féconder l'activité vaine, l'œuvre stérile de ta vie, épanouir en toi les fleurs outrées, sanglantes et candides, du véritable amour et de l'Art..

Arnold Goffin.

Voluptés en Pointe

A Guillaume HENNEN.

Ah ! les nénuphars
Ah ! les grands nénuphars
Qui tristement s'effarent
Sous l'effroi des vents,
Des tristes vents qui passent...
Et les cygnes aux prunelles lasses
Ont vu les yeux des nénuphars
Sauter très haut, très haut
Hors de la gueule profonde des eaux.
Ils ont sauté si haut, si haut,
Qu'ils n'étaient plus dans l'eau.
Et les cygnes en qui se mire
La face très résignée

Des lunes crépusculaires,

De blancs sont devenus noirs
Tristement se sont laissés choir
Au fond des eaux glissantes
Où gisent les épouvantes
Les épouvantes glauques...
Car les cygnes très las
Dedans l'œil des nénuphars
Avaient-vo — pleurez ! violons ! —
Des nénuphars revenus,
O l'effroi des eaux glissantes,
Le nouveau de leurs épouvantes.

Et leur être très froid, impassible et las,
Curieusement s'en alla
Vers la triste épouvante !

Silence, ô longs violons :
Sonnez ! airains et bronzes, sonnez tous vos éclats.

Christian Beck.

Robur

A Richard LEDENT.

Et je suis le géant énorme et souverain
Qui baigne sa peau blanche et son torse d'airain
Dans les fauves clartés des soleils en parade.
J'étouffe les lions d'une seule embrassade.

Des trirèmes d'argent me faisant le parrain,
Je les lance tout seul sur le gouffre marin
Où chaque naumachie en verra pour l'Hellade
Vaincre. Et je puis, aux monts, donner une accolade.

Mais je voudrais plutôt, devant toi, à tes pieds,
Comme un fakir très humble, être des jours entiers :
De fils arachnéens tisser, ô ma chérie,

Le subtil paradoxe en rares broderies
De ton épaule ornant l'extatique beauté ;
Faire de ton profil camées biseautés.

Christian Beck.

Convalescence

J'ai souffert un long mal de fièvres et d'ennuis,
Où des songes épais et d'inmondes vampires
Opprimaient de leurs vols implacables mes nuits :
Haine, féroce orgueil, cruels éclats de rire.

La Muse s'est alors assise à mon chevet,
Et quand je l'insultais de paroles amères
Elle laissait passer mes pleurs et mes colères,
Et sans se rebuter jamais, elle attendait.

Elle a pris dans ses mains douces mes pauvres tempes
Et m'a bercé de mots consolateurs et purs,
Et parfois la clarté tranquille de ma lampe
O Muse, a fait glisser ton ombre sur le mur.

Et puis elle a pris soin de ma convalescence :
Je suis un faible enfant qu'elle doit secourir ;
Mais je sens battre en moi la vie qui recommence,
Je veux vivre, et laisser tout mauvais souvenir.

La chanson des bergers monte dans la prairie
O terre, et c'est le temps où fleurissent les bois.
Avril ! je veux qu'aussi la terre me sourie,
Je vais recommencer les printemps d'autrefois.

Je sais l'endroit secret d'où jaillissent les sources,
J'y veux boire à longs traits dans le creux de ma main,
Et lorsque le soleil s'endort parmi la mousse
Je veux dans la forêt chercher d'autres chemins.

Muse, qui sus calmer mes sanglots et ma haine,
O mère secourable et divine, dis-moi
Le chemin qui conduit parmi la joie humaine.
Oui, je veux vivre, et retrouver l'antique émoi !

Oui, je bénis la vie et toute sa lumière,
Un air plus libre enfin circule sous les cieux.
Je veux ressusciter, dans la splendeur première,
L'alliance, autrefois, des hommes et des dieux !

Albert Guéquier.

Les Livres

Mai par Arthur TOISOUL. (Edition Lacomblez).

Voilà certes un des plus beaux livres belges qui aient été publiés cette année merveilleusement littéraire.

Je n'en referai pas ici le panégyrique forcé que d'autres se plurent à commettre. Mais j'ose croire que le bouquin de M. Arthur Toisoul fera la joie de tels poètes en proses qui collectionnent les documents sur l'Arthurisme ; ce qui n'est pas pour éffaroucher le petit oison qui chanta ces harmonieux vers :

*Et un, donc, et deux et trois, et te voilà debout
dans de la belle vie lumineuse et qui bout.*

Avec le vert tendre de la couverture ce sont certainement les trois meilleurs du recueil, et somme toute (pardon, le temps me manque), je pourrais résumer le talent de M. Arthur Toisoul en ces mots qu'il écrivait jadis :

*Va ! Je me sens poète
et j'en pleure de s'oie.*

Albert Olivier.

Paul FORT. — *Ballades*

LA MER, LES CLOCHES, LES CHAMPS

« La mer brille au-dessus de la haie, la mer brille comme une coquille. On a envie de la pêcher. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

Et c'est aux mains vives de la brise que vivent et brillent des aiguilles qui cousent la mer avec la haie. Le ciel est gai, c'est joli Mai. »

Ce fragment d'une des ballades de « la Mer » préciserait assez nettement, je pense, le livre tout entier. Et si je dois m'exprimer catégoriquement, je dirai que M. Paul Fort a voulu, à force d'ingéniosité, par une recherche de métaphores mignardes et de combinaisons longuement cherchées, que l'impression qui restât de la lecture de son livre fût une impression de gentillesse et de simplicité. Mais, s'il a réussi souvent à faire passer dans notre âme un sentiment émotionnel quelconque, il est presque certain que de ce sentiment froidement examiné, il resterait peu de traces par la seule raison que la cause qui l'a produit n'est qu'artifice de forme, très subtil et très délicat, il est vrai. On veut redevenir simple, avoir des balbutiements devant la vie énorme ou impressionnante. Mais la difficulté presque insurmontable est de penser ingénument avec notre âme complexe et torturée. Et s'il nous paraît que le but a été atteint, c'est parce que très souvent, nous tâchons de nous illusionner et que nous avons besoin de replonger notre pensée dans une source jeune, fraîche et primesautière de parler et d'allure.

Cependant, et cette critique écartée du moment qu'elle s'adresse à toute une catégorie et pas spécialement à M. Paul Fort, les ballades de ce volume ont beaucoup de charme et sont, du moins comme réalisation de tendances, infiniment mieux que le premier volume publié jadis. Que Paul Fort ait encore des affinités avec tel ou tel, qu'à côté de pièces ryth-

mées et ciselées comme certaines des ballades *de la Mer*, il en écrivit d'autres de très peu d'intérêt et aussi mal à leur place que des cailloux informes dans un écrin de cornalines, de chrysoptases et de zircons facetés et taillés à l'infini, il convient de n'y pas attacher trop d'importance.

Le début ne fut pas net ; les influences, la voie cherchée, l'hésitation devant l'entreprise hardie, empêchèrent Paul Fort d'être bien lui, Mais aujourd'hui, on le voit s'affirmer déjà et bien dans ce livre de ballades.

Ceux qui suivront seront meilleurs certainement, car les difficultés des premiers essais se seront évaporées, et M. Paul Fort nous donnera des œuvres tout-à-fait personnelles qui nous charmeront comme le fit cette ballade :

« Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main
tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.

« Si tous les gars du monde voulaient bien être marins,
ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

« Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si
tous les gens du monde voulaient s'donner la main.

Guillaume Hennen.

Gustave Rahlenbeck. — *L'Émerveillée.*

(DIETRICH et c^{ie}, Bruxelles).

Paul FORT — *Ballades*, 1^{er} recueil.

(Edition du *Mercure de France*).

Combien douces sont ces œuvres wallonnes, qui paraissent de temps à autre et nous divulguent chacune, un peu de l'âme harmonieuse de notre Wallonie. Lentement et comme religieusement élaborées, elles semblent comme plus ou moins de l'âme natale, concrétisée peu à peu en une forme fatale.

Sans heurts, elles paraissent se former naturellement et se montrent, enfin terminées, toutes de délicieuse eurythmie.

Elles semblent, ces œuvres, des confidences longtemps gardées, des confidences très intimes et que subitement, comme par nécessité, l'on exprime doucement, avec sincérité, avec émotion.

Et néanmoins la longue et lente durée de leurs formations, cette remarque s'impose: que les œuvres *réellement* wallonnes loin d'être chantournées, tortueuses, affaiblies par la recherche, sont au contraire très sobres, d'expressions directes et graves. Toutes qualités qui contribuent, sans aucun doute, à leur donner dans la joie comme dans la douleur cette gravité qui évoque les humains de Puvis de Chavannes.

Il semble qu'un peu de l'ombre, que projettent nos montagnes se soit épanchée en notre âme et tempère ses mouvements. Rien de violent, de détonnant n'est dans l'âme wallonne; dans ses manifestations, il y a, je ne sais, comme de la réserve — mais si naturelle, si inconsciente, qui aboutit à la distinction, à sa gravité caractéristique.

Et ceci appert dans toute forme artistique de l'âme wallonne: que l'on considère en effet les œuvres soit d'Octave Pirmez, Séverin, Mockel, Rassenfosse, Krains, Delattre, Delchevalerie; soit celles de C. Franck, de G. Lekeu; soit celles de Donnay.

Toutes choses peut être qui sont du refrain, mais qu'il me plut d'exprimer en l'occasion que m'offrait l'œuvre de M.

Rahlenbeck.

Encore qu'il ne me parût pas inutile de redire tout cela, afin que se perçoive mieux tout ce qu'il y a d'étranger dans cet auteur. Il semble en effet, d'après cette production, qu'en M. Rahlenbeck, bien wallon au fond, il s'est mêlé un élément étranger qui le rend maladroit, évoque l'effort, fausse l'ensemble partout où il apparaît.

Et cela se décèle tantôt dans des sujets incolores, comme non ressentis, faits de chic comme l'on dit vulgairement ; tantôt par des images trop recherchées, trop mignardes ou des tournures de phrases qui rompent l'allure générale.

Pourquoi M. Rahlenbeck trouble-t-il soudainement et nuisiblement la simplicité de son style par une phrase en détours et maniérée, si ce n'est à cause d'une intrusion étrangère à son essence. Un style simple, d'aller tout naturel, adéquat ainsi au caractère intime du sujet, nous eût conduit doucement à travers l'œuvre, tels ces chemins, avec une fleur de ci de là, qui vont par les paysages familiers. Car elle est tout intime et patriale cette petite œuvre sans aucune prétention, qui nous montre — un peu de celles de Louis Delattre — la face naïve, tendre et simpliste de Wallonie, cette œuvre prometteuse où il y a tant de délicatesses et tant de gaucheries.

Ainsi de ce volume, la première pièce, l'*Emerveillée*, en la forme légère du conte, avec ses images fines et originales, nous charma surtout ; puis aussi son imagination avec ses airs de légende, achevèrent de l'imposer à notre préférence.

D'ailleurs des choses charmantes sont éparées par tout le volume.

Ici c'est *Gritte* aux pages empreintes d'une tristesse qui impressionne.

Plus loin c'est le *Bourg vétuste*, croquis d'où ressort intensément le caractère du lieu, puis c'est la *Procession*, une étude agréablement narquoise. Enfin, pour clore l'ouvrage, ce conte de *Jean Colet* à la trame captivante et originale, au souffle simple et familial comme une histoire de veillée.

Et cette œuvre achevée, où l'Emerveillée nous introduisit avec tant de charmes, où nous perçûmes un peu de cette âme wallonne si harmonieuse, il nous vint le regret que l'on trouva, perdu en ce milieu familier, ce fait divers intrus, hétéroclite, qui a pour titre l'*Accusé*. Vraiment ce morceau nous parut un monologue en prose de Coppéc.

* * *

Bien certainement les *Ballades* de M. Paul Fort sont à l'encontre de l'œuvre que j'ai plus à louer ci-avant.

Le saut périlleux que l'entité de cette œuvre nécessitait et voulait, si je le fis, en m'efforçant au mieux, ce ne fut pas certes sans me troubler assez sensiblement.

Et ce trouble provint, non de ce que M. Paul Fort me fut totalement incompréhensible, — car en ce cas j'aurais considéré cette œuvre comme celle d'un fumiste — mais bien à cause d'une forme barbare, étrangère à notre essence, qui sous prétexte d'originalité se meut dans le vide.

M. Paul Fort s'est forgé en effet pour ce motif un style indicible où se mêlent des sons de langue française, de patois et de jargon: amalgame qui est tout ce que l'on veut mais non du français.

A cela s'ajoute que la ligne naturelle, si fluide et si harmonieuse de notre langue si enchainée est rompue, transformée en l'on ne sait quoi de heurté, d'anguleux, de disloqué, de hoquetant qui paraît prétendre ainsi à une rythmique plus que douteuse.

D'autre part, si l'auteur s'efforce d'obtenir de-ci, de-là un certain caractère de naïveté, celui-ci est trop technique et ne semble guère aboutir qu'à une naïveté emphatique.

Toutes appréciations qui, pour être des « boules de neige », proviennent uniquement de ce que l'on trouve de bon en cette œuvre et non point de considérer comme fou — ainsi qu'il est dit dans l'œuvre suivante — l'auteur de ces proses libres.

Car malgré tant de discordances, il y a certes dans ces *Ballades* des choses remarquables, ainsi une vision féminine

de la nature et des images presque toujours originales, comme aussi des êtres, telles des marionnettes, qui s'agitent caricaturalement dans l'œuvre ou encore des traits d'ironie subtile, nerveuse, acerbe.

Mais aussi ne siérait-il pas de se désabuser enfin de cette originalité à trop bon compte toute de procédés, plus que factice, — dirais-je aussi peu altruiste — et qui n'émane de rien, si ce n'est peut-être du vain vouloir de masquer sa filiation.

Vraiment il convient de se demander en l'occasion, si à vouloir absolument être transcendantal, — tellement que la langue menace de devenir un kaléidoscope variant chez chaque auteur — on n'abaissera pas l'art de son rôle de fonction sociale à celui de simple jeu.

L'Art, si l'on admet qu'il est l'expression d'une race, de son inspiration possible vers un type de beauté — comme déjà il a été dit — ne doit-il donc pas se présenter en la forme adéquate au milieu qu'il exprime.

Cette condition est même nécessaire à l'entière harmonie de l'œuvre, semble-t-il, condition sans laquelle celle-ci est inexistante comme effort d'un certain nombre vers l'Idéal.

Avant de terminer, il importe pourtant de constater plus de naturel et de cohésion en le second recueil de Ballades, et qu'il s'y trouve même certains morceaux qui enchantent avec leurs allures de chansons populaires.

Même, deux ballades parues dans le dernier fascicule du « Livre d'Art », dégagées celles-ci de tous les balbutiements primitifs semblent indiquer l'aboutissement de la rapide évolution de l'auteur.

Ainsi M. Paul Fort, le masque du début rejeté et les hésitations, l'incertitude de sa voie surmontées, — peut-être n'étaient-ce que cela — se révèle devoir être le digne Frère de Jules Laforgue, que d'aucuns se plurent à présenter.

Georges Vernei.

Memento

A lire :

Mercure de France. — M. Pierre Quillard : *L'Errante*, un beau poème symbolique. — Victor Charbonnel : *Les Mystiques*. — Francis Vielé-Griffin : critique sur Retté et Paul Fort.

Documents sur le Naturisme. — Saint Georges-de-Bouhélier : *L'hiver en méditation*.

Ermitage. — Pierre Louys : critique des Ballades de Paul Port — Georges Grévin : Nietzsche, Wagner et la Grèce antique.

Réveil. — F. Vielé-Griffin : *Méditations en l'Aube de Mai*. — Albert Arnay : critique d'« Aphrodite » de Pierre Louys.

TYPOGRAPHIE - LITHOGRAPHIE

Maurice Xhoffer

ÉDITEUR DE L'ART WALLON

Rue du Palais, 129

VERVIERS

IMPRESSIONS COMMERCIALES

EN TOUS GENRES

Publications littéraires et artistiques

ÉDITIONS DE LUXE

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.